Nº46 - décembre 2025/janvier 2026

Les Inrockuptibles

Clara Luciani
Hafsia Herzi
Jarvis Cocker
Miki

+ Compil
Les 100 morceaux immanquables

SUPPLÉMENTS
200 IDÉES CADEAUX
+ CLARKS FÊTE SES 200 ANS



+ Castelbajac
Rosalía
Vimala Pons
Óliver Laxe
Gabriel Zucman
Laura Vazquez
Thomas VDB...

Best of 2025

MUSIQUES, CINÉMAS, LIVRES, SÉRIES, ARTS, SCÈNES
LE MEILLEUR DE L'ANNÉE

Les Inrockuptibles
Nº 46
DOM/A 14,90€ - DOM/S 13,90€ - BEL/LUX 13,90€ - CH 21CHF - ESP/ITA/PORT.CONT 13,90€ - CAN 21.99$CA - D 14,90€
L 13183 - 46 - F: 12,90 € - RD


cartier.fr



Cartier



CHANEL

JOAILLERIE



COCO CRUSH

CERTAINES RENCONTRES MARQUENT POUR TOUJOURS.

BAGUES ET BRACELETS EN OR BEIGE, OR BLANC ET DIAMANTS.

Et la lumière fut de Carole Boinet



Pour tenter de saisir cette année culturelle, je pourrais prendre deux balises. Celle de la mort de David Lynch le 16 janvier 2025. Celle de la sortie de *Lux* de Rosalía le 7 novembre. L'extinction et l'arrivée d'une lumière dans un monde qui s'enfonce dans les ténèbres. Lynch qui cherchait peut-être à transposer à l'image l'indicible du monde, comme nos subconscients. Rosalía qui revient avec un album de pure utopie pop : mille références et treize langues chantées pour mieux faire converger le monde entier autour de *Lux,* son nouvel album qui revient à l'organique. Le résultat est transcendantal.

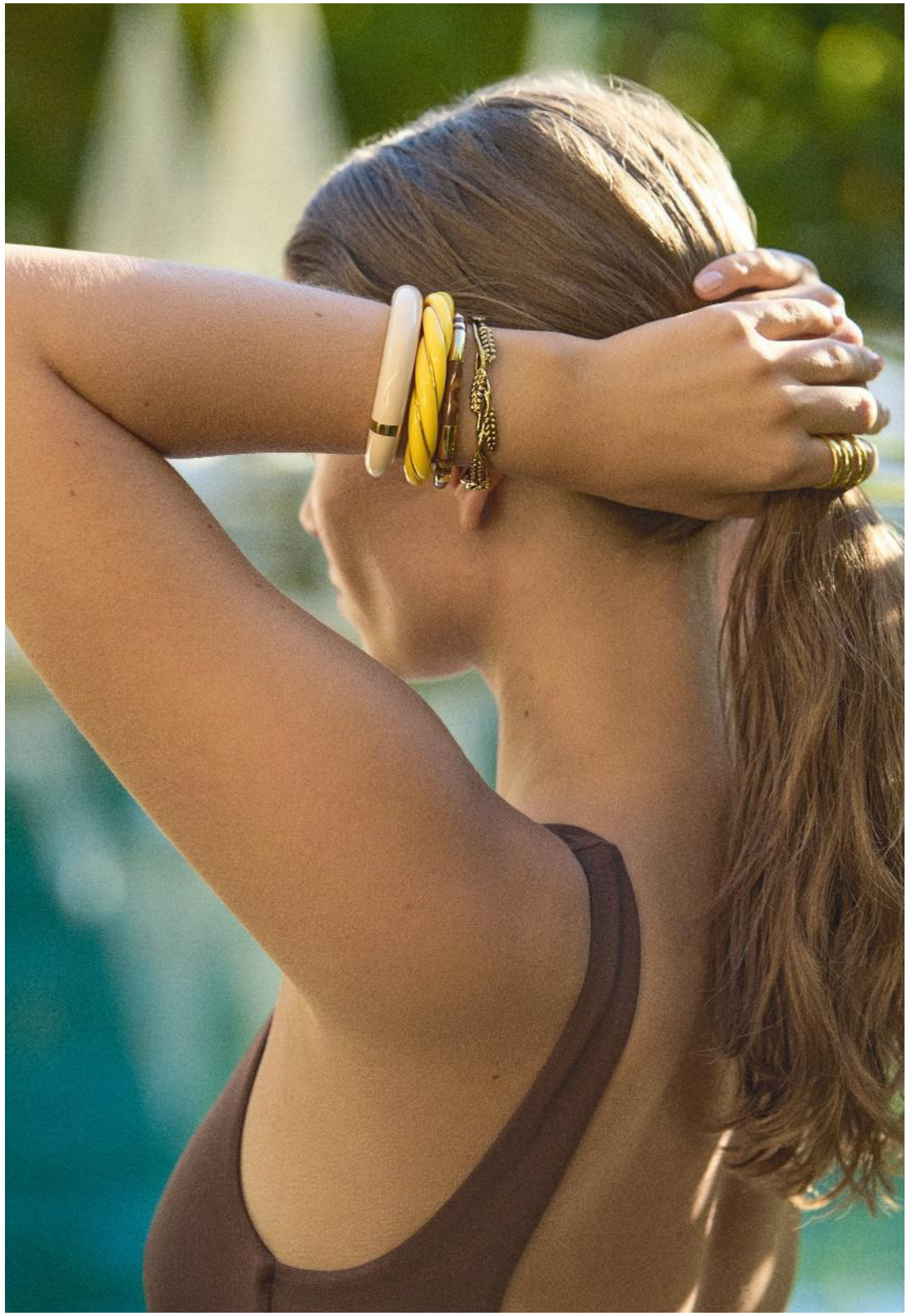
Mais je vais un peu vite sur 2025. Fin janvier, alors qu'Elon Musk prenait la tête du DOGE (département américain de "l'efficacité gouvernementale"), James Mangold cherchait à story-teller Bob Dylan. En février, l'expo parisienne *Disco* recontextualisait les origines politiques du mouvement artistique. En mars, Julian Casablancas donnait deux concerts déments avec The Voidz aux Inrocks Festival. En avril, Jul faisait son Stade de France – on y était, c'était intense ; Theodora était consacrée lors de deux dates survoltées au Cabaret Sauvage et nous demandions à dix-neuf artistes ce que l'I.A. leur évoquait, entre nouvel outil de démultiplication créative et meilleure ennemie. En mai, nous prenions plusieurs claques au Festival de Cannes, de *Sirāt,* intense calvalcade à la mort, à la vie, à *The Chronology of Water,* premier long tendu de Kristen Stewart, et la présidente du jury, Juliette Binoche, prenait les commandes de notre magazine. En juin, Damso revenait avec *BĒYĀH* et se confiait longuement dans nos pages, quand Wolfgang Tillmans proposait l'une des plus sidérantes expos que l'on ait vues cette année, investissant la BPI du Centre Pompidou avec une profusion de photos, d'archives, de livres reflétant et questionnant le monde que nous habitons. En juillet, la folie Oasis s'emparait des esprits et nous republiions notre interview légendaire de 1994.

En septembre, quantité de livres nous faisaient palpiter, à commencer par *Les Forces* de Laura Vazquez, prix Les Inrockuptibles du meilleur roman/récit français sous le parrainage de Vincent Macaigne, et *Cyberpunk – Le nouveau système totalitaire* de la politologue Asma Mhalla. Et sortait *La Voix de Hind Rajab* de Kaouther Ben Hania, l'histoire vraie d'une petite fille coincée avec sa famille morte dans une voiture, sous les tirs à Gaza. En octobre, nous sélectionnions les 100 œuvres immanquables des vingt-cinq dernières années, et Thomas Bangalter livrait un set mémorable pour la fermeture du Centre Pompidou avec une ouverture magistrale (Chirac déclarant, en 1974, *"il est dangereux pour une société de feindre d'ignorer l'art qu'elle engendre, même s'il la conteste, car cela marquerait qu'elle refuse d'ouvrir les yeux sur ce qu'elle est",* suivi de *Contact*).

Cette année a, aussi, été percutée par quatre artistes : Hafsia Herzi et *La Petite Dernière,* Jarvis Cocker et le retour de Pulp avec *More,* Clara Luciani et sa tournée gigantesque pour *Mon sang,* et Miki, nouvelle voix de la pop française, avec *Industry Plant.* Quatre artistes et autant d'univers qui nous ont profondément habité·es et que nous avons voulu célébrer en les réunissant dans ce numéro best of. Chacun·e dit quelque chose de ce que peut le geste artistique aujourd'hui, face à ce monde qui ne cesse de s'accélérer, comme s'il courait lui-même à sa propre perte, hamster prisonnier d'une roue actionnée par un ultralibéralisme déshumanisé : l'espoir, la tendresse, la joie, la force de la vulnérabilité, l'audace de la différence, le questionnement des normes établies. Autant de mots qui devraient nous guider en 2026, où nous célébrerons les 40 ans des *Inrockuptibles*. 40 ans, eh oui, déjà ! Et autant de rencontres artistiques, intellectuelles démentes. Un peu de joie dans ce monde de brutes !

Illustration : Agnès Decourchelle pour Les Inrockuptibles

AURÉLIE BIDERMANN



AURELIEBIDERMANN.COM

Ouverture

p.6 Édito par Carole Boinet
p.10 Les contributions
p.12 En virée avec Jean-Charles de Castelbajac
p.16 Excitation : les événements à ne pas rater en décembre
p.18 Les visages : Rosalía, Zoe Saldaña, Vimala Pons
p.24 Trésor caché : ESP Summer
p.26 Où est le cool
p.30 Hors-Champs par Laure Adler
p.32 Pourquoi Thomas VDB aime David Simonetta

Magazine

p.34 À la une : c'était cool 2025 ?
p.36 2025 vue par Clara Luciani
p.40 2025 vue par Miki
p.42 2025 vue par Hafsia Herzi
p.46 2025 vue par Jarvis Cocker
p.52 2025 vue par Laura Vazquez
p.54 2025 vue par Óliver Laxe

p.56 L'année musiques + top
p.60 L'année cinémas + top
p.64 L'année séries + top
p.68 L'année livres + top
p.72 L'année essais + top
p.76 L'année BD
p.78 L'année scènes + top
p.82 L'année arts + top

p.86 Entretien avec Gabriel Zucman
p.92 Guerre à Gaza : que peut le cinéma ?
p.96 Asma Mhalla et Anne Alombert sur l'I.A. ou le "totalitarisme cognitif"

Les critiques

p.104 Musiques
p.119 La playlist 2025 en 100 titres
p.120 Cinémas
p.136 Séries
p.138 Livres
p.146 BD
p.148 Scènes
p.152 Arts
p.156 Photo books
p.158 Podcasts
p.160 Les Inrocks d'or
p.162 L'abécédaire de Salomé Lahoche

↓ La couverture

Hafsia Herzi, Miki, Clara Luciani et Jarvis Cocker en 2025.
Photo Julien Liénard pour Les Inrockuptibles



"Pour lutter concrètement contre la gravité, dans tous les sens du terme, il faut soit se réajuster tout le temps, soit rigoler." → p. 22



"À La Route du Rock, je n'avais jamais vu ce qu'ils ont fait à la fin… la chenille ? C'était incroyable !" → p. 46



"Je pense au fond que la vie ne nous donne pas ce qu'on cherche, mais ce dont on a besoin." → p. 54



Nicolard Manuel et Lemaire · Julien Liénard pour Les Inrockuptibles · Adra Pallón pour Les Inrockuptibles

Visez juste pour votre *épargne* avec Garance



LNB Partenaire officiel

0 801 112 333 Service & appel gratuits

Garance
Épargne Retraite Prévoyance

COMMUNICATION À CARACTÈRE PUBLICITAIRE – GARANCE, MUTUELLE SOUMISE AUX DISPOSITIONS DU LIVRE II DU CODE DE LA MUTUALITÉ ET IMMATRICULÉE AU RÉPERTOIRE SIRENE SOUS LE NUMÉRO 391 399 227 DONT LE SIÈGE SOCIAL EST SITUÉ AU 51 RUE DE CHÂTEAUDUN, 75442 PARIS CEDEX 09. **PHOTO RETOUCHÉE**



Julien Liénard
Photographe
→ p. 1, 34 et suivantes

Photographe indépendant depuis dix ans, spécialisé dans le portrait, Julien Liénard travaille également dans les domaines de la mode, des métiers d'art et de la photographie enfantine. Il collabore régulièrement avec la presse, notamment *Trois Couleurs, Society, Le Nouvel Obs, Monocle, Vanity Fair,* le *Financial Times* et *Les Inrockuptibles*. Il participe aussi au Festival de Cannes, son terrain de jeu favori. Ce mois-ci, il a fait le portrait de nos quatre invité·es de choc.



Judith Prigent
Illustratrice
→ p. 96

Dessinatrice, illustratrice et autrice du *Guide de la mode vintage*, Judith Prigent travaille en grand écart entre la mode, les arts et l'écriture. Cette Parisienne d'origine angevine cosignera à la rentrée 2026 un premier roman illustré sur un projet oublié d'Alfred Hitchcock, aux éditions du cherche midi. Elle illustre dans ce numéro la rencontre entre Asma Mhalla et Anne Alombert.



Nidal Taibi
Journaliste
→ p. 96

Journaliste indépendant et doctorant à la Sorbonne en philosophie politique et éthique, Nidal Taibi collabore depuis 2018 avec plusieurs titres en France et à l'étranger, comme *Les Inrockuptibles* et *Le Monde diplomatique*. Ses travaux et entretiens explorent les mutations contemporaines de la société, de l'économie, du pouvoir, de la technique et du sens. Il a mené les échanges autour du "totalitarisme cognitif" avec Asma Mhalla et Anne Alombert.

Les Inrockuptibles

Édité par la société **Les Éditions indépendantes** (membre du groupe **combat**), société anonyme au capital de 326 757,51 € **10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris**
Tél. 01 42 44 16 16, lesinrockuptibles.com
MAIL support@lesinrockuptibles.fr cppap 0225 D 85912, dépôt légal 4e trimestre 2025
Siret 428 787 188 000 39 ISSN : 0298-3788 0225 D 85912

DIRECTION Président **Matthieu Pigasse** Directeur général et directeur de la publication **Emmanuel Hoog** Directeur général délégué **Mathieu Levieille** Directrice des marques **Wassila Meddas** Directeur éditorial **Pierre Siankowski**
RÉDACTION Directrice de la rédaction **Carole Boinet** Rédacteurs en chef **Jean-Marc Lalanne** (cinémas/culture), **Franck Vergeade** (musiques) Musiques **François Moreau, Louise Lucas** Alternante **Marie Hascoët** Cinémas **Bruno Deruisseau, Jean-Baptiste Morain** Alternants **Tom Ribaut** et **Carl Arnaud** Séries **Olivier Joyard** Jeux vidéo **Erwan Higuinen** Livres **Nelly Kaprièlian** BD **Vincent Brunner** Scènes et Arts **Jean-Marie Durand** Mode **Manon Renault** Rédacteur en chef digital **François Moreau** Cheffe d'édition **Elsa Pereira** Éditrice **Anna Péan** Responsable vidéo **Leslye Granaud** Journaliste **Elisa Olivo** CM **Malo Ferry** Alternante **Inès O'Neill**
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION Secrétaire générale de la rédaction **Yaël Girardot**
SR **Cécile Desclaux, Laurent Malet, Florianne Segalowitch**
ARTISTIQUE Directeur artistique **Philippe Lévêque** Graphiste **Olivier Dupéron** Typographes **Martin Pasquier, Pauline Fourest** Typographie exclusive et logo par **Yorgo8Co** 44 bis, rue Lucien-Sampaix 75010 Paris Conception de la nouvelle formule **Yorgo Tloupas**
PHOTO Directrice photo **Aurélie Derhee** Iconographe **Stéphane Damant** Photographe **Renaud Monfourny**
ILLUSTRATRICES **Agnès Decourchelle, Judith Prigent**
ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO **Laure Adler, Fabienne Arvers, Philippe Azoury, Ludovic Béot, Rémi Boiteux, Alexandre Büyükodabas, Maxime Delcourt, Théo Dubreuil, Arnaud Ducome, Marilou Duponchel, Valentin Gény, Alexis Hache, Arnaud Hallet, Igor Hansen-Løve, Salomé Lahoche, Gérard Lefort, Pauline Le Gall, Noémie Lecoq, Julien Liénard, Nicolas Moreno, Léo Moser, Philippe Noisette, Adra Pallón, Jérôme Provençal, Théo Ribeton, Sophie Rosemont, Patrick Sourd, Nidal Taibi, Sylvie Tanette, Maud Tenda, Patrick Thévenin, Laura Vazquez, Thomas VDB, Yedihael**
DÉVELOPPEMENT Responsable marketing/abonnements **Lucille Langaud** Assistantes marketing **Chloé Legris, Valentine Sorgues** Directeur technique **Christophe Vantyghem** Contact Agence Destination Média **Didier Devillers, Cédric Vernier,** tél. 01 56 82 12 06, reseau@destinationmedia.fr
PARTENARIAT ET PUBLICITÉ Directeur délégué **Germain Loyer,** tél. 06 07 63 29 31 Directrice culture **Cécile Revenu,** tél. 01 42 44 15 32, **Juliette Jacques** (musiques), tél. 01 53 33 33 52, **Benjamin Choukroun** (cinéma, vidéo, médias, édition), tél. 01 42 44 16 17, **Charlotte Ellès** (arts, scènes), tél. 01 42 44 18 12, assisté·es d'**Axel Massuyeau** Directrice grands comptes **Audrey Chastanet,** tél. 06 46 30 31 25, **Neil Mokaddem** (OPS & Brand Content), tél. 06 23 26 76 44 Codirectrices de production **Axelle Cohen** et **Léna Le Roux Bourdieu,** assistées de **Lou Vacquié** et **Emma Odoutan** Traffic manager **Stéphane Battu,** tél. 01 42 44 00 13 Chargée de planning publicitaire **Axelle Cohen,** tél. 01 42 44 16 62 Régie externe publicité commerciale **MEDIAOBS** Sandrine Kirchthaler, tél. 01 44 88 89 22
ADMINISTRATION ET FINANCE Directeur administratif et financier **Olivier Jouannic** Directrice juridique **Rozenn Calle** Responsable des ressources humaines **Agnès Baverey** Responsable paie **Ouafa Benbachir** Responsable du contrôle financier **Nika Fegic** Comptable **Cathy Cavalli** FABRICATION Prépresse **Armstrong** Impression, gravure **Imaye Graphic** Imaye Graphic est impliqué dans la préservation de l'environnement par ses certifications ISO14001, FSC, PEFC et Imprim'Vert. Origine papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 100 %, eutrophisation Ptot : 0.008kg/t, certification : PEFC 100 % Fabrication **Créatoprint - Isabelle Dubuc** tél. 06 71 72 43 16 Distribution **MLP**
ABONNEMENT Service abonnement Les Inrockuptibles – 60643 Chantilly cedex, support@lesinrockuptibles.fr ou tél. 03 44 62 52 35. Tarif France 1 an : 115 €
FONDATEURS **Christian Fevret, Arnaud Deverre, Serge Kaganski**

© Les Inrockuptibles 2025. Tous droits de reproduction réservés.

Ce numéro comporte un encart abonnement jeté (kiosques), un encart *Playlist Musique* (abonné·es et kiosques) et trois cahiers complémentaires *Clarks* de 32 pages (abonné·es et kiosques), *Le Voyage en Ukraine* de 8 pages (abonné·es et kiosques) et *Nos 200 idées cadeaux* de 88 pages (abonné·es et kiosques).



LEGO, le logo LEGO et la minifigurine sont des marques déposées du groupe LEGO. ©2025 The LEGO Group
© Disney/Pixar.

EN VIRÉE

Le plus grand touche-à-tout de la création française s'expose aux Abattoirs de Toulouse sous le titre *L'Imagination au pouvoir*. Le retour d'une utopie ? Rencontre chez un artiste méga-pop.

Texte Carole Boinet
Photo Yedihael pour Les Inrockuptibles



avec Castelbajac

Nul besoin d'aller bien loin pour partir en virée avec Jean-Charles de Castelbajac. Il suffit de le rejoindre chez lui dans le XVII[e] arrondissement de Paris. À peine la porte franchie qu'il commente tout, tout, tout, vite et simplement. *"Cette photo-là, c'est un collage originel de Throbbing Gristle, tu connais Throbbing Gristle ? Et ça, c'est un dessin de Rita Ackermann, et ça, une des dernières photographies de Diane Arbus, très mystérieuse..."* Une petite fille nous regarde sur fond de brume. Nous sommes toujours dans l'entrée, le manteau sur le dos, le sac à l'épaule, le dictaphone éteint. Nous le suivons dans son bureau, par le salon où trône un fauteuil Joe en forme de gant de baseball géant, une étagère Ettore Sottsass où sont rangés des livres de toutes tailles (une bio des Sex Pistols, *L'Envers à l'endroit* de Sonia Rykiel, *I Need to Live* de Juergen Teller, *Nage libre* de Boris Bergmann, *Fille de samouraï* d'Etsu Sugimoto...).





↑
Le cœur de Keith Haring, son ami disparu en 1990, sur la main de JCDC.

→
Chaise de jardin Ange, version revisitée de la chaise 1900, imaginée par JCDC pour la marque Fermob.

←
Jean-Charles de Castelbajac chez lui, dans le XVII[e] arrondissement de Paris.

Tout foisonne, pétille d'une joie colorée. Des statues d'anges en bois sont agrémentées d'ailes en papier blanc. Dans le bureau, des collages de sa confection, un portrait d'Andy Warhol, une chaise customisée un soir par Virgil Abloh et Kanye West. Là, une vieille photo en noir et blanc de lui avec Michel Esteban, cofondateur du label Ze Records. C'est une grande virée, un voyage dans les époques et dans la tête de JCDC, comme certains l'ont rebaptisé – selon lui les rappeurs, LL Cool J ou Jay-Z collectionnant ses pulls.

Dans la tête de JCDC, ça fusionne, ça bouillonne, Malcolm McLaren rencontre Miki. À propos du premier : *"À Londres, je découvre sur King's Road une boutique qui fait des T-shirts en os de poulet. Je suis super-vénère car j'aurais aimé avoir cette idée ! Je laisse un message à la vendeuse. Deux semaines plus tard, Malcolm débarque à Paris avec une bouteille de scotch. Il me dit : 'Écoute, j'ai un groupe de rock et je vois que ton appart est grand, tu peux nous loger ?' Plus tard, il débarque avec ledit groupe, les New York Dolls, avec robes et perruques. Ils étaient poursuivis par des hordes de types amoureux alors qu'eux étaient hétérosexuels, mais en minijupes. Ça a été le fondement de notre amitié, avec Malcolm. Le lendemain, je fêtais mes 23 ans."* Il sort une photo prise par Bettina Rheims à sa fête d'anniversaire, où il pose devant un gâteau aux côtés de McLaren, Sylvain Sylvain, Marie France. De Miki, il dit : *"Elle m'a fait penser aux prémices de Crystal Castles, avec une forme de cheap music, une nouvelle écriture. Je lui ai écrit il y a trois ans sur Instagram et elle m'a invité à son concert. Elle a une vraie présence scénique."*

Cette vie comme un feu d'artifice se déploie au travers d'une exposition rétrospective aux Abattoirs de Toulouse, initiée par sa directrice Lauriane Gricourt, élaborée avec l'assistance de Julien Michel, chargé de recherche et d'expositions et scénographiée par Pascal Rodriguez. S'y croiseront près de 300 œuvres : photos, objets de design, vêtements, dessins et une musique spécialement conçue par Vladimir Cauchemar. *"Ma vie, ce ne sont que des rencontres. Keith Haring par exemple,* ...

“J’habille autant les représentants du clergé à Notre-Dame que Lady Gaga !”



→
Icône pop parmi
ses icônes pop.

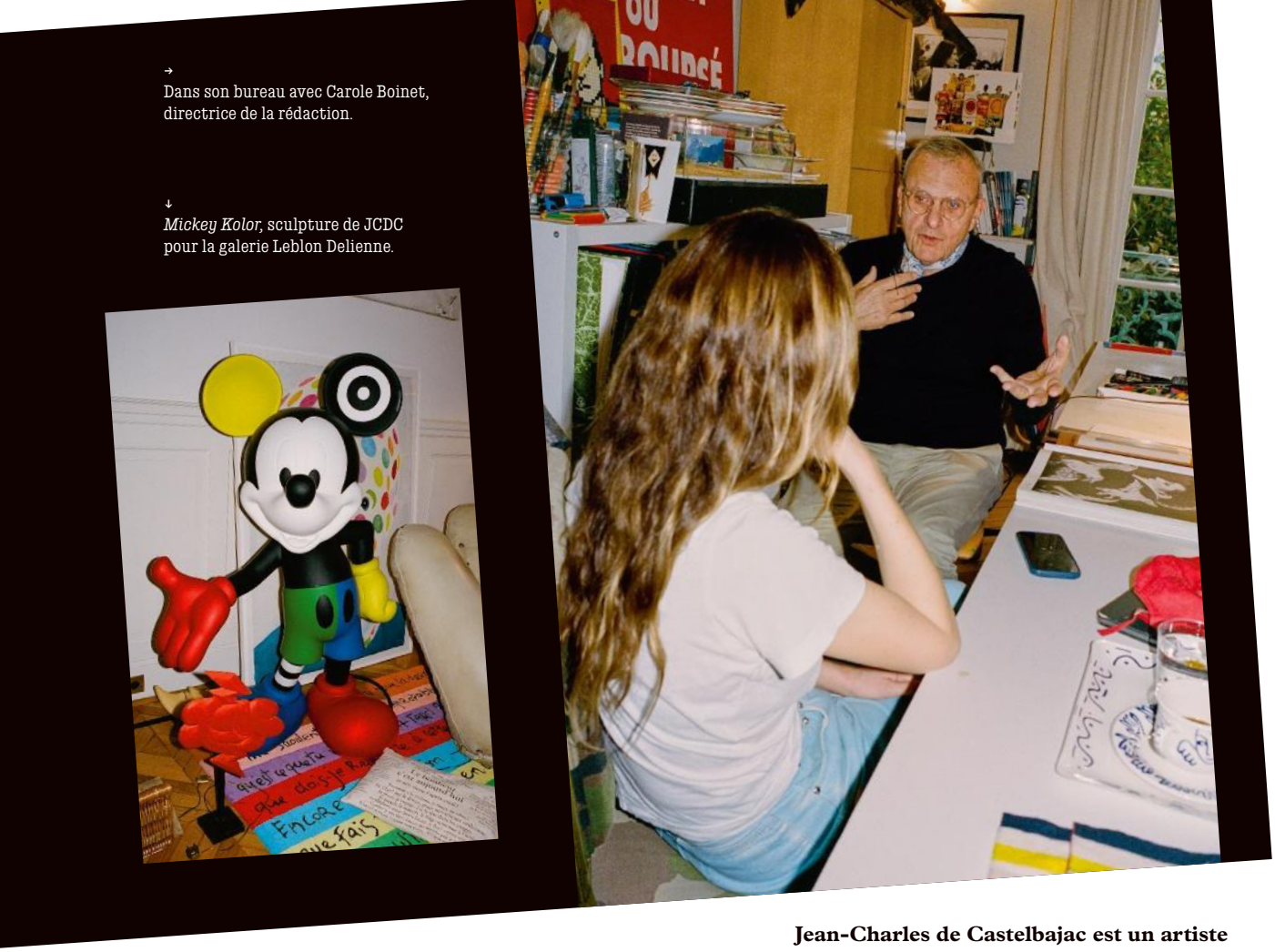
→ il voulait offrir mon manteau avec les ours à Madonna. Il l’avait vu sur la princesse Gloria de Tour et Taxis. Le lendemain, il est venu peindre mes jarres, là, regarde.”

Jean-Charles de Castelbajac n’est pas un solitaire. Peut-être est-ce l’isolement et la dureté des onze années de pension qui ont laissé une trace indélébile, une envie mordante de faire famille artistique. *“Enfant, j’étais déjà adolescent. Adolescent, déjà adulte.”* Sa mère Jeanne-Blanche de Castelbajac, débarquée du Maroc avec son fils, s’installe à Limoges où elle crée une entreprise de confection de vêtements, Ko and Co. C’est elle – *“une femme du futur, qui se battait pour les droits des femmes”* – qui plane sur la conversation. Sans sa mère, JCDC n’aurait sûrement jamais pensé un vêtement. Elle a immédiatement compris sa passion pour ce que l’on appellera “l’anti-mode”, des vêtements *“rustiques”*, des détournements. Comme cette couverture à laquelle il ne cesse de revenir. *“J’étais dans une démarche un peu situationniste, avec des vêtements en serpillière, en couverture, de l’upcycling. La couverture, c’est aussi la couverture de protection, la couverture dans laquelle je me blottissais dans le dortoir, enfant…”*

Dès le départ, Jean-Charles de Castelbajac veut que le vêtement sorte du vêtement, que ça déborde, que ça claque, comme un feu d’artifice, justement, ou un coloriage qui jaillirait de la page blanche. En parlant de coloriage, son bureau est recouvert de ceux de sa petite dernière, Eugénie, 5 ans, devant lesquels il s’extasie. *“L’enfance, dans mon travail, c’est un cheval de Troie, il y a un côté Kinder Surprise. Ça cache un côté très sombre. Tout a été une réparation. J’aime toujours l’inconfort, d’ailleurs. Je déteste le cachemire, par exemple. Les nounours, chez moi, c’est réconfortant de prime abord, c’est le super-doudou, mais je ne l’ai jamais vu comme quelque chose d’allégorique… C’est plutôt ce dont j’ai manqué enfant…”*

Aujourd’hui, JCDC a 75 ans. *“J’ai eu la chance de grandir dans un monde d’utopie. Notre époque est celle de la dystopie. L’environnement va aller de plus en plus mal, la politique, la relation entre les cultes, la relation entre les peuples. Qu’est-ce qu’on nous propose ? Malgré tout, je pense qu’il y a de la place pour l’espoir. C’est là que je veux m’installer. Je veux collaborer avec ceux qui peuvent faire bouger les choses.”* Celles et ceux qui sont indiscipliné·es, la plus grande des qualités à ses yeux. *“J’ai toujours détesté les disciplines. C’est très français, de ranger dans des disciplines. Si tu es journaliste, tu n’es pas écrivain, si tu es architecte, tu n’es pas couturier, ou peintre. À partir du moment où tu déroges à ta vocation, tu es un amateur dans l’autre vocation. C’est un regard implacable. Or, moi, je suis touche-à-tout. J’ai toujours aimé être touche-à-tout. J’ai toujours voulu casser les frontières.”* Quitte à se perdre ? *“Je ne me suis pas perdu parce que j’ai un style très fort et des règles. J’avais une mère qui disait : ‘Tu as rendez-vous tous les matins avec le travail.’ Et un père qui disait : ‘Tu as rendez-vous tous les matins avec l’honneur.’ Donc même les soirs où j’avais bu une bouteille de vodka, le lendemain matin, il y avait une sorte de ‘ding ding’ dans ma tête et j’allais au travail.”*

Qui est indiscipliné, aujourd’hui ? *“Je ressens une grande filiation avec la génération actuelle, touche-à-tout, qui fait de l’art, de la communication, de la gestion, de la mode, mais a aussi un sens des responsabilités, de l’éthique, du partage, de l’écologie. Jeanne Friot, par exemple, que j’aime beaucoup.”* Mais alors, comment garder une ligne directrice, un style identifié ?



→
Dans son bureau avec Carole Boinet, directrice de la rédaction.

↓
Mickey Kolor, sculpture de JCDC pour la galerie Leblon Delienne.

"Le style Castelbajac, il est simple et efficace. Il y a souvent l'idée du rétrofuturisme. Ensuite, il y a une gamme chromatique très courte. Le rouge, pour le feu, la passion, l'amour, le sang, aussi. Le jaune, pour la fraternité, le Maroc, le soleil, le Sud-Ouest d'où vient mon père. Et le bleu, pour la dimension spirituelle. Je suis chrétien et habité par cette dimension spirituelle, qui pourrait se résumer à dire d'aimer les autres. C'est très simple, faire avec les autres, aimer les autres, et avoir de l'appétit, de la curiosité pour les gens qui contournent ce que la vie a mis en travers de leur chemin. Comment ils se redressent, ont une idée. Ça, c'est bouleversant. C'est l'origine de toute chose."

D'ailleurs, il ne pense pas son exposition toulousaine comme une rétrospective, mais comme une façon de raconter des histoires, ce qu'il a toujours fait. *"Un vêtement pose des questions. Il y a une veste que j'aime beaucoup, que nous avons faite avec ma mère à partir de sacs SNCF des années 1970, que je piquais dans les trains quand je prenais le Paris-Limoges. Ça a vraiment une grande valeur émotionnelle. On les a ressortis des caisses pour l'expo."* Il n'y aura pas le manteau Kermit la grenouille conçu en clin d'œil à McLaren, qui appelait les Français·es *"froggies"*, porté par Lady Gaga pour une télé allemande il y a maintenant quinze ans. *"Il est dans ses archives, qui sont une sorte de Fort Knox"*, dit-il dans un rire. *"Deux ou trois mois après l'avoir porté, elle m'a téléphoné pour me dire :* 'Hi JC, we are in *People Magazine,* they considerate it the ugliest outfit in humanity.' *On avait fait le manteau de plus mauvais goût au monde. Là, on a su qu'on avait gagné."* S'est ensuivie une collaboration sur le clip de *Telephone*. *"J'habille autant les représentants du clergé à Notre-Dame que Lady Gaga !"* C'est vrai que ça a de quoi surprendre. *"Ma vocation aurait sûrement été de monter sur scène dans un groupe. Mais je ne chantais pas bien. Et j'aimais l'art total. Toucher le plus grand monde. Mettre mon talent au service de l'espoir et d'une vibration"*, répond-il.

Jean-Charles de Castelbajac est un artiste profondément pop au sens originel du terme : la pop capable de réunir le plus de gens possible, de ne pas gommer les différences mais de les faire se rencontrer, de les marier ; la pop comme le personnage de Tamino qui réunit autour de lui tous les animaux de la forêt à l'aide de sa flûte enchantée ; la pop comme ce qui agrège mille et une références, non dans une démarche de pillage mais d'inspirations et d'aspirations joyeuses et utopistes. Notre regard se pose sur le carton d'invitation réalisé par Keith Haring pour sa collection femme Automne-Hiver 1990-1991, encadré en grand format au mur. Quelques jours plus tard, le 16 février 1990, l'artiste décédait. *"Regarde, son personnage s'écroule, serrant le vide dans ses bras."* Un silence se fait. *"J'ai connu des moments merveilleux, et d'autres difficiles. J'ai perdu beaucoup d'êtres chers. Mais je n'ai ni mélancolie ni nostalgie en moi. J'ai toujours beaucoup d'appétit pour demain. Une sorte de flamme que je vois se profiler, comme un phare. Demain est mon phare."*

Sa nouvelle exposition, qui devrait tourner dans le monde, s'appelle *L'Imagination au pouvoir*. *"Mes amis artistes croyaient en l'imagination fertile dans le tourment et le danger. J'allais moi aussi là où la glace était fragile. Je prenais des chemins de traverse. C'est comme ça que j'ai connu des êtres merveilleux avec lesquels je voulais créer, me mettre en danger dans une forme de duel. On peut faire un duel avec quelqu'un que l'on aime."* La conversation pourrait ne jamais finir, mais Jean-Charles de Castelbajac a rendez-vous. Et le dernière livre d'Emmanuel Carrère, *Kolkhoze,* à terminer. La relation de l'écrivain à sa mère lui évoque un peu la sienne, *"conflictuelle"*. Près de la porte d'entrée, un dernier regard pour une photo de Jean Genet photographié par Brassaï dans un cadre noir. Et puis s'en va.

Jean-Charles de Castelbajac. L'Imagination au pouvoir aux Abattoirs, Toulouse, du 12 décembre au 23 août.



Jusqu'au 13 décembre
Festival En Corps !, à Paris

SCÈNES

Centre culturel et d'expression dédié au hip-hop à Paris, La Place relance son festival En Corps !, ouvert à des compagnies et danseur·ses hip-hop qui célèbrent leur art chorégraphique sous des formes variées. Au programme : spectacles, soirées et workshops.

laplace-paris.com

Jusqu'au 11 janvier
Odette Pauvert. La peinture pour ambition au temps de l'Art déco, à Roubaix

ARTS



Première femme peintre à obtenir en 1925 le prestigieux grand prix de Rome, qui lui a ouvert les portes de la Villa Médicis, Odette Pauvert a créé une œuvre classique et décorative à contre-courant de son temps. La Piscine de Roubaix réhabilite le travail de cette figure oubliée, les avant-gardes de la modernité négligeant la peinture académique, et surtout les femmes qui l'incarnaient.

roubaix-lapiscine.com

Jusqu'au 12 avril
Magdalena Abakanowicz. La trame de l'existence, à Paris

ARTS



Le musée Bourdelle présente la première grande exposition en France dédiée à la sculptrice polonaise pionnière dans l'art textile, disparue en 2017. Le parcours révèle 80 grands ensembles, installations sculptées, œuvres textiles, dessins et photographies. Comme le suggère le sous-titre de l'exposition, l'artiste considérait le tissu comme l'organisme élémentaire du corps humain, marqué par les aléas de la vie.

bourdelle.paris.fr

À ne pas rater en décembre

29 novembre
Nocturne danse #48, à Tremblay-en-France

SCÈNES

Le Théâtre Louis Aragon accueille deux spectacles de danse venus du Brésil et d'Afrique du Sud, concentrés sur une seule soirée. Les danseuses et danseurs de Via Katlehong et l'équipe de la compagnie Gente créent un projet commun : l'union entre les danses contestataires d'Afrique du Sud et les danses urbaines et populaires du Brésil.



Le manifeste d'une complicité gestuelle et interculturelle. En première partie, le collectif UnitS, composé de sept danseuses, donnera une touche intense et féminine à la danse hip-hop.

theatrelouisaragon.fr



Du 1er au 14 décembre
Festival Beaux Gestes, à Paris

SCÈNES

Mêlant danse, cirque, création numérique, arts visuels et littérature, le festival Beaux Gestes fait du corps le lieu d'une exploration sensible et politique. Plusieurs spectacles et créations exaltent le corps qui ressent, se transforme, se relie aux autres et au monde. De Vimala Pons à Lia Rodrigues, de Marlene Monteiro Freitas à Arno Schuitemaker, d'Aurélien Bory à Israel Galván…, les artistes traduisent sous des formes disséminées les mouvements des corps (sur)vivants.

104.fr

Du 2 au 14 décembre
L'IMA fait son festival !, à Paris

MUSIQUES

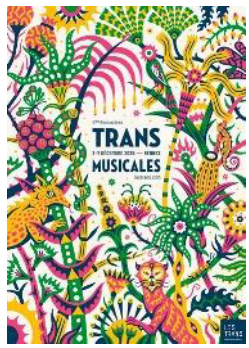


Copieuse programmation pour la nouvelle édition du festival transdisciplinaire et transgénérationnel de l'Institut du monde arabe. Au programme : concerts, installations, projections, performances, ateliers de danse, exposition, podcasts, clubbing, où l'on retrouvera notamment Meryem Aboulouafa, Natacha Atlas, Kamel Benani, Nawel Ben Kraïem, Walid Ben Selim, Souraya Baghdadi & Mohammed Alaloul...

imarabe.org

Du 3 au 7 décembre
Les Trans Musicales, à Rennes

MUSIQUES



47e édition pour le festival breton, toujours placé sous le signe de la découverte, avec plus de 70 groupes et artistes de tous horizons et de toutes esthétiques musicales. Où l'on retrouve (entre autres) Domenique Dumont, Obongjayar, Camion Bip Bip, Martin Dupont, Eat-Girls, Little Barrie & Malcolm Catto, Asfar Shamsi, Lynx IRL, Bonne Nuit, Maquina., Peterblue, Rodeo, Use Knife…

lestrans.com

BSMK · Odette Pauvert, photo : Alain Leprince · WFO Film Studio · Valérie Frossard · Tom Grand Mourcel · Fabrice Robin · Bettina Rheims, courtesy Fonds de Dotation de l'Institut pour la photographie · Marie Liebig

Du 4 au 13 décembre
I Will Survive, à Paris



SCÈNES

"Un rire glaçant, nerveux, terrible, voire plus de rire du tout, le tout au service d'un propos plus narratif." Le nouveau spectacle des hilarants Chiens de Navarre esquisse un nouveau chemin théâtral, libéré de l'obsession du rire libérateur. Ici, la troupe entrelace de manière plus grave deux histoires : celle d'une femme violentée par son mari et qui va finir par l'abattre, et celle d'un humoriste mis au ban de l'antenne pour une mauvaise blague aux relents sexistes. Les chiens fous deviennent rageux.

lavillette.com

Du 12 décembre au 23 août
Jean-Charles de Castelbajac. L'imagination au pouvoir, à Toulouse

ARTS

Depuis la fin des années 1960, Castelbajac anime le paysage de la mode à travers une démarche fondée sur le collage et l'hybridation entre vêtements, dessins, design, peinture… Attentif à toutes les formes de création visuelle et musicale, proche de la scène punk comme de la papauté, le créateur tout-terrain présente à Toulouse ses pièces iconiques, notamment ses collaborations avec Keith Haring, Cindy Sherman, Bettina Rheims, Robert Mapplethorpe ou Lady Gaga.



lesabattoirs.org



16 décembre et 20 janvier
The Danish Girl et *Resilient Man,* à Paris

CINÉMAS

Il n'y a pas que de la danse ou du théâtre, au Carreau du Temple. Il y a aussi des films, comme *The Danish Girl* de Tom Hooper, sur la première personne à avoir subi une opération chirurgicale de réattribution sexuelle en 1930, ou *Resilient Man* de Stéphane Carrel, un documentaire tendre sur la résilience d'un danseur étoile. Séances à 19 h 30.

lecarreaudutemple.eu



Du 14 au 29 janvier
Marie Stuart, à Saint-Denis

SCÈNES

Tragédie explorant l'affrontement entre Marie Stuart, reine catholique d'Écosse emprisonnée, et Élisabeth, souveraine protestante d'Angleterre, la pièce de Friedrich Schiller est transposée par Chloé Dabert à l'époque contemporaine. Une confrontation universelle entre deux figures féminines, une réflexion éternelle sur la liberté individuelle confrontée à la foi et à la raison d'État.

tgp.theatregerardphilipe.com



EXPÉRIENCE EN RÉALITÉ VIRTUELLE
JUSQU'AU 3 MAI 2026

RÉALISATION : PIERRE-ALAIN GIRAUD

RAVEL, DEBUSSY, LISZT, BACH, BRAHMS, STRAVINSKI, PROKOFIEV, CHOPIN

MUSÉE DE LA MUSIQUE
PHILHARMONIE DE PARIS

* ENTRE LES FLAMMES

Licences : R-2022-004254, R-2022-003944, R-2021-013751,R-2021-013749 · Illustration : Gabríela Friðriksdóttir . Photo : Bertrand Schmmitt

LES VISAGES



Gloria à Rosalía

La Catalane poursuit son processus de transfiguration avec *Lux*, un quatrième album mis en boîte avec l'Orchestre symphonique de Londres et chanté en treize langues. Épaulée par une flopée d'invité·es, elle affirme haut et fort sa liberté. Attention, objet de culte.

En seulement trois albums, parus entre 2017 et 2022, Rosalía s'est défiée de tous les académismes et de toutes les injonctions qui voudraient qu'elle ne puisse pas s'aventurer sur tel ou tel territoire musical, se voyant fallacieusement accusée d'appropriation culturelle (du reggaeton, de la bachata et même du flamenco) au prétexte qu'elle n'est ni andalouse, ni gitane, ni caribéenne. Dans un tout autre registre, le styliste espagnol Miguel Adrover, se faisant mousser au passage, lui a reproché cet été de ne pas prendre publiquement la parole contre le génocide en cours à Gaza, en publiant sur Instagram un échange de mails où il signifiait à la chanteuse une fin de non-recevoir à sa proposition de collaboration. *"Le fait de ne pas avoir utilisé ma plateforme conformément au style ou aux attentes des autres ne signifie en aucun cas que je ne condamne pas ce qui se passe en Palestine"*, avait-elle répondu, inflexible, refusant tout acte de contrition. *"Yo me transformo"*, chantait-elle. Et non *"yo me conformo"*. Ironique, quand on sait que *Lux*, son dernier album, est un disque à la gloire de Dieu.

De Dieu, ou plutôt des figures de saintes que sont Jeanne d'Arc, Olga de Kiev, Rosalie de Palerme et j'en passe, dont elle a lu les hagiographies ces dernières années pour la confection de ce disque – *El Mal Querer* (2018), son deuxième album, s'inspirait déjà d'un vieux récit occitan du

XIII[e] siècle. Pas du genre grenouille de bénitier, on a pourtant fait une exception cette fois en laissant la musicienne nous évangéliser avec cet objet de culte en quatre mouvements opératiques et dix-huit chansons grandioses, essentiellement acoustiques et en rupture vertigineuse avec les diverses expérimentations électroniques de son album précédent, mises en boîte avec l'Orchestre symphonique de Londres. Dix-huit, c'est aussi le nombre d'apparitions mariales auxquelles aurait assisté Bernadette Soubirous dans la grotte de Massabielle, en 1858. Une coïncidence ? Peut-être (quoique), mais le choc ressenti après l'écoute de son quatrième album nous a fait l'effet d'une révélation transcendantale du même ordre.

C'était début octobre, dans l'écrin rétrofuturiste de l'espace Niemeyer, au siège du Parti communiste français, à Paris. *Lux* donc, soit "lumière" en latin, et non pas *"love"*, comme elle le suggérait dans un teaser posté sur ses réseaux sociaux – une façon de souligner que le Dieu de son album n'est qu'amour, aux antipodes d'un Dieu punitif, à la texane. N'ayons pas peur des mots, on s'est fait rouler dessus. À l'issue de la messe, la musicienne, tout de noir vêtue, est même passée nous glisser quelques mots, le temps d'évoquer la structure très musique classique du disque, sa longue période d'hibernation pour se dédier à l'écriture des textes, son usage de Google Trad pour manier au mieux les treize langues qui parsèment cet objet œcuménique – signe d'une volonté d'ouverture sur le monde. Treize langues, parmi lesquelles l'espagnol, l'ukrainien, l'hébreu, l'arabe, mais aussi le mandarin et même le sicilien, le temps d'une aria, *Mio Cristo,* dont elle semblait particulièrement fière au moment de notre rencontre. *"Rien n'a été laissé au hasard, tout est très scrupuleusement étudié, spécifique"*, confessa-t-elle à l'assistance, l'air de dire que tout ici procède d'une démarche de piété sacerdotale. On ne chante pas en ukrainien en 2025 par hasard, surtout quand on parle de vengeance furieuse.

Rosalía, à travers ses chansons orchestrales, qui empruntent autant au flamenco, médium d'expression de douleur et d'amour par excellence, qu'à l'opéra lyrique, se fait l'antenne-relais des récits des saintes à qui elle voue un culte. Moins à cause de leur statut de saintes que parce qu'elles sont d'abord des femmes à la puissance de feu, sacrificielles (Jeanne d'Arc) ou farouchement indépendantes, dans un monde de brutes (Rosalie de Palerme). Chaque morceau se transforme ainsi en un mini-ballet, avec ses propres mouvements, ses ruptures, ses changements de gamme et, surtout, sa surenchère de narratrices. On y passe d'une langue à une autre, comme dans une séance de spiritisme qui verrait surgir par le biais de la chanteuse, les yeux révulsés, les fantômes du passé, face à un auditoire médusé devant cette bourrasque de mots vengeurs et d'amour. *"Prenez, c'est mon corps et à travers lui, parlez"*, semble dire Rosalía, qui souffre, éprouve, s'émeut de toutes ses forces, non sans un certain humour un peu chipie et ravageur *(La Perla)*.

Mais ne soyons pas trop cul-bénit. Derrière ce disque aux performances vocales sidérantes de vie et de passion, il y a chez Rosalía l'expression d'un attachement viscéral à sa propre liberté autant qu'à ses pairs : de Björk, sa mère spirituelle, présente sur le disque sous la forme d'une intervention divine et dont l'éthique de conciliation entre pop et expérimental l'habite aussi, jusqu'à la Portugaise Carminho, qui transfigure le fado comme la Catalane le flamenco dans les pas de son grand modèle, Camarón. Canonisée de son vivant, Rosí. **François Moreau**

Lux (Columbia Records/Sony Music). Sorti depuis le 7 novembre.

CENT QUATRE #104 PARIS × L'ORÉAL

Festival
danse / cirque / théâtre
arts visuels / littérature
01>14.12.25

Beaux Gestes

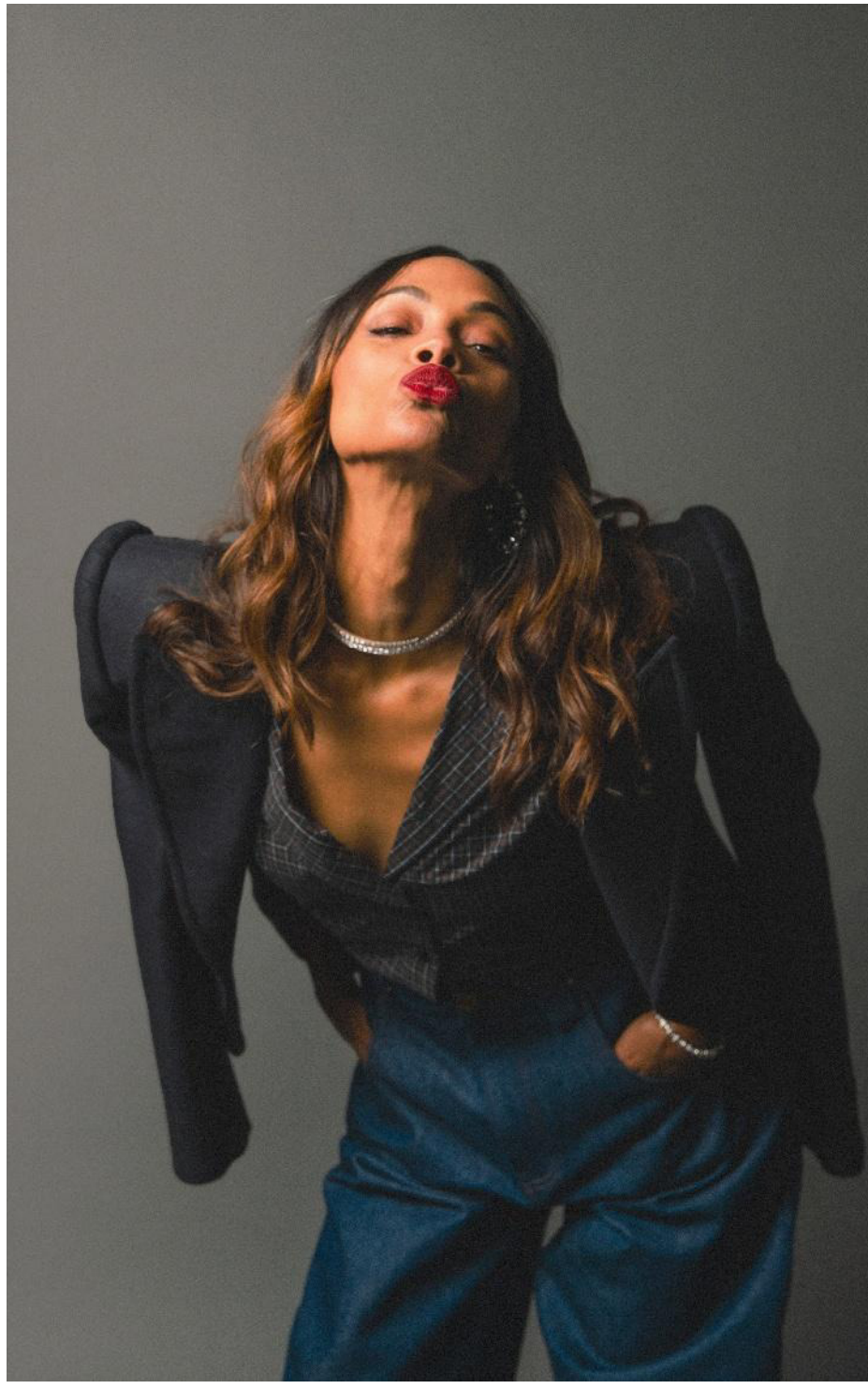
Vimala Pons
Aurélien Bory
Marlene Monteiro Freitas
Israel Galván
Compagnie 14:20
Raphaëlle Delaunay
Arno Schuitemaker
Marion Collé
Collectif Les Idoles
Jean-François Spricigo
Chantal Akerman
...

104.fr

Le Corps / Cie 14:20 © Clément Debailleul

Zoe Saldaña, royale na'vie

À l'affiche du troisième *Avatar*, l'actrice continue de tracer son chemin très singulier à Hollywood. Star de blockbusters milliardaires, plusieurs fois récompensée, elle garde ses distances avec la célébrité.



Ben Trivett/Contour by Getty Images

Si l'on demandait à des passant·es dans la rue le nom de l'actrice la plus populaire de tous les temps, on aurait tout d'abord droit à une majorité de "désolé, je n'ai rien sur moi" de gens qui n'auraient pas écouté la question, puis sans doute plus sérieusement à des réponses comme Marilyn Monroe, Meryl Streep, Julia Roberts ou Scarlett Johansson, selon les générations interrogées. De manière réaliste, personne ne répondrait Zoe Saldaña, et certaines personnes nous demanderaient probablement de répéter son nom. Pourtant, l'actrice américaine serait bel et bien une réponse factuellement juste, si l'on considère un critère aussi objectif que les résultats au box-office des films dont elle tient la tête d'affiche. À 14,2 milliards de dollars de recettes cumulées, elle se situe actuellement juste derrière ScarJo, mais cette dernière ayant quitté le navire Marvel, Saldaña devrait avec le prochain *Avatar* et les deux volets suivants retrouver sans difficulté la tête du classement, pour ne plus la quitter jusqu'au jour a priori lointain où une nouvelle actrice figurera dans le casting régulier de deux franchises multi-milliardaires simultanément – dans son cas *Avatar*, avec le premier rôle féminin de Neytiri, et le Marvel Cinematic Universe, avec celui de Gamora dans cinq films.

Un an après le phénomène *Emilia Pérez* de Jacques Audiard – pas de côté dans le cinéma d'auteur gratifié illico de deux récompenses majeures (un prix d'interprétation partagé à Cannes et un Oscar du meilleur second rôle) en dépit de fortes polémiques sur les tweets islamophobes de sa partenaire Karla Sofia Gascón –, l'actrice de 47 ans revient à Neytiri dans *Avatar : de feu et de cendres*, troisième volet de la saga de James Cameron. Elle représente donc un cas unique de triomphe commercial sans

notoriété personnelle afférente. Il est même probable qu'elle puisse marcher dans la rue sans être (trop) reconnue, contrairement à ses ancien·nes camarades Avengers et au tout-venant des *A-listers* hollywoodien·nes. On lui déconseillerait en revanche de le faire la peau peinte en bleu ou en vert, car c'est sous d'épaisses couches de maquillage et d'effets numériques que Saldaña est devenue une superstar.

"Je me cache au milieu de la foule parce que j'ai toujours appréhendé le risque de me faire objectifier en tant qu'actrice, explique-t-elle lorsqu'on l'interroge sur les paradoxes de sa notoriété. *On y est conditionnée très tôt en tant que femme, dès l'enfance, en fait. Et je pense que j'ai voulu, consciemment ou non, me redonner ainsi de l'autonomie. La célébrité m'a toujours semblé quelque chose d'abstrait, d'intangible, et aussi la seule performance d'actrice dont je me sentais parfaitement incapable."* Formée au ballet, elle a toujours gardé une dimension de forte physicalité, un rapport pratiquement sportif à l'acte de jouer, qui se reconnaît dans l'intense concentration de son regard subtilement anxieux et dans ce corps sec et athlétique semblant calculer le moindre de ses mouvements, de l'amplitude d'un saut à la courbure d'un sourire. Une aptitude qui l'a rapidement identifiée comme une actrice au *skill set* (ensemble de compétences) très particulier, rigoureuse, promise aux exigences du blockbuster d'action, des chorégraphies de combat et des tournages sur fond vert – une révolution hollywoodienne communément décriée par les acteur·rices conventionnel·les, mais qu'elle revendique avec une certaine provocation : *"C'est pour moi la forme la plus pure du jeu. Tout le travail est débarrassé de sa vanité et revient à une chose très infantile, liée à l'acte de faire semblant et de mobiliser son imagination. C'est libérateur, et en fait très sain."*

Saldaña est aussi une femme noire, et une latino-américaine élevée dans le Queens par des parents dominicains, ce qui n'a jamais cessé de transparaître dans ses choix de rôles, de ses débuts quelque peu oubliés dans la comédie de mœurs et les histoires d'amour interraciales (*Black/White*, remake de *Devine qui vient dîner ?*) à celui qu'elle tient dans sa troisième franchise *Star Trek*, rebootée par J.J. Abrams, où elle a repris le rôle emblématique d'Uhura, porte-étendard de la visibilité noire à la télévision américaine. Parler la langue de ses parents (dans *Emilia Pérez*) ou porter une peau dont la couleur extraterrestre marque un symbole d'altérité exacerbée : rien de tout cela n'est un choix anodin pour une actrice qui a peut-être bien transformé Hollywood, et donc la société américaine, d'une façon dont seule la plus célèbre anonyme du monde pouvait sans doute se montrer capable. **Théo Ribeton**

Avatar : de feu et de cendres de James Cameron, avec Zoe Saldaña, Sam Worthington, Sigourney Weaver (É.-U., 2025, 3 h 12). En salle le 17 décembre.



Vimala Pons, la tête et les jambes

Cherchant la paix dans le déséquilibre, l'harmonie dans le chaos, la comédienne manie le langage du corps comme personne pour exorciser nos angoisses contemporaines.

On l'a d'abord découverte au cinéma, en Marianne délurée dans *La Fille du 14 Juillet* d'Antonin Peretjatko, où elle parcourait, aux côtés de Vincent Macaigne, les marges d'une France en pleine crise économique, dans un croisement esthétique réussi entre les premiers Jean-Luc Godard et le cinéma de Jean-Pierre Mocky. Ancrée dans les derniers ressacs de la Nouvelle Vague (des petits rôles dans le dernier Rivette et dans l'avant-dernier film de Resnais), frayant avec ses héritiers (Honoré, Garrel, Podalydès), posant un orteil à l'international (Paul Verhoeven, Kiyoshi Kurosawa), mais surtout résolument présente chez ses contemporain·es (Antonin Peretjatko, Lucie Borleteau, Stéphane Demoustier, Thomas Salvador et Bertrand Mandico), Vimala Pons invente pourtant plus qu'elle ne prolonge une certaine idée de l'actrice française.

Formée aux arts du cirque après avoir coché la double case Cours Florent/Conservatoire national supérieur d'art dramatique et sportive de haut niveau dans sa jeunesse (tennis et karaté), Vimala Pons impose au cinéma puis sur scène une présence physique inédite : un corps performant, affûté et résistant, agile et endurant, apte à l'exploit. Cette dimension performative est au cœur de *Grande —* (2016), sa première création théâtrale en duo avec Tsirihaka Harrivel. Puis dans *Le Périmètre de Denver* (2022), en solo cette fois, spectacle dans lequel elle fait tenir en équilibre sur son crâne des objets à la fois incongrus et incroyablement lourds – la carcasse d'une voiture, un escalier – tout en incarnant une galerie de personnages.

Cet art du déséquilibre, elle lui donne de nouvelles formes d'expression dans son nouveau spectacle, *Honda Romance,* en tournée dans plusieurs villes de France après avoir triomphé à l'Odéon - Théâtre de l'Europe. *"Le fait d'être obsédé par une ou deux choses en tant qu'artiste ne veut pas dire qu'il est impossible de se renouveler ; par contre, il faut reformuler ces obsessions pour éviter de tomber dans une recette toute faite",* nous dit celle qui a donc trouvé dans les second et troisième tableaux d'*Honda Romance* de nouvelles façons d'explorer l'espace entre chaos et harmonie, via l'incarnation de 150 émotions à la chaîne puis le déploiement d'une magnifique polyphonie.



Un sujet intime pour celle qui dit être préoccupée par les menaces sur la santé mentale, tant induites par l'utilisation des réseaux sociaux que par la dépression : *"J'ai créé ce spectacle à partir d'un déséquilibre émotionnel que j'ai vécu, que je vis encore personnellement et que j'ai l'impression que le monde entier vit. L'idée est d'accueillir cette pratique du déséquilibre, de se relever malgré le poids qui pèse, parfois littéralement, sur soi. On est plus dans l'idée d'une plante qui pousse sous une pierre que dans celle d'une cariatide."* Chez Vimala Pons, le langage du corps est un révélateur de nos angoisses contemporaines, exorcisées dans une transe d'abord solitaire puis collective lorsque huit musicien·nes la rejoignent sur scène dans le dernier tableau d'*Honda Romance. "Dans cette ultime partie, je voulais mettre en scène la marche comme expérience ultime de déséquilibre, avec la fatigue chorale comme expérience du réel, renforcée par cette musique faite de répétitions et de micro-décalages, inspirée de Steve Reich et Philip Glass."*

Est-elle pour autant prête, dans ses futures créations, à abandonner sa présence physique au plateau pour diriger d'autres corps que le sien ? *"Oui, ça y est, la revendication de mon auteurisme pourra désormais passer par autre chose que mon corps au plateau. Mais j'avais besoin de m'infliger cette dramaturgie entre* Gladiator *et Marina Abramović d'abord avant de l'imposer à d'autres."* Quand on lui demande, pour finir, si elle tire de cette pratique de l'instabilité une forme de paix intérieure, elle nous répond : *"Troubler sa stabilité est une manière de rendre visible le risque permanent de tomber, de chuter physiquement ou moralement, mais aussi la possibilité de se relever, de montrer aussi la beauté de la résistance, de l'obstination, de la joie et de l'humour. Pour lutter concrètement contre la gravité, dans tous les sens du terme, il faut soit se réajuster tout le temps, soit rigoler. Je ne connais pas d'autre antidote."* **Bruno Deruisseau**

Honda Romance, conception et écriture Vimala Pons. Au Centquatre - Paris du 4 au 7 décembre (dans le cadre du Festival d'Automne), puis en tournée française.

Nicoland Manuel et Lemaire



11%* DES FRANÇAIS•ES JOUENT D'UN INSTRUMENT,

ET 44%** DES WYYLDERS ONT DÉJÀ "JOUÉ" EN GROUPE.

Rejoignez-les.

WYLDE

LE RÉSEAU SOCIAL POUR ADULTES

*Chiffres 2025 ministère de la Culture.
**Pourcentage observé en 2025.

TRÉSOR CACHÉ

MARS IS A TEN (1994) D'ESP SUMMER

Un été, deux musiciens asociaux, Warren Defever et Ian Masters, enregistrent dans le Michigan un album comme une clairière, boudé par tout le monde jusqu'à sa ressortie en vinyle en 2023.



Les timides ne font pas de bonnes rock stars. Le regard de l'autre subitement braqué sur elles et eux les transforment en coquillages paranoïdes, infichu·es d'aller acheter un croissant à visage découvert. Le visage de Ian Masters, le leader des Pale Saints, a toujours été un mystère en soi. Quand son groupe signifiait réellement un truc chez les fans de pop anglaise (soit entre 1990 et 1992), il s'était plus ou moins démerdé pour ne pas être identifiable, se planquant derrière une coupe de cheveux à la Stephen Pastel et se faisait toujours photographier avec Meriel, la fille du groupe (et première chanteuse de Lush) au look garçonne. Et comme Masters avait un timbre haut perché de Petit Chanteur à la croix de bois, on ne savait plus qui faisait quoi, et c'était pas plus mal.

Au printemps 1992, aux *Inrocks,* pour l'une des rares (et maigres) interviews qu'il accorda au moment de la sortie de *In Ribbons,* le grand disque des Pale Saints, Masters laissait entendre que ce disque l'avait laissé tellement en souffrance qu'il ne tiendrait pas longtemps. En 1994, quand sort leur troisième album, il n'est plus là. Il a déserté, laissé ce groupe qu'il avait créé de toutes pièces aux mains des autres. Il a quitté Leeds pour se réfugier à Livionia, Michigan, chez un musicien encore plus dérangé : Warren Defever, plus connu (enfin, façon de parler) sous le sobriquet de His Name Is Alive. Un génie, mais du genre asocial, qui depuis la fin des années 1980 produit depuis son *home studio* des disques anxiogènes, à base d'acoustique et de bandes triturées, que 4AD sort sans y croire.

Le temps d'un été, Masters et Defever inventent le premier anti-supergroupe des années 1990. Ils enregistrent ensemble 26 chansons, en garderont 12 pour l'album. Le reste sera publié au fil du temps sur des maxis introuvables. Pas de tournée. Des interviews ? Et puis quoi encore ! Bref, le modèle parfait de la réclusion à perpétuité. Le nom même est vague : aux USA, leur projet s'appelle ESP Summer, mais pour le reste du monde, il porte un autre nom tout aussi accrocheur : ESP Continent.

Et sinon, il y a quoi dans ces cahiers de vacances ? C'est là la grande surprise : un disque lumineux. Une clairière. *Mars Is a Ten* est l'album que Brian Wilson aurait pu enregistrer chez Neil Young avec John Cale ou Aphex Twin derrière la console fabriquant un son à la fois tout de verre et de bois de chêne. Sur *Golden Heart of the Year* ou *Your Hands,* le chant au clair de la lune de Ian Masters est plus beau, plus fêlé encore qu'au temps des Pale Saints. Defever brode autour de ce cristal des arrangements de piano ou de guitare sèche à l'exact opposé de ce qui se faisait en 1994 : quand tout le rock s'embourbait dans un grunge pataud, Defever demandait à Masters d'accepter non seulement de se dépouiller mais de suivre une façon étrange de déplier la mélodie qui se permet, sur *On You* ou *When Leaves Are Gone,* des espacements, des silences, des interruptions de rythmes. Une autre allure, une autre façon de faire mal.

4AD, pris cette année-là dans la tornade Pixies/Breeders/Lush, a refusé les bandes. Ils devaient sacrément en vouloir à Masters d'avoir sabordé les Pale Saints au moment où ils allaient remporter le pompon. *Mars Is a Ten* a fini par sortir en 1996, d'abord en France, sur Karina Square, puis aux USA sur Perdition Plastics, microlabel de poésie zarbi (Brion Gysin, Kevin Drumm). En 2020, alors que le monde s'effondre, ESP Summer revient avec deux nouveaux maxis sortis seulement au Japon (où Ian Masters vit depuis un quart de siècle). En 2023, le label Disciples ressort enfin *Mars Is a Ten* en vinyle. Le monde serait donc enfin prêt pour autant de grâce pure ? Maintenant, vous savez. **Philippe Azoury**

Mars Is a Ten de ESP Summer (Karina Square, 1996 ; Disciples, réédition 2023).

FONDATION LOUIS VUITTON

GERHARD RICHTER



EXPOSITION
17 OCT. 2025 – 2 MARS 2026

Réserver sur fondationlouisvuitton.fr #FondationLouisVuitton #GerhardRichter
Fondation Louis Vuitton, 8 avenue du Mahatma Gandhi, Bois de Boulogne, 75116 Paris

Gerhard Richter, *Lesende* [Femme lisant], 1994 (CR 804), San Francisco Museum of Modern Art © Gerhard Richter 2025 (18102025)
Conception : Zoo, designers graphiques

OÙ EST LE COOL

Patti Smith pour le style, Noémie Ninot pour le genre, Farid Chenoune pour la critique, Prada Mode pour l'époque.

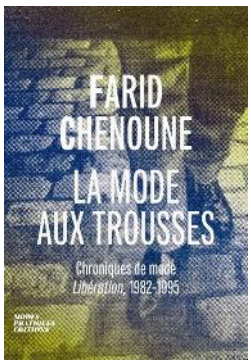
Texte Manon Renault



→ L'allure Patti Smith

Chemise blanche, blazer, jean et boots noires : Patti Smith n'a jamais eu besoin de mode pour être moderne. Sa silhouette, copiée jusqu'à la caricature sur les moodboards, reste un manifeste – ni genre ni âge, juste une ligne. Alors qu'elle fête les 50 ans de *Horses*, la poétesse punk s'associe à Jacques Marie Mage. Ensemble, il et elle rééditent une paire de lunettes inspirée de celles portées par Bob Dylan lors de sa tournée anglaise de 1965.

jacquesmariemage.com



← Le verbe de Farid Chenoune

Avant les stories de stars et les communiqués copiés-collés, il y avait Farid Chenoune. Entre 1982 et 1995, l'historien de la mode disparu l'an dernier, auteur de plusieurs ouvrages majeurs sur l'élégance masculine, a chroniqué pour *Libération* une mode qui entrait alors dans les pages Société. *La Mode aux trousses* réunit ses textes vifs, drôles, souvent écrits dans le métro entre deux shows, où l'observation devient littérature. Du punk de Gaultier aux questions postmodernes de Kawakubo, ils rappellent un temps où la critique de mode était aussi libre et mélancolique qu'ironique.

La Mode aux trousses – Chroniques de mode, Libération, 1982-1995 de Farid Chenoune (Modes Pratiques Éditions), 144 p., 10 €. En librairie.

Chromé futur →

Avec ses branches façon carapace et son éclat gris métallique, elle semble tout droit sortie d'un film de science-fiction : la nouvelle monture J.F. Rey reprend le modèle-culte Scorpion lancé en 2007. À l'occasion des 40 ans de la marque, elle est déclinée en quatre versions numérotées produites à 400 exemplaires chacune, qui prolongent l'esprit avant-gardiste du lunetier marseillais, pionnier des formes techniques et des lignes sculptées.

jfrey.fr





↑ Un cinéma fantôme

Depuis qu'ils ont planté une fausse boutique Prada au milieu du désert texan, Elmgreen & Dragset n'ont cessé d'interroger la mise en scène du regard. Pour les 13 ans de Prada Mode, le duo a installé au Town Hall de King's Cross, à Londres, un cinéma fantôme, soit une salle où un film flou tourne en boucle tandis que cinq spectateur·rices figé·es – des sculptures hyperréalistes – rejouaient toutes les postures possibles de l'attention contemporaine : concentration, lassitude, distraction. Intitulée *The Audience*, l'installation s'articulait à des conférences et des performances : que reste-t-il à voir dans un monde saturé d'images ?

Conférences disponibles sur prada.com

→ Normes en héritage

Que devient-on en grandissant ? C'est la question que pose Noémie Ninot, lauréate du grand prix du jury de la photographie 7L soutenu par Chanel, à l'occasion de la 40e édition du Festival de Hyères. Avec sa série *Matriphagie*, elle explore la manière dont les normes féminines se transmettent et s'intériorisent dès l'enfance. Entre enquête sociologique et mise en scène photographique, l'artiste recompose les idéaux projetés sur les petites filles pour mieux révéler la persistance des normes.

noemieninot.com



Noémie Ninot · Elmgreen & Dragset/ARS, courtesy of Prada · Mickaël A. Bandassak

La Renaissance est morte, vive la Renaissance !

L'adresse du mois, spottée pour nous par Le Fooding : un bistrot parisien bien dans son bendo.

Un royal renouveau pour ce bistrot voltairien centenaire, ranimé avec brio par Carina Soto Velásquez et Joshua Fontaine (Candelaria, Le Mary Celeste). Qui ont gardé la couronne de néon rouge et les miroirs infinis, mais les ont gratifiés d'une nouvelle fresque grattée au mur, de tables bien astiquées et d'un classieux bar en marbre. Et pour emballer tout ça, des assiettes parfaitement d'époque ficelées par le chef Min Wou Choi (passé par Saturne et Le Dauphin) : artichaut poivrade repeint d'une vinaigrette sacrément poivrée ; cèpes poêlés et embeurrés jusqu'aux pieds ; carré de cochon ibérique rosé, brillamment ensaucé, à becqueter avec un oignon rôti fondant et une tombée de blettes ; vol-au-vent enrichi de légumes saisonniers (carottes, champis de Paris, navet), alléchant quoique un peu chiche ; pour finir par une classique île flottante, *chewy*



sur une crème anglaise balèze. Comptez entre 35 et 55 € pour vous remplir l'estomac. Et pour le déj, en formule à 23 € ? Buffet d'entrées froides impeccables (betteraves en vinaigrette, taboulé citronné, macédoine), bœuf à la Guinness, cheesecake basque... En sus, tartines ou assiette salée pour le petit déj (jambon Prince de Paris, œuf, comté) et grignotages en journée (piquillos à l'ail, fuet, cocktail de crevettes…), le tout entre 5 et 12 € l'assiette sur nappe en papier. Et pour la soif, le naturel en bandoulière, comme cet audois Cyprès de toi du domaine Fond Cyprès à 7 € le verre, ou ce rouge jurassien Se Kwa Sa ? du domaine Buronfosse (52 € la bouteille). Mais aussi un mini Dry Martini (8 €), une Guinness (9 €) et des digeos à gogo… Longue vie à la Renaissance !

À la Renaissance, tous les jours de 8 h à 1 h (service de 12 h à 14 h 30 et de 19 h à 22 h), 87, rue de la Roquette, Paris XIe.
Découvrez toujours plus de hot spots partout en France sur l'app iOS du Fooding et sur lefooding.com !

Luxe, calme et régression ?

Contrôle des corps féminins, virilité triomphante, la mode n'est pas hermétique au retour des conservatismes. Même si certain·es continuent de lutter pour plus d'inclusion.

Texte Manon Renault



Robe noire faite de ceintures et regard fixe : Claude-Emmanuelle, actrice, mannequin et militante trans connue sous le nom de Traumatized Bombshell, clôturait en juin le défilé de Jeanne Friot (voir photo). La créatrice, lesbienne et inclusive, a courageusement confié le podium à un casting exclusivement trans et non binaire. *"C'est le défilé où on a eu le moins de sponsors,* explique-t-elle. *Depuis l'arrivée de Trump, les marques ne financent plus les causes LGBTQIA+ ni féministes."* L'inclusivité, hier présentée comme un argument marketing, ne rapporte plus. Et quand elle ne rapporte plus, elle disparaît – comme les programmes pour la diversité et l'inclusion chez Google ou Meta. Les jeunes marques qui tentaient d'en faire un moteur se retrouvent étranglées – or ce sont elles qui, jusque-là, faisaient bouger les lignes.

Sur les podiums, le recul est flagrant. Selon *Vogue Business,* 97,1 % des silhouettes présentées lors de la dernière Fashion Week appartenaient aux tailles "standard" (du 32 au 36 en France). Après une décennie d'ouverture relative, le corps féminin redevient un territoire de contrôle, et la minceur, une vertu morale dans l'ère de l'"Ozempic chic". Cette logique déborde les défilés : en mai dernier, le Festival de Cannes a modifié son *dresscode,* interdisant les robes transparentes et les traînes trop longues. Le retour d'une "bonne tenue" qui, sous couvert d'élégance, réaffirme les codes d'un ordre bourgeois, blanc et cisgenre.

NORMALISATION DU CONSERVATISME

Sur TikTok, le conservatisme s'habille vintage et les femmes MAGA *[Make America Great Again]* rejouent la fable du patriarcat sous un filtre sépia. Avec leur brushing impeccable, leur manucure rouge, leurs citations bibliques et leurs robes cintrées, ces *tradwives* (pour *"traditional wives"*) recyclent les archétypes de la ménagère des années 1950 quand la sphère masculiniste exhibe ses muscles et son idéologie – discipline, patrie, testostérone –, notamment derrière la figure de Louis Sarkozy en France. Deux récits parallèles, mais un même programme : le retour à l'ordre, où la virilité se confond avec le pouvoir et la féminité avec la soumission.

Comme le notait récemment *The Guardian,* l'extrême droite a désormais troqué ses uniformes néofascistes pour des symboles plus lisses : des polos noirs à liserés blancs, une typographie discrètement inspirée du III[e] Reich, des slogans faussement anodins mais au message clair – *"ma couleur préférée, c'est le blanc"*. L'objectif n'est plus de choquer, mais de susciter un sentiment d'appartenance. *"Quand la droite radicale ressemble au garçon ou à la fille d'à côté, il devient difficile de savoir qui représente une menace",* observe le quotidien britannique.

Alors que le monde se replie sur lui-même, que peuvent encore faire les créateur·rices ? *"Aujourd'hui, on regarde sans cesse vers le passé. Il y a un manque de propositions réellement inédites, sans doute à cause de la saturation du marché. Beaucoup de marques se réfugient dans l'intemporel, mais le danger, c'est le conservatisme rampant",* analyse Alexandre Samson, historien et curateur du Palais Galliera.

Pourtant, certain·es persistent. En janvier, Rei Kawakubo détournait les uniformes militaires pour exorciser la virilité armée dans *To Hell with War* pour Comme des Garçons Homme Plus. En octobre, August Barron réinterprétait la silhouette de la femme rangée avec cuissardes et robe fleurie, pendant que Miuccia Prada, chez Miu Miu, ressortait le tablier. La mode peut continuer à rêver d'intemporel, et perpétuer cette anesthésie chic qu'on appelle élégance. Ou bien recommencer à déranger, à poser les mauvaises questions dans les bons tissus. Parce que si la mode redevient sage, ce n'est plus de la mode – c'est de la décoration.

Peter White/Getty Images

MUSÉE DU QUAI BRANLY
JACQUES CHIRAC

Sous le haut patronage de
Monsieur Emmanuel MACRON
Président de la République

BRÉSIL FRANCE 2025

Manifestation organisée dans le cadre
de la Saison Brésil-France 2025



Pamúri masa, les esprits de la transformation © Paulo Desana © Graphisme : H5

Amazônia

Créations et futurs autochtones

Exposition
Du 30 septembre 2025
au 18 janvier 2026

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté
Égalité
Fraternité

INSTITUT FRANÇAIS

IGR Instituto Guimarães Rosa

MINISTÈRE DE LA CULTURE

MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

GOUVERNEMENT DU BRÉSIL
BRASIL
UNION ET RECONSTRUCTION

AMBASSADE DU BRÉSIL PARIS

Avec le soutien de
Weil

Libération
RATP
france•tv
BeauxArts
Télérama
Society
inter

LES ANGES DE L'APOCALYPSE

Regardant la ville en flammes je n'arrêtais pas de sangloter à l'idée que ma mère et mes frères étaient dans ces flammes… : c'est le titre donné par Toshiko Kihara à son tableau. Il lui a fallu des décennies pour le terminer. Kihara est le seul survivant de sa famille qui vivait à Hiroshima. À l'époque, il avait 17 ans. *Angelus novus,* c'est le titre qu'a donné Paul Klee à son aquarelle datée de 1920. L'ange a les ailes déployées, des yeux écarquillés, la bouche ouverte, il est suspendu dans le vide et il nous regarde. Goya, Dürer bien avant lui ont, eux aussi, figuré l'apocalypse avec des anges saturant le ciel. Qui sont-ils, ces anges ? Les précurseurs des temps obscurs qui nous attendent ou, au contraire, les symboles d'une promesse d'espérance ?



Comment s'orienter, réfléchir à nos fracas politiques, à cette actualité si violente sans sombrer dans une passivité qui nous exonérerait de penser et peut-être d'agir, ne serait-ce que modestement, dans notre propre périmètre : tel est le sujet du livre important de Georges Didi-Huberman, intitulé *Les Anges de l'Histoire – Images des temps inquiets*.
Utilisant le décryptage des discours politiques, la philosophie de l'histoire et la force des artistes comme premier·ères résistant·es à l'attaque de nos libertés, Didi-Huberman dresse un tableau clinique de ce qu'Arendt nomme *"les sombres temps"*. Nos sombres temps. Car ils sont là de nouveau comme au début des années 1930. Et nos dirigeant·es utilisent les mêmes mécanismes pour nous enserrer dans leur logique de domination, provoquant en nous des passions tristes et des joies mauvaises, créées par une soumission qu'on nous réclame. Comment échapper à cette multiplication et à cette reviviscence des régimes dirigés par des chefs qui nous demandent tout et à qui on semble accorder notre confiance ? Didi-Huberman pointe des convergences et des similitudes dans ces différents régimes dispersés géographiquement. Tout d'abord, ils s'appuient tous sur un certain fondamentalisme religieux : il en va ainsi de Trump avec ses évangélistes et ses affirmations qu'il a été choisi par Dieu pour sauver ses concitoyen·nes, de Poutine avec son patriarche Kirill, de Netanyahou avec ses ministres messianiques, du Hamas avec son cheikh Yassine, de l'Iran avec ses mollahs, d'Erdoğan… et la liste n'est pas close. Ensuite, ils n'ont de compte à rendre à personne si ce n'est à eux-mêmes. Leurs décisions relèvent d'une logique supra-humaine – c'est comme ça, il faut s'y soumettre. Ils utilisent l'arme de la vengeance qu'ils légitiment comme voie royale pour combattre les "périls existentiels". Tout ce qui n'est pas moi est l'étranger·ère, sans cesse menacé·e d'être bouté·e hors du territoire. Toute minorité devient bouc émissaire et son éviction, une priorité qui tient lieu de colonne vertébrale de leur soi-disant programme politique. Ces propagandes nous affectent dans notre vie la plus intime, fait remarquer Didi-Huberman. Qui d'entre nous n'est pas touché·e en constatant le retour des guerres, leur longueur, ces atteintes aux droits les plus élémentaires de la condition humaine, cette haine décuplée ?

L'assèchement de l'imaginaire, l'attaque de nos facultés de penser font le lit des pré-dictatures.

Les régimes illibéraux aiment ces climats d'inquiétude qui alimentent la peur, nous faisant croire que la solution pour continuer à vivre tranquillement est de ne pas s'opposer. La langue elle-même est affectée, les mots ne renvoyant plus forcément aux mêmes significations et la répétition des fausses vérités ayant produit un brouillard sur ce qu'on s'accordait à considérer comme commun. À chacun·e sa vérité. Georges Didi-Huberman ne savait pas encore, au moment où il écrivait son livre, que ses intuitions allaient dépasser la réalité : en octobre 2025, le Grokipédia mis en ligne par les équipes d'Elon Musk nous a offert la duplication d'un monde façonné par la servitude volontaire, où le réel s'évanouit et la vérité s'efface de nos schémas de pensée. Ce n'est plus seulement à chacun·e sa vérité, mais à chacun·e son monde. Les algorithmes créent de manière inépuisable un monde où le seul bonheur est d'assouvir nos besoins de biens matériels tout en veillant à ne pas trop nous fatiguer physiquement ou psychiquement, pour faire de nous des consommateur·rices passif·ives et des citoyen·nes soldat·es. L'assèchement de l'imaginaire, l'attaque de nos facultés de penser font le lit des pré-dictatures dont les moyens se démultiplient grâce à la puissance technologique. Les anges pourtant veillent sur nous. Ils ne sont pas tous des prophètes d'apocalypse. Certains, comme l'*Angelus novus,* continuent à nous regarder, à nous encourager, par leurs sourires, à reprendre goût et espoir dans l'avenir.

Les Anges de l'Histoire – Images des temps inquiets de Georges Didi-Huberman (Les Éditions de Minuit), 334 p., 22 €. En librairie.

Illustration : Agnès Decourchelle pour Les Inrockuptibles



LOOKS ICONIQUES
CONFORT ABSOLU.

Clarks®

POURQUOI THOMAS VDB AIME…

DAVID SIMONETTA



L'humoriste raconte ses foirades dans son livre *Fiascorama*, répond à des questions d'auditeur·rices dans *"Ch@t VDB"* et intervient dans *La Dernière* sur Radio Nova. Ici, il déclare sa flamme au peintre David Simonetta.



Aujourd'hui, je vais vous demander de tous vous asseoir, car l'artiste que je veux vous présenter n'est membre d'aucun groupe de glam, de power pop ou de postpunk, et même s'il fut jadis membre d'un groupe signé chez City Slang, ne vous emmêlez pas les pinceaux, il est aujourd'hui artiste peintre.

David Simonetta est l'une des personnes que je remercie à la fin de *Fiascorama*, le livre que je viens de sortir (quand *Les Inrockuptibles* m'ont proposé une carte blanche sur l'œuvre d'un ou une artiste que j'aime, je me suis aussitôt demandé comment j'allais réussir à glisser un peu de promo). C'est à lui que je dois l'idée de chapitrer mon livre *"à la* Don Quichotte*"* (dont ça fait d'ailleurs longtemps qu'il me parle, et que je n'ai toujours pas lu). En voulant parler du travail de David Simonetta, je suis conscient du danger auquel j'expose sa réputation : quel peintre a besoin qu'un comique s'exprime publiquement sur ses toiles ? Et puis c'est un copain.

Vous pensiez que je parlais d'un peintre italien méconnu du XVII^e^ siècle ? Pas du tout, David est un peintre méconnu du XXI^e^ siècle ! Il habite à 300 mètres de chez moi, dans l'Essonne. Nos enfants jouent ensemble. Et si je suis ignare sur beaucoup de choses, David est bien placé pour savoir que je le suis particulièrement en peinture. Je n'étais pas fier, il y a encore quelques semaines, de lui demander de me rappeler ce qu'il entendait exactement par "figuratif" alors que je lui demandais l'adjectif (en "-if" ou "-iste") qui pouvait définir son travail. David a une vaste connaissance des choses, qui me donne parfois l'impression de l'interviewer quand je parle avec lui. Le genre de gars avec qui je peux être en train de parler d'un film que je n'ai pas aimé et qui va me convaincre en quinze minutes que, finalement, je l'ai trouvé génial. Ça dit autant de mon caractère (très) influençable que de sa capacité à regarder les choses avec beaucoup de hauteur et de perspective, signe total de grande intelligence. Je me contrefous de l'intelligence de tout le monde, sauf des personnes qui utilisent très bien la leur. Après, David sait que je l'admire un peu, forcément on va se trouver bébêtes quand on va se reparler après qu'il aura lu cet article.

Agrégé de philo et ancien élève de Normale Sup, David a arrêté d'enseigner la philo en 2023 pour se mettre à la peinture à plein temps dans l'atelier de son jardin. Il a également commencé à éditer des séries de leporellos à 250 exemplaires. Je ne sais pas si l'on peut imaginer de coq-à-l'âne professionnel plus radical ni mieux montrer qu'une personne ne fait pas les choses pour l'argent. Peut-on imaginer qu'un ancien de Normale Sup quitte son poste pour créer un art totalement dénué d'intérêt ? Maintenant que je le dis, j'imagine que oui.

David Simonetta, lui, s'est lancé dans une série de portraits sur le thème de la banlieue, une autre sur des patients de l'hôpital psychiatrique Barthélémy Durand, séries au "ras de l'émotion", pour reprendre la métaphore de l'endroit d'où il dit vouloir peindre. Je vous avais prévenus que je n'étais pas vraiment critique d'art. Allez déjà suivre son travail sur Instagram : @simonetta.david.

Thomas VDB

Fiascorama de Thomas VDB (Buchet-Chastel), 272 p., 22 €. En librairie.
"Ch@t VDB" dans *Nova le matin,* sur Radio Nova, tous les mercredis à 8 h 10. Également disponible en podcast.

David Simonetta · Sophie Ebrard

Fondation *Cartier* pour l'art contemporain

DES CABANES
ET DES CHAPELLES

EXPOSITION GÉNÉRALE

de la Collection

DES BICYCLETTES
ET DES SOUS-MARINS

DES TISSUS
ET DES PLUMES

exposition 25.10.2025 → 23.08.2026

2, place du Palais-Royal, Paris 1er

fondationcartier.com

DES MUSIQUES
ET DES HISTOIRES

design graphique: deValence



C'était comment 2025 ?



Miki, Jarvis Cocker, Hafsia Herzi et Clara Luciani nous racontent leur année, entre réjouissances et inquiétudes. Dans leur sillage, l'autrice Laura Vazquez et le cinéaste Óliver Laxe partagent avec nous leurs visions singulières, et Gabriel Zucman, Anne Alombert et Asma Mhalla, les défis de l'époque et leurs propositions.

Photo Julien Liénard pour Les Inrockuptibles

“On reste des êtres humains, parfois vulnérables”

Clara Luciani n’aime pas les vacances. Après la sortie de *Mon sang* en 2024, elle est partie en tournée : d’abord dans les plus grandes salles de France, puis tout l’été en festivals, au point de devenir l’artiste la plus programmée de 2025. Alors qu’elle s’apprête à reprendre la route – oui, encore –, elle nous raconte son année.

Texte François Moreau

Photo Julien Liénard pour Les Inrockuptibles

RÉVOLUTION

“J’ai adoré chanter avec Yamê. Je me suis retrouvée en studio avec lui, SCH et Sofiane Pamart, et j’étais terrorisée, parce que je n’avais jamais écrit de cette manière ; j’ai plus l’habitude de faire ça dans ma chambre, enfermée ; et là, pour la première fois, j’ai créé une chanson de toutes pièces avec trois autres personnes dans un studio. J’ai trop aimé. C’est une petite révolution. Je pense que ça va changer ma façon d’écrire. J’ai l’impression que dans la chanson, on a envie de tout faire seul, alors que dans le rap, tu as plein de cerveaux en ébullition dans une pièce. J’ai trouvé ça trop cool, moderne et frais. On devrait fonctionner comme ça plus souvent dans la pop. En tout cas, ça m’a fait fantasmer. Je me suis dit qu’en 2026, je pourrais louer une maison quelque part avec plein d’artistes que j’aime et voir comment on ferait des choses ensemble. Cette expérience a vraiment débloqué un truc chez moi.

ARTISTE LA PLUS PROGRAMMÉE EN FESTIVALS

C’était bien intense, surtout pour une jeune maman. J’étais trop fière, pas juste pour moi, mais pour le fait qu’une femme puisse avoir ce statut. J’ai bien aimé le message, c’est cool !

LE LIVE COMME DERNIER ESPACE COMMUN

C’est très valable pour le concert de Nick Cave que j’ai vu à Rock en Seine en 2022, par exemple. Il y avait quelque chose de l’ordre de la communion et je trouvais ça hyper-beau qu’il soit à ce point ce maître de cérémonie qui réunit les gens. Les concerts, donc, et les matchs de foot, peut-être : quand tu regardes, il y a peu d’espaces dans la vie où les gens sont ensemble, motivés par la même envie. Il y a quelque chose de fédérateur. À chaque fois, je suis heureuse de voir que les gens continuent d’aller voir des artistes en live. Ce sont des moments trop importants.

TRANSCENDANCE

Il y a quelque chose de cet ordre quand je suis sur scène. Des chansons comme *La Grenade* sont devenues des sortes d’hymnes dont tu as l’impression qu’ils sont chantés à l’unisson du début à la fin par des milliers de personnes. C’est quand même très fort. Sur scène comme dans le public, ça porte.

CLARA DANS LE PUBLIC

J’aime bien retrouver mes potes dans les salles où j’ai eu des “rendez-vous” de carrière importants dans ma vie. Comme quand je suis allée voir Sam Sauvage à La Maroquinerie, ça m’a fait tout drôle. Je vais souvent dans des petites salles, j’assiste aux *release parties* des copains. J’aime bien l’idée que ma vie, de ce point de vue, n’a pas trop changé. L’autre jour, par exemple, j’étais au Supersonic. Ces rencontres de musique restent importantes pour moi. •••



→ INSPIRATION

Les nouveaux artistes sont hyper-inspirants, il faut rester ouvert à eux, être curieux de ce qu'ils ont à raconter et de leurs façons de bosser. Les artistes que j'ai admirés le plus sont des gens qui sont restés curieux toute leur vie. Françoise Hardy me faisait écouter des trucs comme Cigarettes after Sex à l'époque. Elle avait des playlists entières de choses qui étaient loin d'être les plus connues du monde. Elle avait cet appétit pour la découverte. Pareil pour Christophe. Jusqu'à la fin, vraiment, il était au fait de tous les nouveaux trucs qui sortaient. Je crois que c'est comme ça qu'on reste jeune, éveillé et productif : en acceptant de se remettre en question et de se réinventer, sans se trahir.

MON SANG

Je suis hyper-attachée à ce disque, parce qu'il représente une période de ma vie qui sera toujours particulière pour moi. Je l'ai écrit en attendant un enfant et tout est teinté de ça. À chaque fois que je joue ces chansons-là, je me revois à ce moment précis de ma vie, qui est à la fois universel et très intime. Sur scène, elles appellent à une connexion unique avec le public. Je suis heureuse du chemin que cet album a fait.

OÙ EST LE NAZE ?

Shein au BHV, ça, c'est vraiment naze. C'est pourri. C'est la nouvelle qui arrive à la fin de l'année pour nous déprimer. Il y a un truc qui ne tourne pas rond.

L'ÉTAT DU MONDE

Mon grand-père disait toujours : *"Il y a une moitié de la Terre qui existe pour faire chier l'autre."* Je nous sens comme ça, en ce moment. Une polarisation entre une moitié qui essaie de résister à l'apathie et une autre qui s'enlise dans une sorte de film apocalyptique. Ça fait très peur, cet antagonisme.

INJONCTIONS

On attend souvent des artistes qu'ils prennent publiquement position. Les gens ne se rendent pas toujours compte que ça demande une force psychologique que tout le monde n'a pas. Et, en même temps, si on était très fort psychologiquement, on ne serait peut-être pas artiste. Ne serait-ce que poster une photo, parfois, me demande beaucoup de courage, parce que je sais qu'il va y avoir des milliards de commentaires négatifs. On ne se rend pas compte de ce que les artistes reçoivent comme haine. Au moindre fait de société, on attend de nous une réaction, mais est-ce qu'on a vraiment toujours les épaules pour le faire ? Il y a des jours où je me sens le courage et des jours où je trouve à peine la force de me lever de mon lit. J'aimerais qu'on n'oublie pas ça. On reste des êtres humains et, parfois, des êtres humains vulnérables.

"En 2026, je pourrais louer une maison quelque part avec plein d'artistes que j'aime et voir comment on ferait des choses ensemble."

ADÈLE YON

J'ai trouvé son livre, *Mon vrai nom est Elisabeth,* tellement intelligent ! C'est si excitant de rencontrer un cerveau aussi bien fait. Je me suis dit à moi-même quand j'ai lu le bouquin : *"Mais quelle tête bien faite !"* Il y a, en même temps, cette enquête bien construite et bien amenée, et des fulgurances littéraires, avec des phrases très belles, très bien écrites. Je n'avais jamais lu un livre aussi hybride, entre la poésie et le reportage. C'est très fort d'avoir su mêler les deux, autour d'un sujet essentiel qui m'a amenée, moi, à me poser plein de questions sur l'héritage génétique, la filiation. Ce livre m'a chamboulée à plein d'endroits.

ADRIEN GALLO

Son dernier EP, *Premiers Souvenirs du futur,* m'a cueillie. Je ne m'attendais pas à l'aimer autant. Je l'écoute en boucle. Il a aussi fait un duo avec Billie, que j'aime particulièrement.

2026

J'attends du repos. Maintenant, à chaque fois que je le touche du doigt, je m'ennuie terriblement au bout de cinq minutes. La vérité, c'est que dès que je vais me poser, je vais me dire qu'il faut que je me mette sur un quatrième disque. J'ai pris des vacances en août, ça me suffit pour les dix prochaines années, je n'ai pas du tout aimé. *[sourire]* Comme mon travail n'en est pas vraiment un, que j'ai une chance inouïe, je trouve ça presque indécent de lever le pied et de ne pas en profiter tant que j'en ai l'opportunité. Ma sœur m'a dit : *"Je pense que je ne t'ai jamais vue assise plus de cinq minutes !"* J'ai du mal avec l'idée de buller, lézarder, paresser. Ce sont des mots étrangers à mon vocabulaire.

RÉSEAUX SOCIAUX

Je suis trop nulle sur les réseaux sociaux, je me force. Il y a un truc qui me déprime. Je sais qu'on en a besoin et je le prends comme un outil de travail, mais ça me dépasse. J'aime bien Instagram, mais le reste, je ne sais pas l'utiliser. Ce n'est pas un truc de boomeuse, c'est surtout que je n'ai pas envie. Je n'accepte pas que ça prenne trop de place dans ma vie. J'ai l'impression que le réel ne se situe pas là. Je préfère rester connectée dans la vraie vie aux gens que j'aime. Je passe beaucoup de temps au téléphone avec eux, par exemple. Je les vois beaucoup. Il y a toujours quelqu'un à dîner chez moi.

LE RÉEL QUI N'EST PLUS RÉEL

Ça rend dingue. L'intelligence artificielle, c'est à la fois stimulant et inquiétant, mais ça rend surtout fou. Cette impression de vivre dans un épisode de *Black Mirror* en permanence. Parfois, je partage une vidéo avec ma sœur et elle me répond : *"Mais tu vois pas que c'est pas vrai, que c'est de l'I.A. ?"* C'est troublant. C'est important de se questionner là-dessus.

FIGURE TUTÉLAIRE

J'ai accepté d'être marraine de la *Star Ac,* mais je n'ai jamais voulu être juge dans ce genre d'émission. Je ne me sens pas encore adulte, solide et légitime à plusieurs endroits pour être totalement dans cette fonction. Mais j'aime bien l'idée de filer des coups de pouce, de soutenir, de motiver. Je ne suis pas non plus Véronique Sanson, hein. J'ai encore des trucs à prouver."

Mon sang (Romance Musique/Universal). En tournée française et en concert à l'Accor Arena, Paris, les 18 et 19 février.



MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

GrandPalais Rmn

CHANEL
GRAND MÉCÈNE DU GRAND PALAIS

ACCOR

RATP

views

gaze

Libération

Les Inrockuptibles

france inter

“J’ai plongé dans la discographie des Smiths”

Avec un EP prometteur, un premier album enthousiasmant et une tournée marquée par un Olympia à guichets fermés, Miki a traversé l’année 2025 comme une fusée.

Texte Franck Vergeade

Photo Julien Liénard pour Les Inrockuptibles

“J’ai l’impression que l’année 2025 a duré dix ans ou une minute ! *[sourire]* J’ai beaucoup appris sur moi-même, sur les autres et sur mon rapport à la musique. Car si la musique est évidemment une passion, c’est aussi un métier. Certains aspects du métier sont parfois étonnants – dans le bon comme dans le mauvais sens du terme. J’apprends donc à gérer le côté professionnel de ma passion. Depuis la sortie du single *Échec et mat* à l’été 2024, j’ai ressenti une accélération du temps à laquelle je ne m’attendais absolument pas. Idem pour l’engouement sur les réseaux sociaux ou l’accueil des médias. En confectionnant l’album, je n’imaginais pas que tout irait si vite. Car un premier album, c’est le condensé de vingt-cinq années de vie.

Grâce à ce disque, j’ai fait plein de rencontres précieuses : Canblaster, LucasV, Tristan Salvati. On a fini l’album ensemble lors d’une résidence artistique près de Bordeaux, dans un château baptisé La Prade. Il y avait une atmosphère particulière et je ne sais pas si j’aurais écrit *Roger Rabbit* dans d’autres conditions. L’enregistrement d’un disque, c’est aussi plein de moments inattendus. Je suis aussi sortie de certaines techniques d’écriture et de composition que j’avais utilisées pour l’EP *Graou*. À travers l’album, j’ai voulu aussi me créer des échappatoires et des univers parallèles, comme dans *Roger Rabbit* ou *Poly-Pocket*. J’aime m’échapper



↑
À Paris, en novembre.

de la réalité et me réfugier dans des mondes qui n'appartiennent qu'à moi.
Depuis la rentrée, j'ai commencé à faire des concerts en groupe, avec un batteur, Hugo Dupuis, et une bassiste/guitariste, Dee Huang. Auparavant, j'étais seule en scène avec tous mes claviers, et je ne pouvais compter sur personne d'autre que moi. C'est un peu comme, enfant, lorsqu'on enlève les petites roues à ton vélo. C'était un apprentissage nécessaire pour appréhender le live et me jeter dans le grand bain. Forcément, mon premier Olympia, une semaine seulement après la sortie de l'album, reste l'un des moments forts de mon année. C'était la date la plus attendue dans mon agenda de concerts de 2025. Je crois d'ailleurs que je n'ai vraiment réalisé que le lendemain, au réveil, ce qui s'était vraiment passé. Le 10 octobre est une date encore plus symbolique, car c'est le jour de l'anniversaire de ma maman, qui était dans la salle, avec ma sœur et une partie de ma famille.

ELSA, OKLOU ET LUNA PARKER

Malgré toutes les sollicitations, j'ai essayé d'aller le plus possible au cinéma, mais pas assez à mon goût. J'ai notamment vu la Palme d'or de Cannes, *Un simple accident* de Jafar Panahi, le nouveau film de Paul Thomas Anderson, *Une bataille après l'autre,* ou *Arco* d'Ugo Bienvenu. J'ai aussi lu et regardé une série japonaise que je recommande chaudement, *Le Péché originel de Takopi*. Dans les périodes plus calmes, j'aime passer du temps avec ma sœur et mes amis, même si j'ai souvent tendance à ruminer pas mal. Franchement, je pense que je suis devenue plus apaisée cette année. Quand je compose, je fais rarement écouter mes sons. C'est comme quand je cuisine : j'attends de passer à table pour goûter, sinon c'est de la triche. C'est une manière de me protéger.
Récemment, j'ai sorti une reprise de *T'en va pas* d'Elsa, une chanson qui me foudroie depuis que ma meilleure amie a perdu son père à l'âge de 6 ans, au point qu'elle en a même perdu sa voix.
Quand je réécoute *T'en va pas* en voiture avec mon papa, je pense à mon amie et à ses trois sœurs qui ont grandi sans leur père. C'est un morceau magnifique, j'avais à cœur de le chanter avec le son du synthé modulaire de Canblaster. Un jour, je me lancerai dans la reprise de *Tes états d'âme… Éric* de Luna Parker. *[elle chantonne]*
Après des mois sans écouter la musique des autres, j'ai plongé dans la discographie des Smiths, que j'écoute en boucle et que j'ai enfin comprise car Zooey Deschanel m'avait mise sur une fausse piste dans le film *500 Jours ensemble,* avec sa version de *There Is a Light That Never Goes Out*. Sinon, j'ai littéralement poncé l'album d'Oklou, *Choke Enough*. Enfin, si 2025 était à refaire, il y a certaines choses que je ferais différemment, mais j'ai fait du mieux que j'ai pu avec ce que j'avais. Et ce que j'avais, c'était énorme : les personnes avec qui je travaille, les gens qui écoutent ma musique, la ville dans laquelle j'habite. Je me sens archi-chanceuse, mais je me suis bien donnée. Je suis ainsi passée du *Graou* au miaou, voire au miaouf !"

Industry Plant (Because). En tournée française et en concert à l'Élysée-Montmartre, Paris, du 18 au 20 mars.



“Trop de fierté! Trop de bonheur!”

Devant comme derrière la caméra, le talent d’Hafsia Herzi a brillé haut et fort en 2025. La réalisatrice de *La Petite Dernière,* l’un des meilleurs films de l’année, revient pour nous sur cette période exceptionnelle.

Texte Jean-Marc Lalanne
Photo Julien Liénard
pour Les Inrockuptibles

UNE ANNÉE CHARNIÈRE

“2025 restera pour moi une année vraiment décisive en matière d’accomplissement professionnel. Elle a commencé avec le César de la meilleure actrice que j’ai obtenu pour *Borgo* de Stéphane Demoustier, puis il y a eu la sélection de *La Petite Dernière* en Compétition à Cannes, le prix d’interprétation pour Nadia *[Melliti],* le succès critique du film puis son succès public. Pour moi, ça a été une année énorme, comme actrice et comme réalisatrice. À toutes les étapes, franchement, je ne pouvais pas rêver mieux.

BORGO

Je ne m’attendais pas à remporter le César. J’avais été nommée dans la même catégorie l’année précédente pour *Le Ravissement*. Je ne l’avais pas eu. Je m’attendais de façon assez tranquille à ne pas l’avoir à nouveau. Et évidemment, j’ai été très heureuse de l’obtenir. Parce que j’ai adoré travailler avec Stéphane Demoustier, que j’aime beaucoup *Borgo,* que c’est un rôle difficile qui m’a demandé beaucoup de préparation. J’ai passé pas mal de temps dans les prisons, j’ai fait des rencontres marquantes avec des détenus, des surveillants pénitentiaires. Le tournage a été difficile émotionnellement. Mon personnage est toujours dans un très grand état de stress, et moi, pour interpréter un personnage, je me mets dans des états proches des siens. Je vis un petit peu ce qu’il vit. Je me souviens que pendant le tournage, je faisais beaucoup de cauchemars. Je suis souvent atteinte par le parcours émotionnel de mes personnages.

CANNES

Je crois que Nadia et moi étions les personnes les plus heureuses du festival. *[rires]* Trop de fierté ! Trop de bonheur ! Quand je regarde mon parcours, d’où je viens, me retrouver à Cannes, présenter un film, le voir primé, ça ressemble à un rêve éveillé. Et en même temps, c’est beaucoup de travail. Je n’ai fait aucune école, ni de jeu ni de réalisation. J’ai appris sur le terrain. Parce que j’étais curieuse et que j’avais envie d’apprendre. Je sais que ça n’est pas tombé comme ça. Mais je me considère quand même comme chanceuse. Parce que rêver et parvenir, ce n’est pas la même chose.

RENCONTRES

Comme réalisatrice, je n’ai jamais fait d’entrées. *Bonne Mère,* qui est sorti dans la période du pass sanitaire, avait fait particulièrement peu d’entrées. En plus, je ne comprends rien aux chiffres. Donc je ne me rends pas compte du succès •••

→ d'un film. Je vois bien qu'autour de moi, ma productrice et ma distributrice sont contentes. La réussite, pour moi, tient surtout à la qualité de la rencontre entre le film et ses spectateurs. J'ai vraiment vécu des choses bouleversantes depuis Cannes. Des pères de famille sont venus me voir en me disant qu'il fallait absolument que leur enfant voie le film. Des femmes voilées m'ont félicitée en me disant : *"C'est super, il ne faut pas avoir peur."* Des garçons et des filles queer m'ont dit qu'ils auraient voulu voir le film plus jeunes, que ça les aurait aidés. Une maman m'a remerciée en me disant que sa fille avait fait son coming out il y a peu. Beaucoup de couples d'hommes et de femmes venaient me parler d'eux ou elles après la projection. J'ai l'impression que le film peut réconcilier, ouvrir un dialogue. C'est pour ça que je l'ai fait.

BACKLASH

En comparaison des innombrables marques d'affection que j'ai reçues, cela représente un très faible pourcentage, mais j'ai aussi dû faire face à des réactions violentes, des reproches, des menaces. On m'a envoyé des insultes en DM sur les réseaux. Des vocaux très violents. On me reproche de lier la question de la religion et de la sexualité. C'est quelque chose qui dérange. Je m'y attendais, mais pas dans ces proportions. J'ai été attaquée des deux côtés : certaines personnes sont choquées par ce qu'elles perçoivent comme une promotion de l'homosexualité. Et l'extrême droite ne supporte pas ce que montre le film, l'accuse de promouvoir l'islam. La majorité des réactions viennent de l'extrême droite. À la sortie de certaines projections, j'ai dû faire face à des injures racistes et homophobes. Un média dont je ne connaissais pas l'existence, *Causeur,* a même titré un article sur le film *"Djihad lesbien"*. C'est vraiment horrible. Moi je pense plutôt que c'est bien de discuter avec les gens qui ont un point de vue sur le monde qui n'a rien à voir avec le vôtre. Mais il y a quand même des gens avec qui on ne peut pas discuter. Mon objectif était de dire que ce personnage existe, mais que personne ne raconte son histoire au cinéma, et donc de le faire.

"Quand je regarde mon parcours, d'où je viens, me retrouver à Cannes, présenter un film, le voir primé, ça ressemble à un rêve éveillé."

MEKTOUB MY LOVE – CANTO DUE

C'est à la fois troublant et émouvant pour moi que ce troisième *Mektoub…* sorte si longtemps après son tournage. Les trois films n'ont donné lieu qu'à un seul tournage. Et on ne savait pas très bien ce qu'il allait garder, ce qui allait devenir un film ou un autre… De toute façon, avec Abdellatif, tu peux tourner 35 jours sur 35 et disparaître du film à l'arrivée. C'est vraiment un réalisateur qui réinvente ce qu'il a tourné au montage. Donc avec lui, rien ne peut me surprendre. Tout est possible ! C'est un très bon souvenir pour moi, ce tournage. J'étais très heureuse de retrouver Abdellatif dix ans après *La Graine et le Mulet*. Par rapport à celle que j'étais à l'époque, j'étais devenue une actrice. Mais je n'avais pas encore réalisé mes longs métrages. Il m'a donné le rôle d'une jeune tante des personnages principaux alors que j'étais plus proche en âge de leur génération que de celle des parents. Je pense qu'il voyait en moi quelque chose d'un peu maternant qui me définit. Je me suis toujours bien entendue avec Abdellatif. Je lui suis extrêmement reconnaissante de m'avoir fait confiance.

APNÉE

Pendant un an, je me suis coupée du monde pour *La Petite Dernière*. Je n'ai pas mis les pieds dans un cinéma. Je n'ai rien lu. J'ai adopté un rythme militaire, avec lever aux aurores et travail intensif. Dans les prochaines semaines, je vais enfin rattraper tous les films que j'ai ratés et que j'ai trop envie de voir : *Un simple accident, Sirāt, L'Inconnu de la Grande Arche, Dossier 137*, *Enzo, Nino* aussi, dont on m'a vraiment beaucoup parlé… J'ai même écouté très peu de musique, à part celle d'Amine Bouhafa qui a composé la bande originale de *La Petite Dernière*. Toutefois, MK2 a monté très tôt dans la postprod du film un petit trailer pour l'étranger et a utilisé une musique de Kompromat. Je ne connaissais pas et j'ai adoré. Du coup, j'ai mis le morceau dans le film. Et je me suis passionnée pour le parcours artistique de Rebeka Warrior. J'ai hâte de lire son livre, et la prochaine étape est d'aller à son concert.

FATIGUE

Je suis en ce moment dans un état de très grande fatigue, à la limite du burn out. Je suis contente de couper. J'ai dit à mon agent qu'il ne fallait pas m'appeler. Ça ne veut pas dire que je coupe avec le film. Je vais quand même encore un peu l'accompagner. Le mois prochain, je vais le présenter à Berlin, par exemple. J'irai le présenter à l'étranger dans les villes qu'on peut atteindre sans prendre l'avion, car j'en ai la phobie. Mais maintenant, il ne m'appartient plus. Il appartient au public, et ça, c'est un peu émouvant.

PROJETS

Dans les semaines et mois qui viennent, j'aspire surtout à me reposer. Puis reprendre l'écriture, tranquillement. J'ai un scénario presque terminé, une adaptation de *Dans le jardin de l'ogre* de Leïla Slimani. Mais j'ai aussi envie d'écrire des trucs personnels. Mes deux premiers films étaient autobiographiques, et j'ai envie de revenir à ce type d'écriture. De toute façon, rien ne presse. Je n'envisage pas de tourner avant 2027. En 2026, je vais plutôt être actrice. Je m'apprête à tourner le nouveau film des frères Larrieu, dont j'aime beaucoup le cinéma."

Mektoub, My Love : Canto Due d'Abdellatif Kechiche, avec Shaïn Boumedine, Ophélie Bau, Jessica Pennington, Hafsia Herzi (Fra., 2025, 2 h 14). En salle le 3 décembre. *Retrouvez la critique du film p.126.*

L'INSTITUT DU MONDE ARABE PRÉSENTE

L'IMA FAIT SON FESTIVAL !

FESTIVAL DE LA CRÉATION CONTEMPORAINE

مهرجان الإبداعات المعاصرة

DU 2 AU 14 DÉCEMBRE 2025

NOUR, une célébration poétique et musicale de la langue arabe
Elie Maalouf Quartet | Échos à Ziad Rahbani
Radio Live : Nos vies à venir
Nuit électro avec Musique de Fête et Kasbah

Meryem Aboulouafa • Alaa Fifty • Natacha Atlas • Nassim Baddag
Kamel Benani • Nawel Ben Kraïem • Walid Ben Selim • Lila Borsali
& Mouna Soualem • Jules Chahine, Merly El Haddad & Raphaël Sévère
Dabke Tania, Souraya Baghdadi & Mohammed Alaloul • Sepideh Farsi
et les photographies de Fatma Hassona • Abdellah Taïa

Les Inrockuptibles radio nova

INSTITUT DU MONDE ARABE
معهد العالم العربي

“J’ai chopé un billet pour Oasis à Wembley”

Après Blur en 2023, et aux côtés d’Oasis et de Radiohead, Pulp a aussi fait son grand retour en 2025. Nous avons retrouvé son leader Jarvis Cocker à Paris pour une conversation tout en digressions.

Texte Carole Boinet

Photo Julien Liénard pour Les Inrockuptibles

Comment as-tu vécu la sortie de votre album du grand retour, l’exaltant *More* ?

Jarvis Cocker — Nous l’avons enregistré très rapidement après avoir attendu vingt-quatre ans, comme si un grand espace-temps s’était soudain retrouvé condensé. Nous l’avons terminé juste avant Noël 2024. Nous jouions au Japon au moment où James Ford, qui l’a enregistré, est tombé très malade. Nous devions finir le mix et le mastering avec lui pour envoi en fabrication fin janvier 2025, et James était à l’hôpital avec une leucémie. J’étais donc au Japon, au téléphone avec son ingé son qui avait pris le relais. Je me faisais un sang d’encre pour James tout en terminant l’album par téléphone… Ensuite, je ne savais pas du tout ce qui allait se passer avec l’album. Est-ce que les gens le remarqueraient ? Est-ce qu’il aurait du succès ? J’étais personnellement content. Heureux qu’en tant que groupe, sans avoir joué ensemble depuis longtemps, nous soyons parvenus à retrouver l’étincelle de créativité entre nous, ce qui n’est jamais garanti. J’étais donc assez excité !

Est-ce que cet album a embarqué une certaine nostalgie avec lui ?

Vingt-quatre ans représentent un fossé trop grand pour que la nostalgie revienne. J’ai lu dans un article que le temps n’était pas une ligne droite, d’un point de vue scientifique. Il se replie. Lorsque tu fais partie d’un groupe, tu connais le temps. Celui que dure une chanson, par exemple. C’est quelque chose qui m’embête, d’ailleurs. J’ai toujours voulu écrire des chansons courtes, mais elles faisaient toujours quatre ou cinq minutes… peut-être que je parle trop ! Quand on a commencé à avoir des smartphones, tout le monde s’est mis à voir la durée des chansons. Avant ça, un morceau occupait un espace dans ton esprit, sans que tu saches lequel. Une chanson de deux minutes peut dire beaucoup. Si tu prends *In the Ghetto* d’Elvis Presley, elle déborde largement sa durée réelle de moins de trois minutes. Le sentiment, les informations qu’un morceau te procure créent une gigantesque temporalité, qui est de l’ordre de l’existentiel. Il y a quelques morceaux sur l’album que nous avons créés dans les années 1990, comme *Grown Ups,* qui était une demo instrumentale destinée à *This Is Hardcore,* pour laquelle je n’ai jamais trouvé de mots. Je la réécoutais de temps à autre et voulais vraiment la terminer, ce qui m’a pris vingt-huit ans à faire… en l’espace de cinq minutes. Je suis Verseau, or le Verseau aime les choses rangées, ordonnées. J’aime donc terminer des morceaux qui me hantent depuis longtemps.

Tu crois à l’astrologie ?

Pas vraiment, mais la Lune a une incidence sur la marée… Nous sommes le produit de ce qui nous entoure, alors pourquoi pas.

•••



“Tant que tu ne regardes pas d’écran, tu te sens à peu près bien. Dès que tu allumes la télé, tu deviens complètement parano. Ce qui produit une situation folle, puisque beaucoup de gens vivent désormais à travers leurs écrans.”

→ **Que cherchais-tu en musique cette année ?**
J’ai vu Iggy Pop à l’Alexandra Palace à Londres. Je ne l’avais vu que trois fois sur scène avant, dont une à l’Hammersmith Apollo où ma femme s’était évanouie car c’était trop intense ! Ça ne m’avait pas vraiment permis d’observer le concert, ce que je comptais faire cette fois-ci. Mais Iggy te prend toujours par surprise. Tu regardes la scène, et soudain, en une minute, ça surgit. C’est très puissant ce qu’il fait, Iggy. Il rassemble une quantité d’énergie sans que tu saches réellement d’où elle provient. Très fort.

Iggy Pop a inspiré ta façon d’être sur scène ?
Non, je ne l’ai vu que bien plus tard, mais j’aime beaucoup sa façon de communiquer sur scène.

Qu’as-tu écouté cette année ?
À une époque, j’avais une émission sur la BBC, et j’écoutais beaucoup de nouvelles sorties. Ce que je ne fais plus tellement… *[il sort son téléphone et ouvre Spotify]* Oh regarde, j’ai écouté *Lipstick* de Michel Polnareff ! Je ne suis pas un grand fan, mais ce morceau sur la B.O. du film du même nom n’est pas trop mal. J’ai aussi un morceau du groupe de mon fils, Spanish Horses, *Are You Glad to Be in America?* de James Blood Ulmer… Je découvre beaucoup de musique sur Instagram en regardant ce que les gens choisissent pour accompagner leurs posts. Daniele Baldelli, un DJ italien, me vient d’Instagram. *Dirty Boulevard* de Lou Reed… *Nothin’* de Townes Van Zandt et *Jesus Was a Cross Maker* de Judee Sill, car j’ai regardé le documentaire en cinq épisodes sur Martin Scorsese *[Mr. Scorsese]*. Il revient sur *La Dernière Tentation du Christ*, basé sur le livre qui a inspiré ces deux morceaux *[*La Dernière Tentation *de Nikos Kazantzákis]*. C’est un livre sur le choix que Jésus a fait entre vivre comme un humain, avoir des relations sexuelles, une famille et mourir sur la croix. Ce choix était sa dernière tentation. C’est ce qui a déclenché la controverse autour du film à sa sortie. Mais, spoiler ! Jésus choisit de se faire crucifier et de mourir. Tu devrais regarder ce doc sur Scorsese, il est très bien.

Y a-t-il un film qui t’a marqué cette année ?
J’étais assez nerveux de tourner aux États-Unis cette année, car j’avais peur de ne pas pouvoir y entrer ou d’y être retenu. Nous avions tourné à l’automne 2023, juste avant les élections, et c’était génial. Mais aujourd’hui, je me demande un peu à quoi ressemble le pays et où il va… Ce que se demandent beaucoup de gens, je crois. Nous y sommes allés et nous avons pu y jouer. Lors d’un jour de pause, je suis allé voir le dernier Paul Thomas Anderson, au Chinese Theatre de L.A. J’adore ce cinéma, c’est mon préféré parce que je le voyais au générique de la série *La Panthère rose*. Bref, j’ai donc vu ce film que j’ai trouvé bon. Surtout en ce moment…

C’était comment, de tourner aux États-Unis ?
Notre deuxième date était à Washington, où il y avait des militaires positionnés à certains endroits de la ville. Ça faisait bizarre. Mais aux concerts, rien ne semblait avoir changé. De toute façon, je ne crois pas que notre public soit composé d’extrémistes de droite, ce dont je me réjouis. Nous avons eu un jour off à Washington, et je suis allé me promener vers la Maison Blanche, le mémorial de Lincoln… Tout semblait assez normal. Mais encore une fois, je ne regardais pas la télévision. Or aujourd’hui, les États-Unis sont gouvernés par la télévision. Il y a une sorte de déconnexion entre le monde dans lequel on vit et celui qui est représenté par les médias. Tant que tu ne regardes pas d’écran, tu te sens à peu près bien. Dès que tu allumes la télé, tu deviens complètement parano. Ce qui produit une situation folle, puisque beaucoup de gens vivent désormais à travers leurs écrans.

Tu es toi-même sur les réseaux sociaux ?
Je suis sur Instagram, un réseau qui empire, les publicités prenant de plus en plus de place. Au départ, j’aimais le fait qu’il s’agisse d’envoyer des cartes postales aux gens : une photo, une légende, et hop. Pas besoin de répondre à des questions. Ma femme me dit que j’y passe trop de temps. Mais j’y découvre de la musique !

Quel est ton sentiment face au monde actuel ?
J’ai déjeuné avec une amie américaine ce midi avant de te rejoindre. Je l’ai rencontrée car nos fils ont le même âge et nous nous étions mis à parler à un arrêt de bus. Donc ce midi, elle riait jaune en me disant qu’elle devrait peut-être prochainement demander l’asile politique en France car cela pourrait devenir dangereux pour elle d’habiter aux États-Unis. Le changement des États-Unis est un truc énorme pour nous. Je ne sais pas si c’est le cas en France, mais ça l’est au Royaume-Uni. Ils ont toujours représenté une sorte de nation nouvelle, moderne, qu’on regardait en se disant qu’on serait comme elle dans quarante ans. Quand on voit où ils en sont… Aujourd’hui, on regarde le monde en se demandant s’il y a un endroit qui s’améliore plutôt qu’il n’empire. C’est une époque très étrange. La question étant de savoir s’il faut •••





SAISON 2025-2026

LE CARREAU DU TEMPLE

CINÉMA

Thématique *Métamorphose*

THE DANISH GIRL (2015)
TOM HOOPER
16 DÉCEMBRE 2025

RESILIENT MAN (2024)
STÉPHANE CARREL
20 JANVIER 2026

LA BELLE ET LA BÊTE (1946)
JEAN COCTEAU
10 MARS 2026 / CINÉKIDS

PRINTEMPS, ÉTÉ, AUTOMNE, HIVER... ET PRINTEMPS (2003)
KIM KI-DUK
14 AVRIL 2026

UNDER THE SKIN (2014)
JONATHAN GLAZER
12 MAI 2026

Projections suivies d'une rencontre
En partenariat avec l'association CinéCaro

DANSE CONTEMPORAINE

HAUTE COUTURE
Une collection en movement
JOSÉPHA MADOKI – CRÉATION
10 ET 11 DÉCEMBRE 2025

L'ENVAHISSEMENT DE L'ÊTRE (DANSER AVEC DURAS)
THOMAS LEBRUN
28 ET 29 JANVIER 2026

MELLOWING
CHRISTOS PAPADAPOULOS & DANCE ON ENSEMBLE
17 ET 18 MARS 2026

RAVE LUCID
MAZELFRETEN
8 ET 9 AVRIL 2026

FOCU MEU
BENJAMIN KAHN – CRÉATION
3 ET 4 JUIN 2026

SHOWGIRL
JONATHAN DRILLET & MARLÈNE SALDANA
2 ET 3 JUILLET 2026

RENCONTRES

AVEC SALOMÉ SAQUÉ
Cycle de trois rencontres
13 JANVIER, 10 FÉVRIER, 10 MARS 2026
Entrée libre

AVEC LA CARTE CARREAU

Gratuité pour les 5 séances de cinéma
Places de spectacles à 11€ au lieu de 22€

Retrouvez toute la saison en ligne www.lecarreaudutemple.eu

VILLE DE PARIS · Les Inrockuptibles · MOUVEMENT · radio nova · TRANSFUGE · TC TROISCOULEURS

LA SOCIÉTÉ PUBLIQUE LOCALE « LE CARREAU DU TEMPLE », N°SIRET 789 772 571 00020 - APE 9103 Z, N° LICENCES : N° 1 - 1068243, N°2 - 1068240, N°3 - 1068241 • CONCEPTION GRAPHIQUE : ET D'EAU FRAÎCHE PHOTOS : © KIM KI-DUK, STÉPHANE CARREL, TOM HOOPER, JUBAL BATTISTI

→ s'y plonger ou s'en extraire. Si tu t'intéresses constamment à ce qu'il se passe, ça te déprime. Et je pense que beaucoup de choses qui ont lieu aux États-Unis sont conçues pour effrayer les gens qui suivent l'actualité. Cela leur donne une impression d'irréalité. Donc, personnellement, je m'intéresse de plus en plus au monde naturel. Ça sonne un peu "hippie", mais les choses qui ne dépendent pas de l'être humain me font du bien.

Les choses que l'être humain détruit…

Exactement. Pendant que tous ces trucs se passent, on oublie le dérèglement climatique qui ne fait que s'aggraver. Je ne connais pas beaucoup la nature. Je suis né et ai grandi en ville, et j'ai passé tout mon temps dans des villes jusqu'à il y a cinq ou six ans, quand j'ai acheté une maison à la campagne entre Sheffield et Manchester. Ça a tout changé pour moi, surtout pendant le confinement. Plus tu passes de temps dans la nature, plus tu perds le sens de ta propre importance. Tu saisis que ce qui t'environne est plus grand que toi. J'aimerais encourager les gens à se reconnecter à la nature, puisque l'autre existence, celle conçue par l'être humain, ne fonctionne pas tellement...

2025 a sonné le grand retour des nineties : Pulp, mais aussi Radiohead et Oasis, après Blur qui s'était reformé en 2023. Comment l'as-tu vécu ?

Je n'ai pas vu Blur sur scène mais j'ai vu Oasis ! Nous jouions à Sheffield et, le soir suivant, j'ai réussi à choper un billet pour leur concert à Wembley.

C'était comment ?

Incroyable ! L'atmosphère était dingue, très *lad,* même s'il y avait bien sûr des femmes dans le public. Tout le monde connaissait toutes les paroles, j'ai vraiment eu le sentiment d'être à un match de foot où tout le stade supportait la même équipe ! Tout le monde était si excité d'être là, de chanter tous ensemble toutes les paroles de toutes les chansons. Je n'avais jamais connu une telle expérience auparavant.

Je ne pensais pas que tu t'intéressais à Oasis…

La première fois que je les ai vus, nous tournions avec Blur dont nous assurions les premières parties. C'était en 1994, à San Francisco, et le lendemain de notre date, Oasis se produisait dans une autre salle. Nous avons demandé des places et ils ont dit : *"OK si Jarvis vient nous voir dans notre* tourbus." Je me suis dit : *"Ça sent le piège, mais vas-y."* J'ai frappé à la porte du *tourbus* et je me suis retrouvé face à Noel, assis à une petite table. Je ne sais pas où était Liam... Nous avons parlé dix minutes de je ne sais plus quoi, puis je suis reparti dans la salle. Le concert était génial, même si, comme tu le sais, ils ne font pas grand-chose sur scène. Ils ne bougent pas ni rien. Mais le public fait le concert. Ils sont tellement connectés aux gens ordinaires, et sur un plan très profond. Il ne faut pas le sous-estimer. Cela ne veut pas dire que j'écoute les albums d'Oasis tous les jours chez moi... mais les voir sur scène, c'était génial.

Être connecté aux gens, c'est ton objectif aussi ?

C'est la raison pour laquelle j'ai formé un groupe. J'étais un enfant timide, toujours mal à l'aise en société. Je me suis dit qu'avec un groupe, des morceaux, je pourrais communiquer... sans avoir à parler aux gens. C'est un peu immature... Je devais avoir 14 ans. Je peux davantage parler aux gens aujourd'hui, je m'en sors un peu mieux.

C'est drôle car tu parles beaucoup sur tes morceaux, tu es très extraverti sur scène…

Car j'ai le droit de l'être. C'est mon job. En société, je ne sais pas comment me comporter, quand je dois parler ou non, quand je dois demander aux gens de m'écouter, alors que sur scène, j'ai la lumière sur moi, et le public attend que je dise quelque chose, que je fasse quelque chose, que je les divertisse. Je ne peux donc pas me planter.

Quel souvenir gardes-tu de ton passage à La Route du Rock cet été ?

Je n'avais jamais vu ce truc qu'ils ont fait à la fin... la chenille ? C'était incroyable ! J'ai quitté Paris et mon appartement il y a un moment et n'étais pas revenu en France depuis. J'ai donc tenu à m'exprimer sur scène en français, même si je le parle très mal. Je rêve beaucoup de la France depuis que je l'ai quittée. Je me balade dans le IX^{e} arrondissement, où je vivais. Je pense que mon cerveau essaie de se débarrasser de certaines images, de faire de la place pour d'autres.

Paris te manque ?

Quand je m'y suis installé, j'ai trouvé très difficile la façon dont les gens socialisent. À Londres, c'est très simple, les gens se bourrent la gueule ! À Paris, ça ressemble à la façon dont la ville est construite, avec des venelles, des cours cachées, des rues dans les rues... Tout se passe derrière des portes et il te faut le code pour y entrer... Or obtenir le code peut prendre du temps. Une fois que je l'ai eu, tout s'est bien passé.

Qu'espères-tu pour 2026 ?

J'aimerais que le côté tendre, gentil de l'humanité se révèle davantage ou soit rendu plus visible. Car on ne cesse de dire que le monde est devenu terrible, mais ce n'est pas tout à fait vrai. C'est simplement que les mauvaises personnes ont pris les commandes, notamment des médias qui nous alimentent. Mais la majorité des gens sont toujours – je l'espère – OK. Et j'aimerais qu'on en ait plus de manifestations en 2026.

More de Pulp (Rough Trade Records/Wagram).

"Personnellement, je m'intéresse de plus en plus au monde naturel. Ça sonne un peu 'hippie', mais les choses qui ne dépendent pas de l'être humain me font du bien."


la Villette
OFFREZ
La Villette
(LA)HORDE
Comédie-Française / Ivo van Hove
Marlene Monteiro Freitas
Peeping Tom
Mathilda May
Centre National des Arts du Cirque
Stéphanie Aflalo
Moulla / Augmented Magic
Marlène Gobber
...
MINISTÈRE DE LA CULTURE
Mantra – Marlène Gobber
Avec Chaillot - Théâtre national de la Danse : Marlene Monteiro Freitas, (LA)HORDE
Photo Marlène Gobber © Julie Cherki • Création graphique Anastasia Sviridova

La poétesse et romancière Laura Vazquez, Prix Les Inrockuptibles du meilleur roman/récit français 2025 pour *Les Forces* (Éditions du sous-sol), nous livre son bilan de l'année dans un poème aussi inquiet que précis sur l'état du monde.

Texte Laura Vazquez
Photo Julien Liénard pour Les Inrockuptibles

phénomènes objectifs ordinaires de l'an 25

attention
cette année
ce qui a jailli des entrailles
de la terre
a intéressé la vie

la fonte au Groenland a atteint un taux record
tandis que la personne moyenne
a respiré
8,4 millions de fois

les masses noires qui sont sorties de la terre
la nuit
ont parlé sans doute
harcelant le monde
tandis que la fonte au Groenland entraîna
l'accélération du recul glaciaire

le cœur de la personne moyenne a battu
38 millions de fois
cette année

tandis que la perte de 500 gigatonnes de glace
a contribué à l'élévation du niveau marin

les yeux de l'humain moyen
ont cligné environ 10 millions de fois

s'il n'y a pas de jours
il n'y a pas de dommages
s'il n'y a pas d'eau
il n'y a pas de gorge

les choses comme les personnes n'ont pas
de lieu pour toujours

cette année les foules furent inconscientes
elles furent promptes à la destruction
et la personne moyenne a dormi
plus ou moins 2 920 heures
elle a chié environ 390 fois
pissé 2 190 fois

tandis que la forêt amazonienne perdait
environ 12 000 km² de sa superficie
les foules cherchaient une pensée

l'individu moyen a mangé environ 1 000 fois
il a bu près de 730 litres d'eau

cette année comme les autres
les foules ont aimé le mot vérité
il n'a pas eu de sens
s'il n'y a pas de lumières
il n'y a pas d'yeux
s'il n'y a pas de sol
il n'y a pas de raison
s'il n'y a pas de voix
il n'y a pas de syllabes
s'il n'y a pas de passé
il n'y a pas de corps

la personne moyenne a ri
4 380 fois cette année
elle a pleuré environ 40 fois
et c'est une moyenne
elle a rêvé près de 1 825 rêves
c'est ce qu'on suppose
les canicules marines ont ravagé les océans
la police a massacré un individu
dans le silence le vent a soufflé

une personne est morte
et plusieurs
alors la composition chimique de la Terre
a changé légèrement

les températures océaniques ont dépassé 21°C
ceci a perturbé
les migrations et la reproduction
de nombreuses espèces
cette année

la personne moyenne a prononcé
5,8 millions de mots

il y avait une fois un poème très ancien
et à la fin du poème
un grand groupe de squelettes approche
le grand groupe de squelettes répète une phrase
puis le groupe transforme cette phrase
on ne sait pas ce que la phrase peut devenir

lorsque certaines personnes parlent
l'air devient métallique et brisé
et plusieurs dictateurs ont prononcé
des paroles cette année

la personne moyenne a perdu
1,5 kg de peaux mortes
elle a effectué 2,9 millions de pas



les visages dans le passé
les visages dans les rues ou ailleurs
il a fallu les cacher en soi
les visages du passé

cette année
la personne moyenne a passé
2 555 heures devant un écran
elle a pris environ 360 douches
c'est une moyenne
des microplastiques ont été retrouvés
dans 100 % des échantillons de placenta humains
testés

cette année
rien est resté la réponse
à la question qu'est-ce qui précède la vie
la personne moyenne a ruminé 730 000 pensées
soit 80 % de son activité mentale

on estime que le rythme de disparition des espèces
est 100 à 1 000 fois plus rapide que son taux naturel
certains soirs en hiver
cette année
les arbres ont été noirs dans la neige

certains soirs des nappes de nuages lourds
couvraient le ciel
dans la nuit
cette année la personne moyenne
savait qu'il y avait des étoiles
elle le savait sans les voir
il faut rester longtemps dans les mémoires en nous
quand j'étais plus jeune je n'avais pas de forme
tu n'avais pas de forme
quand j'étais plus jeune je n'avais pas de forme
tu n'avais pas de forme
il faut rester longtemps dans les mémoires
et tout ceci eut lieu en l'an 25

“Mon cinéma se joue dans les derniers mètres”



Óliver Laxe a réalisé un des films les plus saisissants de l'année, suscitant discussions et commentaires à foison. Il revient sur ces moments de forte reconnaissance et sur l'engouement que *Sirāt* a rencontré.

Texte Jean-Marc Lalanne
Photo Adra Pallón
pour Les Inrockuptibles

PRINT FINAL

"Le début de l'année a été consacré à finir *Sirāt*. Le film était déjà tourné et monté. Je me consacrais au montage son, à l'étalonnage des couleurs. Mon cinéma se joue vraiment dans les derniers mètres. Pour moi, c'est au stade de la postproduction que prend corps la sorcellerie du film. Ça peut paraître arrogant, mais je savais que je tenais quelque chose de fort. Des quatre occasions où je suis allé à Cannes, c'est celle où j'ai été le plus confiant. Pour la première fois, un de mes films était pris en compétition, et les retours des sélectionneurs étaient enthousiastes.

CÉRÉMONIE

Les projections du festival ont été fébriles. À la sortie de la salle, les gens n'arrivaient pas tout à fait à expliquer ce qu'ils avaient vu. Comme s'ils ne quittaient pas un film mais une cérémonie. La géométrie de la mise en scène, l'organisation des proportions entre les humains, les espaces font que le film pénètre le corps du spectateur et l'oblige à se regarder à l'intérieur. Il s'est produit ce qu'on appelle en psychothérapie une intégration. La profonde pénétration que produit le film a pour symptôme le besoin d'en parler. Non pas que le film soit émouvant, mais il te fait mourir. Tu expérimentes ta propre mort. J'ai été très touché que le film devienne à ce point un sujet de discussion, qu'on en débatte énormément entre amis, dans les cafés, sur les réseaux. Je suis très heureux aussi que le film ait atteint 500 000 entrées en Espagne, dans un pays où le marché de l'art et essai n'a rien à voir avec celui de la France et où les gens ont abandonné la salle. Même si *Sirāt* est en partie produit par une plateforme, mon intention était qu'on aille en salle pour le voir. Et je suis également très heureux que le public jeune, dont les professionnels du cinéma disent qu'il est particulièrement difficile à attirer, soit venu voir le film. À certaines projections, j'avais le sentiment d'être parmi des gens avec qui je peux me retrouver sur des dancefloors – même si certains avaient vingt ans de moins que moi.

GASTRONOMIE FRANÇAISE

J'ai constaté une différence claire dans l'accueil du film en France par rapport au reste du monde. Parfois, à l'étranger, j'avais l'impression que le public était dans le même état qu'un très jeune enfant à qui on donne à manger un aliment qu'il ne connaît pas et qui ne sait pas s'il l'aime ou non. Les spectateurs français, j'avais l'impression qu'ils connaissaient déjà ce type de nourriture. *[rires]*

CRUAUTÉ

Je sais que ce mot a été parfois utilisé pour qualifier le film, et ce n'était pas du tout mon intention. Même si *Sirāt* secoue le spectateur, j'ai le sentiment qu'il en prend soin. Il ne fait rien de plus que ce que fait la vie lorsqu'on rencontre des obstacles, qu'on fait face à des pertes terribles. Je comprends que ça puisse violenter. Mais je ne crois pas que le film soit sadique. Je ne suis pas très content si on le compare à un film de Michael Haneke ou de Lars von Trier. Je ne crois pas que ce soit juste, d'ailleurs.

FINALITÉ

Je ne crois pas qu'il y ait la moindre feuille d'arbre qui bouge sans que cela ait une signification et qu'elle ne manifeste la bienveillance du monde. Je pense en effet que la vie, même lorsqu'elle est très dure, très difficile à supporter, prend soin de nous. Je suis humain, donc je suis parfois très en colère contre ce qu'il m'arrive. Mais avec un peu de distance, je comprends que les épreuves sont une forme d'apprentissage. De toute façon, le cinéma est un art de la frustration. On joue à être des dieux qui organisent un monde, mais le réel résiste et se charge de te faire comprendre que tu dois encore apprendre. Cela permet de développer sa foi. Je pense au fond que la vie ne nous donne pas ce qu'on cherche, mais ce dont on a besoin.

UN FILM

Pour moi, *Le Rire et le Couteau* de Pedro Pinho est un chef-d'œuvre. J'étais en colère qu'il n'ait pas eu le premier prix de la section Un certain regard à Cannes. *[rires]* C'est un film qui respire la liberté, qui montre comment l'Afrique prend soin de nous. C'est d'une beauté immense.

UN DISQUE

Outre les albums de Kangding Ray, dont certains morceaux sont utilisés dans *Sirāt*, j'ai beaucoup écouté cette année un album du musicien suédois Daniel Norgren, *Alabursy* (2015). Un artiste folk très enraciné à la terre qui parle de la campagne, de l'enfance. Je m'identifie beaucoup à son univers. Et il a une mélancolie très juste, qui affirme quelque chose. Ses chansons ressemblent à des berceuses. Et il fait ça avec nous. Il nous fait sentir sa blessure tout en nous réconfortant.

UN ÉVÉNEMENT

Je suis fils de Galiciens mais je suis né en France. Je me sens un peu bâtard, je ne sais pas d'où je suis. Mais j'ai ressenti de l'orgueil cette année en voyant la force de la mobilisation générale en Espagne pour soutenir Gaza. J'ai été frappé par ce qui s'est passé lors de la dernière étape de la Vuelta *[équivalent espagnol du Tour de France]*, quand les manifestants du rassemblement pro-palestinien n'ont pas laissé passer les cyclistes. Je me suis senti du coup un peu à la maison, moi qui me vivais un peu comme un étranger en Espagne. Il n'y a pas en Espagne la même culture de la manifestation et de la protestation politique qu'en France. Historiquement, l'Espagne a toujours été un pays un peu conservateur, mais lorsque les idées lui arrivaient, même si elles s'étaient d'abord développées en France ou en Angleterre, elle les accueillait avec passion : l'anarchisme, le socialisme. C'est un pays de contrastes d'un point de vue politique."

LE FUTUR DE LA RÉTRO-MANIA

Entre vétérans de la Britpop (Oasis, Pulp), têtes chercheuses (Blood Orange, Oklou) et casting international de haute volée (Rosalía, Andrea Laszlo De Simone), l'année nous aura offert plusieurs motifs de réjouissance pour achever ce premier quart du XXIe siècle.

Texte Franck Vergeade

Qui aurait imaginé vivre un tel revival Britpop en 2025 ? Cette année, à de multiples reprises, on eut comme l'impression irréelle, la sensation étrange de revivre littéralement en… 1995. Une année faste pour la scène britannique, avec les sorties de *(What's the Story) Morning Glory?* d'Oasis, *Different Class* de Pulp et *The Great Escape* de Blur – trois albums copieusement réédités pour leur trentième anniversaire et sans doute déjà empaquetés au pied du sapin de Noël. En même temps, ce revival Britpop était hautement prévisible depuis l'annonce, en août 2024, de la reformation des frères ennemis Gallagher pour une tournée estivale au retentissement planétaire et à l'engouement démesuré.

Une tournée hallucinante en forme de *Guinness Book* à tous les niveaux : un milliard d'euros généré pour l'économie anglaise, 250 000 pintes de bière écoulées chaque soir des sept concerts à Wembley, et on en passe… Au point que d'aucun·es (on en connaît) ont fait le déplacement plusieurs fois outre-Manche. Une Oasismania affolante, seize ans après la séparation retentissante du groupe à Rock en Seine, tandis que les fans guettent désespérément l'officialisation de leur retour dans l'Hexagone en 2026.

UN SEXAGÉNAIRE PLEIN DE VITALITÉ

Au-delà de la folie populaire et de l'emballement médiatique, cette tournée d'Oasis, *Live '25,* dit beaucoup de la *Rétromania* analysée par Simon Reynolds au début des années 2010. *"Comment la culture pop recycle son passé pour s'inventer un futur"* : ainsi était sous-titré son brillant essai. Où le journaliste et critique musical britannique pointait déjà du doigt les reformations sans fin de groupes – des Pixies à My Bloody Valentine à l'époque. Mais cette année, à l'inverse des frangins mancuniens, le leader de Pulp est retourné en studio pour livrer un huitième album aussi inespéré qu'inspiré, *More.*

Un étourdissant comeback, vingt-quatre ans après le décevant *We Love Life* (2001), que Jarvis Cocker résumait ainsi dans ces colonnes : *"Pendant la tournée, on s'est rendu compte qu'il n'y avait pas uniquement des vieux de notre âge dans le public. Ce qui aurait pu être flippant. J'ai alors pris conscience que j'avais encore des choses à écrire et à chanter, et je me suis dit que ça valait vraiment le coup d'essayer."* Trônant sur le podium des meilleurs albums 2025 de la rédaction, *More* atteste de la vitalité artistique de Pulp et de l'importance de son leader sexagénaire depuis quatre décennies.

Adam Powell

UN CASTING VERTIGINEUX

Outre-Manche toujours, le passionnant Devonté Hynes (longtemps expatrié à New York), alias Blood Orange, a sorti à la rentrée son album le plus personnel à ce jour, *Essex Honey,* ainsi titré d'après le quartier de son enfance dans les faubourgs de Londres. Attendu depuis *Negro Swan* (2018), *Essex Honey* est le point culminant de la discographie de Blood Orange, explorant toutes ses appétences musicales dans une production à la fois postmoderne et intemporelle et composant l'une des cinq plus belles chansons de l'année, la sublime *Mind Loaded.*



"Je crois que je cherche plus qu'avant l'immédiateté. J'ai toujours voulu que ma musique reste accessible, mais j'ai un esprit complexe, avouait-il aux *Inrocks* à la fin de l'été. *On a trop tendance à penser que parce que c'est flou et un peu abscons, c'est de l'art. Moi, j'ai toujours été intéressé par l'inverse : quelque chose qui a de la profondeur, artistique, mais présenté sous une forme facile à absorber."*

Chez Devonté Hynes, le mieux n'est jamais l'ennemi du bien, comme sur *Essex Honey,* un cinquième album magistral où il accueille encore un casting XXL à donner le vertige : Caroline Polachek, Mustafa, Lorde, Daniel Caesar, Tirzah, Tariq Al-Sabir, Charlotte Dos Santos et on en passe. En quatorze titres renversants, Blood Orange signe notre album de l'année.

LA STAR FRANÇAISE DE L'HYPERPOP

L'autre grande figure de l'année, c'est Oklou, à laquelle on promet monts et merveilles depuis son enthousiasmant *Galore* de 2020. Courtisée par les plus grands producteurs (A. G. Cook, Danny L Harle, Casey MQ), acclamée par ses consœurs (Caroline Polachek, Dua Lipa, Angèle, FKA Twigs), la Poitevine Marylou Mayniel est devenue en quelques années la star française de l'hyperpop. Comme prévu, *Choke Enough* n'a fait qu'asseoir définitivement son statut dans l'Hexagone (Oklou a logiquement remporté le prix Joséphine 2025) et à l'international (FKA Twigs duettisant avec elle sur *Viscus,* le single accompagnant l'édition Deluxe du disque). Comme le souligne *Take Me by the Hand, Choke Enough* est un album absolument addictif, à la fois simple et complexe, limpide et tourbillonnant.

"Je suis obsédée depuis longtemps par la loop parfaite, nous confessait-elle quelques mois avant la sortie de *Choke Enough. C'était mon axe d'inspiration central pour l'album. Je suis aussi investie dans la production instrumentale que dans celle de ma voix."* Une voix, reconnaissable entre mille, qui n'en finit pas de tracer sa voie. Et ce sont aussi ces voies singulières, creusées depuis quelques années par des artistes aussi syncrétiques que l'Espagnole Rosalía, l'Anglais Dean Blunt, le Danois Elias Rønnenfelt ou l'Italien Andrea Laszlo De Simone, qui participent de l'effervescence d'un paysage musical hybride en mouvement perpétuel.

←
Devonté Hynes, alias Blood Orange, auteur du sublime *Essex Honey*.

NOTRE BANDE-SON

1 ↓ Blood Orange *Essex Honey* (RCA/Sony Music)



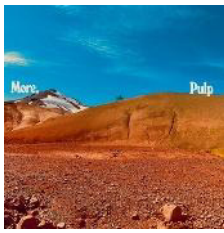
Sorte de journal de deuil à la beauté sombre, *Essex Honey* est l'album le plus personnel à ce jour de Devonté Hynes, musicien britannique longtemps expatrié à New York. Un retour sur les traces de son enfance dans les faubourgs de Londres sidérant de puissance.

2 ← Oklou *Choke Enough* (Because)



Contrairement à *Galore,* essentiellement composé au piano, *Choke Enough* s'appuie sur de nouveaux instruments (des marimbas, par exemple), s'ouvre à diverses collaborations (Underscores, Cecile Believe, Bladee, les fidèles Danny L Harle, A.G. Cook et Casey MQ) et assume les penchants de son autrice pour le versant le plus euphorique de l'hyperpop.

3 ↘ Pulp *More* (Rough Trade Records/Wagram)



More convoque largement *Different Class*. Trente ans dans les dents, beaucoup plus sentimental, l'acuité néanmoins préservée. Jarvis Cocker (lire p. 46) y raconte ses états d'âme dans une société individualiste, capitaliste, toxique, mais dont on joue le jeu souvent sans le conscientiser.

4 → Rosalía *Lux* (Columbia Records/Sony Music)



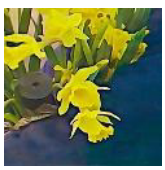
Fort de performances vocales sidérantes, empreint de mysticisme et chanté en treize langues avec l'Orchestre symphonique de Londres, *Lux* accueille entre autres Björk, elle aussi reine de la conciliation entre pop et expérimental, ou la Portugaise Carminho, qui transfigure le fado comme la Catalane le flamenco. Rosalía en état de grâce (lire p. 18)…

5 ← Wet Leg *Moisturizer* (Domino/ Sony Music)



Le groupe continue de mener sa barque en traçant un sillon salutaire entre le rock alternatif des Breeders et les pop songs des Spice Girls, tout en se forgeant une marque de fabrique bien reconnaissable : références à la culture pop, fulgurances en veux-tu en voilà, refrains à reprendre en chœur.

6 → Dean Blunt & Elias Rønnenfelt *Lucre* (World Music)



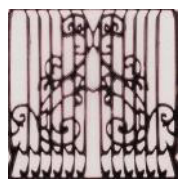
Dès les premières mesures, la voix désarmante d'Elias Rønnenfelt, leader émancipé du furieux quatuor de Copenhague Iceage, épouse à ravir les mélodies jangly signées Dean Blunt. *Lucre,* c'est admirer une collaboration spontanée à la Madvillain, qui aurait troqué son hip-hop lo-fi contre un postpunk aux inflexions folk granuleuses.

7 ↓ Andrea Laszlo De Simone *Una lunghissima ombra* (Ekler & Hamburger Records)



Si *Una lunghissima ombra* relève de la haute couture en matière de textures organiques, il ne se prive pas d'incursions expérimentales ni d'explorations ambient. Amateur de synthés et autres machines bringuebalantes, Andrea Laszlo De Simone n'aime rien tant que manipuler voire détourner son acoustique lo-fi, rehaussée de sa voix mixée au plus proche de nos oreilles.

8 → Model/Actriz *Pirouette* (True Panther Records + Dirty Hit)



Deux ans après *Dogsbody,* le quatuor poursuit ses déambulations dans un New York moite et ténébreux avec *Pirouette,* un disque dont le titre suffit à faire comprendre qu'ici non plus, il n'est pas question de rester les fesses vissées sur sa chaise, et encore moins de s'enliser dans un immobilisme mortifère.

9 ← Tortoise *Touch* (International Anthem & Nonesuch Records/Bigwax)



Ce huitième album est la démonstration presque tranquille que Tortoise peut désormais tout faire dans le champ qu'il s'est défini. La beauté étant ici que le son ne s'y trouve jamais figé et que, même lorsqu'il sonne canonique, *Touch* n'a strictement rien d'un Tortoise généré par I.A.

10 ↘ Theodora *Mega BBL* (Boss Lady/Universal)

Orchestrée par son frère, le producteur Jeez Suave, la musique de Theodora oscille entre les musiques émergentes et le mainstream, entre les textes impudiques et les moments éclatants de *braggadocio* avec une fluidité déconcertante.



11 ← Bar Italia *Some Like It Hot* (Matador/ Wagram)

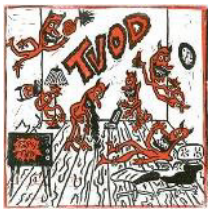


Pour son cinquième album, Bar Italia se joue des codes avec son sens de l'humour, de la transformation et des doubles sens. S'il avance désormais à visage découvert, le trio cultive l'ambiguïté et le plaisir sur un disque qui se veut aussi immédiat et spontané que tortueux et halluciné.



12 ← Miki *Industry Plant* (Structure/Believe)

Le pathos est proche de zéro chez Miki, qui ne ménage personne, y compris elle-même, malgré sa voix suave et un indécrottable romantisme. Dans ce contraste parfaitement pop se révèle le portrait d'une jeune femme lucide de son époque et drôlement féministe (lire p. 40).



13 ↑ TVOD *Party Time* (Mothland)

Le sextet de Brooklyn est désarmant d'effronterie morveuse et plein à craquer de mélodies, riffs et fulgurances qui viendront décrasser les chakras de toutes vos frustrations accumulées, en vous faisant danser sur le plancher collant de vos espoirs anéantis.



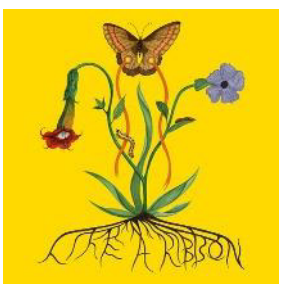
14 ↑ Giorgio Poi *Schegge* (Bomba Dischi/Universal)

Supervisé par le Phoenix Laurent Brancowitz, le quatrième album du songwriter et compositeur romain offre ici une pop radieuse, à la fois libre et respectueuse des codes harmoniques, où même la mélancolie est chaleureuse, bienfaitrice.



15 ← Benjamin Biolay *Le Disque bleu* (Virgin Records France/Universal)

Comme sur *La Superbe*, Benjamin Biolay mélange les styles et varie les ambiances, conjuguant la chanson française en version sud-américaine, rendant hommage à Louis Aragon et Georges Brassens comme Antônio Carlos Jobim et Vinícius de Moraes. Une traversée en forme de coup d'éclat.



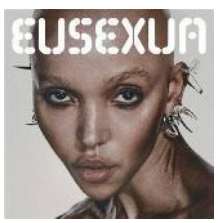
16 ↓ John Glacier *Like a Ribbon* (Young/Wagram)

Donnant le sentiment de nous parler au creux de l'oreille, John Glacier irrigue de son wflow traînant et monocorde si singulier, en mode *talk-over* parfois presque murmurant, des parties instrumentales épurées et inspirées au groove minimaliste.



17 ← Kids Return *1997* (Ekler & Hamburger Records/Virgin Records/Universal)

Avec le brillant *1997*, riche en références pop modernes, Adrien Rozé et Clément Savoye cultivent leur singularité française qui commence à faire sensation outre-Manche, à la manière d'autres glorieux aînés versaillais.



18 ← FKA Twigs *Eusexua* (Young/WEA)

Si les deux premiers longs formats de FKA Twigs donnaient à entendre une artiste s'épanouissant dans les labyrinthes de complexité d'un R&B futuriste, ce troisième album jouit d'une approche plus immédiate, plus organique, à même d'entraîner et de déchaîner les corps sur le dancefloor.



20 ↑ Drift *At the Party* (Animal63/Believe)

La force de Renaud Letang dans son bien nommé premier album, entremêlant disco-pop solaire, hip-hop futuriste et jazz naïf, est justement de ne jamais faire ressentir les années de travail en studio, pour un résultat aussi fluide que collégial. La *Party* de l'année.



19 → Mark Pritchard & Thom Yorke *Tall Tales* (Warp/Kuroneko)

Animés par un même désir de secouer les habitudes d'écoute, un grand nom du label de Sheffield et le leader de Radiohead n'ont à aucun moment pensé *Tall Tales* comme l'album d'un duo en recherche, en quête d'avant-garde. De leur association éclôt une production electro à la stupéfiante pertinence.

21 Panda Bear *Sinister Grift* (Domino/Sony Music)

22 Léonie Pernet *Poèmes pulvérisés* (InFiné & CryBaby/Bigwax)

23 Horsegirl *Phonetics On and On* (Matador/Wagram)

24 Black Country, New Road *Forever Howlong* (Ninja Tune/PIAS)

25 Joanne Robertson *Blurrr* (AD 93)

Retrouvez la suite du classement dans notre hors-série "Best of musique 2025", en kiosque le 4 décembre.

AU CŒUR DE L'ARÈNE

Radicaux mais spectaculaires. Ainsi nous apparaissent les films qui nous ont le plus marqué·es cette année. Des images fortes qui se font écho d'œuvre en œuvre, dessinant une autre histoire.

Texte Jean-Marc Lalanne

TROIS ARÈNES

L'espace d'une mise à mort et celui d'un combat, le tout converti en dispositif spectaculaire. C'est ce qui définit une arène. C'est aussi la forme de trois films parmi les plus marquants de l'année, tous trois espagnols – comme si la corrida persistait à s'inscrire dans le génome culturel national. L'arène, c'est donc le décor privilégié de *Tardes de soledad,* l'ambivalent poème documentaire d'Albert Serra autour d'une jeune star de la tauromachie. C'est donc le lieu où le film revient sans cesse, entre deux scènes ritualisées de préparatifs ou de débrief d'équipe. Le lieu où le raffinement suranné de la mise en scène (l'habit de lumière, les rubans pastel à tout-va) bute sur la barbarie sanglante des pratiques, filmée avec une sauvagerie jamais vue, une férocité dont on ne sait qui elle vise – le torero, la corrida, ses spectateur·rices, les spectateur·rices du film d'Albert Serra, sommé·es de regarder un spectacle insoutenable.

Cruel et insoutenable, c'est aussi ainsi qu'on peut qualifier le dernier tiers de *Sirāt* d'Óliver Laxe, lorsque le film devient une implacable machine à éliminer ses personnages (à ce stade de l'exploitation du film, on s'autorise à spoiler un petit peu). Le terrain de sable miné où explosent un·e à un·e les membres de cette petite communauté est d'ailleurs étrangement plat dans cet environnement vallonné, cerné de collines, comme une arène entourée de gradins, espace scénique d'une mise à mort.

La Chambre d'à côté est également le récit d'une mise à mort. Et l'arène prend cette fois les atours rassurants d'un sublime chalet dans une forêt de conte. La particularité de cette exécution est que l'exécutrice (Tilda Swinton) en est aussi l'exécutée, taureau et torera, avec une amie empathique pour péon. Et si le film est aussi le récit d'un combat, c'est moins celui, attendu, contre la maladie – perdu d'avance – que contre l'ordre social réfutant le droit à la mort choisie.

Trois films qui nous enjoignent de façon plus ou moins brutale (Laxe, Serra), plus ou moins suave (Almodóvar) à affronter la finitude. Celle d'un animal (Serra), celle d'un être humain (Almodóvar), ou des deux à la fois, humain·es, animaux, peut-être même extinction d'espèces dans un parfum de fin du monde (Laxe). Le cinéma comme *memento mori,* avec chez Serra et Laxe une crudité inédite. Comme si le temps était compté. Que seul un électrochoc pouvait encore déjouer l'inéluctable. Comme s'il n'y avait plus d'autre enjeu aujourd'hui que de regarder la mort dans les yeux.

DEUX TOMBEAUX

Un film peut donc prendre la forme d'une arène, organiser avec violence et vigueur la confrontation au trépas. Mais même lorsqu'un récit semble parler de tout autre chose, on sait que c'est bien la mort au travail que le cinéma par essence enregistre. Un plan est toujours la momie d'un instant qui n'est plus. Jia Zhangke le sait et en a fait le cœur de son dernier film, le sublime *Les Feux sauvages,* passé trop inaperçu. En montant des rushes accumulés pour chacun de ses précédents films, mais en les détournant pour raconter une nouvelle histoire, Jia Zhangke enregistre le travail du temps sur ses acteur·rices fétiches, sur la société et les paysages de la Chine et sur nous, spectateur·rices des films de Jia Zhangke, qui, en retrouvant tel décor de *Still Life* (2006), telle lumière de *Platform* (2000), voyons toute notre vie se redérouler en condensé. Il y a notre vie, capturée dans ces images. Et aussi parce qu'elles sont figées, mais pas nous, la préfiguration de notre mort.

Le rêveur le sait. Le rêveur, c'est cette créature imaginée par Bi Gan dans *Résurrection* (lire p.120), autre grand film sur la puissance mortifère de l'image cinématographique, qui a choisi de ne vivre que dans ses rêves, et dont les rêves ont la forme de films. Un peu vampire, la lumière du réel le disloquerait. Il saute d'une machinerie à la Méliès à un film noir à la Welles, l'expressionnisme allemand croise Wong Kar-wai. Dans son monde (qui se confond avec le film de Bi Gan), il n'existe plus d'extériorité aux images du cinéma. C'était sa vie, il en mourra, mais le rêveur ne désirait pas forcément autre chose. *Résurrection* exalte jusqu'à la suffocation cette recherche d'une proposition alternative à la vie, l'amour fou du cinéma, que le réalisateur diagnostique comme menacé de disparition.

UN RIRE, UN COUTEAU

Les plus beaux films cette année nous ont confronté·es à la vérité de la disparition. La barbarie qu'on inflige (Serra), celle qui, dans le cadre d'un conflit mondialisé, bientôt se retournera contre nous (Laxe), celle à laquelle nous condamne notre

Pyramide Films · Dulac Distribution





péremption organique (Almodóvar) et dont le cinéma patiemment capte la marche inéluctable (Zhangke). Cinéma qui a certes la puissance de dévoiler la façon dont le temps défait la matière, mais qui lui-même est soumis à la déliquescence, et bientôt sans doute, comme dans cette séquence finale de *Résurrection* où des spectateurs-lucioles s'évaporent un·e à un·e, disparaîtra.
S'il y a bien un film qui pourtant échappe à cet imaginaire crépusculaire, c'est précisément notre numéro un de l'année, *Le Rire et le Couteau*, second long métrage du jeune cinéaste portugais Pedro Pinho. Il est au contraire animé par une énergie vitale, une foi intacte en son outil (le cinéma), une dynamique de curiosité et d'étonnement face à la diversité du monde. Quelque chose enthousiasme et régénère dans cette fresque néodocumentaire où de vieux tropes de fiction antonionienne (disparition mystère, enquête labyrinthe, délitement du sens) percutent toute l'énergie d'un cinéma-vérité affamé de découvertes et de rencontres. Le film se traverse comme une expérience de vie saisie et restituée encore vive et palpitante.
C'est toute la grandeur du cinéma de pouvoir dans une même année dire avec la même intensité la disparition et la présence, la perte et l'utopie, la fin et le recommencement.

↑
Bruno Núñez Arjona et Sergi López dans *Sirāt* d'Óliver Laxe.
Tardes de soledad d'Albert Serra.

NOTRE TOP FILMS



1 ↑ *Le Rire et le Couteau* de Pedro Pinho

C'est à la fois un splendide film d'aventures et l'expérience de cinéma la plus aventureuse de l'année. Un ingénieur environnemental débarque en Guinée-Bissau pour enquêter sur l'impact écologique de la construction d'une route. Des ouvriers du chantier aux responsables politiques locaux, des habitant·es impacté·es à une petite communauté queer qui partage l'habitat de l'ingénieur : le film trace des cercles de plus en plus amples jusqu'à comprendre (dans tous les sens du terme) l'entièreté d'une société. Politique et sensuel, minutieusement construit et pourtant totalement ouvert au hasard des rencontres, romanesque et ethnographique, *Le Rire et le Couteau* est un film-monde, le plus beau et le plus vaste de l'année.

2 ↓ *Tardes de soledad* d'Albert Serra

Premier de notre top 10 en 2022 avec *Pacifiction,* Albert Serra force à nouveau le top 3 avec son fascinant portrait documentaire d'un torero au faîte de sa gloire. Le film alterne les scènes de combat et celles des préparatifs. Les premières sont stupéfiantes de puissance immersive, rendant la souffrance infligée au taureau intenable. Les secondes transforment l'idole en marionnette teigneuse à la fois tyran et prisonnier de sa cour. Une méditation abyssale sur le pouvoir, ses rituels, ses ors, sa misère.





3 ← *Sirāt* d'Óliver Laxe

Une enquête sur une disparition que le film abandonne en cours de route, une rave au fin fond du désert inatteignable… : beaucoup de pistes narratives restent inachevées dans *Sirāt.* La seule certitude d'achèvement, c'est celle de la vie humaine, dont le film organise l'arbitraire de l'interruption avec une crudité sidérante. Au-delà des destins individuels, c'est peut-être même notre espèce qui s'approche de son extinction. C'est peu dire que les visions collapsologiques d'Óliver Laxe (lire p. 54) ont rencontré une réponse forte un peu partout où le film sort.

4 → *Résurrection* de Bi Gan

Classé sixième de notre top en 2016 avec son premier film *Kaili Blues,* Bi Gan se hisse à la quatrième place grâce à une plongée labyrinthique dans un siècle de cinéma. Avec *Résurrection,* qui suit des rêveur·ses traqué·es dans un monde privé d'imagination, le réalisateur chinois explore la dépendance des spectateur·rices aux images dans un poème visuel vertigineux. Cette traversée cinéphile est marquée par une audace formelle et une réflexion sur le pouvoir hypnotique du cinéma (lire p. 120).





5 ← *Les Feux sauvages* de Jia Zhangke

Tissant vingt ans d'images documentaires et de fragments de ses anciens films, Jia Zhangke crée un poème d'amour et de mémoire. Chronique d'une Chine en mutation – le titre du film pouvant signifier "génération à la dérive" ou "vent et vagues" –, *Les Feux sauvages* abolit les frontières entre fiction et réel. Chef-d'œuvre politique et sensoriel, il fait du cinéma un refuge pour les images et les vies oubliées.

Météore Films · Dulac Distribution · Film du Losange · Ad Vitam · Pathé · Warner Bros. · ARP · June films/Katuh Studio/Arte France/MK2 Films

6 *L'Agent secret* de Kleber Mendonça Filho

Thriller noir et fantastique sous la dictature brésilienne, le film mêle violence politique et tendresse humaniste. En suivant un fugitif rattrapé par son passé, Mendonça Filho signe une fresque à la fois désespérée et vibrante. Son audace narrative et la façon dont le réalisateur joue avec la chronologie de son récit en font un classique instantané (lire p. 122).



7 *La Chambre d'à côté* de Pedro Almodóvar

Entre mélodrame, film d'amour et conte de fantômes, Almodóvar revient dans le classement après avoir été premier du top en 2019 et raconte la fin annoncée d'une femme, épaulée par sa meilleure amie. C'est le film hollywoodien du réalisateur espagnol, qui, à 76 ans, conjugue la mort et le désir en évoquant Douglas Sirk ou Leo McCarey. Magistral, il condense tout le romantisme et la complexité de son cinéma.





8 *Une bataille après l'autre* de Paul Thomas Anderson

Fresque politique et tragique qui cristallise les névroses de l'époque, le film suit deux générations d'activistes affrontant un pouvoir fascisant. Adaptant Pynchon, Paul Thomas Anderson y mêle humour, fureur et spectacle. Dans ce portrait d'une Amérique en crise, il interroge la répétition des luttes et l'héritage moral transmis aux générations futures.

9 *Nouvelle Vague* de Richard Linklater

Moins le biopic d'un homme (Godard) que celui d'un film : *À bout de souffle*. Ce faisant, Linklater ravive la jeunesse et le souffle créatif de la Nouvelle Vague. Il filme la création comme un jeu, une récréation vive et libre. En alliant admiration et désacralisation, il ressuscite l'esprit d'invention du cinéma plutôt qu'un mythe figé.





10 *La Petite Dernière* de Hafsia Herzi

Adaptant Fatima Daas, Hafsia Herzi (lire p. 42) filme avec pudeur l'éveil amoureux et spirituel d'une jeune femme musulmane et homosexuelle. Entre asphyxie et libération, le film capte la respiration d'une identité en quête d'elle-même. D'une sensibilité rare, il confirme la générosité du regard humain de la cinéaste.

11 *Jeunes Mères* de Jean-Pierre et Luc Dardenne

12 *Évanouis* de Zach Cregger

13 *Vermiglio ou La Mariée des montagnes* de Maura Delpero

14 *Le Rendez-Vous de l'été* de Valentine Cadic

15 *Sorry, Baby* d'Eva Victor

16 *Smashing Machine* de Benny Safdie

17 *Mektoub My Love – Canto due* d'Abdellatif Kechiche

18 *Valeur sentimentale* de Joachim Trier

19 *Laurent dans le vent* d'Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon

20 *L'Aventura* de Sophie Letourneur

À L'OMBRE D'UN MONDE VIOLENT

Dans une industrie sans véritable boussole, les bonnes nouvelles se font rares. Même si, d'*Adolescence* à *Andor*, les séries de qualité fleurissent encore au cœur de notre époque polarisée.

Texte Olivier Joyard

Alors que, cette année, la réalité a souvent dépassé la fiction en créant de glaçants récits de catastrophe, que peuvent les créateurs et créatrices censé·es prendre le pouls du monde tel qu'il va, sans lâcher leur ambition artistique ? Embrasser le bordel. Accepter l'incertitude d'une industrie mondiale tendue. Passer entre les gouttes d'une production à la fois pléthorique et morcelée, au bon vouloir de plateformes préoccupées par les purs événements. Dans ce contexte étrange, peu propice aux chefs-d'œuvre, la grande gagnante de l'année s'appelle *Adolescence*.

ADOLESCENCE ET LE BACKLASH POST-METOO

Les quatre épisodes en autant de plans-séquences forment presque incidemment une bonne série, qui a surtout buzzé pour le thème abordé : la violence masculine, en l'occurrence celle d'un enfant de 13 ans nourri aux contenus masculinistes, responsable du meurtre d'une collégienne dans une ville moyenne d'Angleterre. Jusqu'en France, certains politiques ont jugé nécessaire de montrer la série aux ados, comme si elle pouvait faire office de pansement apposé sur un mal rampant, toujours plus efficacement nourri par la haine en ligne, mais aussi par le backlash post-MeToo, d'une intensité désormais flippante.

Il y a encore cinq ans, les grandes séries de créatrices squattaient d'ailleurs le haut du pavé – l'incroyable *I May Destroy You,* notoirement. Désormais, les séries féminines et féministes font figure d'exceptions dans un océan de relative indifférence. Il y a bien eu l'espagnole *Querer,* primée à Séries Mania, auscultant avec rigueur une affaire de viol conjugal, quand, après plusieurs décennies d'abus, une quinquagénaire trouve la force de ne plus cuire les steaks de son mari… et de porter plainte. *La Servante écarlate,* de son côté, a conclu son odyssée de rébellion entamée en 2017, dans les pas de June (Elisabeth Moss), en lutte contre un régime fasciste contrôlant corps et destins des femmes. Une dystopie qui a compté mais qui appartient au passé et dont on peine à entrevoir les héritières crédibles. Le retour de la créatrice de *Girls,* Lena Dunham, a ainsi eu lieu en mode plus mineur avec *Too Much,* une comédie romantique alerte mais moins centrale, culturellement et artistiquement.

L'AMÉRIQUE EN TROMPE-L'ŒIL

Au cœur d'une année moyenne, on n'a pu que constater la forme toujours olympique des productions US, dont le savoir-faire traverse les époques. La série médicale *The Pitt* a ainsi habilement mêlé une forme de nostalgie – le souvenir d'*Urgences,* à travers le personnage central incarné par Noah Wyle, ex-Dr. Carter – et une volonté d'en découdre avec le présent trumpien, scrutant en quinze épisodes les insuffisances du système de santé et les ravages du complotisme. À l'autre bout du spectre, la très conceptuelle *The Rehearsal* de Nathan Fielder rameute les amateur·rices d'humour *cringe* en traquant les vertiges de la fiction à travers un dispositif proche du jeu. Sa deuxième

HBO

saison explore un espace réduit – le cockpit des avions et les interactions qui s'y déroulent – pour tenter d'améliorer rien de moins que la marche du monde. Il y a du boulot. Et, surtout, peu d'élan dans les chaînes et les plateformes pour encourager le risque.

Car la bonne santé des séries américaines se déploie en trompe-l'œil. D'abord, le niveau moyen a chuté, au point qu'il faut chercher les motifs d'espoir dans la botte de foin des contenus dévitalisés. Raison de plus pour s'attacher aux réussites, qui ont pour point commun de ne pas regarder ailleurs quand le réel sent le moisi. Ainsi, l'excellente série queer *Surcompensation,* féroce charge contre la masculinité étouffante. Ou la troisième saison de *La Diplomate,* comédie politique sur le mariage d'une ambassadrice et de son compagnon, qui met les pieds dans le plat des ravages du populisme et des volontés de puissance pour muter en farce tragique. Ou encore la seconde et ultime saison de *Andor,* préquel à la saga *Star Wars,* dont le sujet est la formation d'une entité révolutionnaire quand le fascisme menace de tout écraser. L'une des rares séries à la hauteur des capacités d'intervention du genre, avec *Pluribus,* la nouvelle création de Vince Gilligan *(Breaking Bad),* qui se déroule après une forme nouvelle d'apocalypse – le contrôle des esprits.

COMMENT NE PLUS RÉTRÉCIR LES FICTIONS ?

Fin du monde, fin des histoires ? Si les bonnes nouvelles sont peu nombreuses, c'est aussi parce que l'époque rétrécit les fictions. Ou les écrase carrément, comme la série Apple TV avec Jessica Chastain *The Savant,* déprogrammée après l'assassinat de Charlie Kirk… parce qu'elle évoque la lutte contre les activistes d'extrême droite en ligne. Une catastrophe plombant l'ambiance jusqu'en France, qui a connu une *annus horribilis* – projets repoussés, réussites discutables. Les bonnes séries comme *Bistronomia* et dans une certaine mesure *Le Sens des choses* semblent nées au forceps, comme des miracles en milieu hostile. On aimerait un jour voir mis·es en scène celles et ceux qui prennent les décisions, comme c'est le cas avec Hollywood dans *The Studio,* où le swing de Seth Rogen nous mène avec un mélange bizarre de cynisme et de candeur dans les coulisses d'une industrie déboussolée, livrée aux fous et aux folles. On espère voir sortir de ce chaos une forme de joie.

↓
The Rehearsal de Nathan Fielder.



NOS SÉRIES PRÉFÉRÉES

Texte Alexandre Büyükodabas, Olivier Joyard & Léo Moser



1 ↑ *The Rehearsal* (S2) de Nathan Fielder

Le comique le plus désarçonnant de la télé américaine voit les choses en grand dans la deuxième saison de *The Rehearsal*, qui propose à ses participant·es de répéter des situations qu'ils et elles affronteront dans la vie réelle. Convaincu que la majorité des accidents d'avion provient d'un défaut de communication entre pilote et copilote, il reconstitue en studio l'intégralité d'un terminal d'aéroport pour y mener les expériences les plus échevelées. Brouillant la frontière entre réel et fiction, sa science du *cringe* laisse émerger le vertige existentiel d'un homme socialement inadapté, dont les machinations seraient un outil thérapeutique de confrontation au monde. **(Max)**

2 ↘ *The Studio* de Seth Rogen, Evan Goldberg et Peter Huyck

Seth Rogen a régné sur l'année séries (on le voit aussi dans *Platonic* saison 2) grâce à cette comédie sur Hollywood qui a le grand mérite de mettre le doigt sur les contradictions d'une époque où les rêveur·ses ne cessent de se faire taper sur les doigts par celles et ceux qui gèrent l'argent. Cynisme, tromperie, renoncement, tout y passe, autour de son personnage de chef de studio arrivé là sans vraiment savoir pourquoi. À l'ère des plateformes toutes-puissantes et des menaces sur le cinéma d'auteur·rice, une vision à la fois grotesque et lucide de l'entertainment contemporain. **(Apple TV+)**



3 ↓ *The Last of Us* (S2) de Neil Druckmann et Craig Mazin

Deux ans après une première saison magistrale, *The Last of Us* revient plus ample et éclatée. Ce nouveau volet explore les conséquences du mensonge de Joel et la lente dérive d'Ellie, désormais habitée par la vengeance. Magnifiquement réalisée et interprétée, la saison 2 impressionne par sa densité et son ambition, même si sa narration fragmentée et ses effets de préfiguration laissent parfois un goût d'inachevé. Un pari audacieux, bouleversant mais un peu plus inégal que la première saison. **(Max)**



4 ↓ *The White Lotus* (S3) de Mike White



Toujours aussi brillante, la saison 3 de *The White Lotus* transporte sa satire acide en Thaïlande, où le luxe étincelant côtoie le chaos intérieur des personnages. Entre spiritualité et décadence, Mike White orchestre un ballet d'illusions et de désirs contrariés, porté par un casting éblouissant – Parker Posey, Aimee Lou Wood, Walton Goggins ou Michelle Monaghan. Un écrin où se mêlent désirs et passions observés à la loupe, et où la drôlerie le dispute au malaise. **(Max)**



5 ← *Monstre : l'histoire d'Ed Gein* de Ryan Murphy et Ian Brennan

Pour le troisième volet de leur série d'anthologie, Ryan Murphy et Ian Brennan signent une plongée vertigineuse dans la psyché du tueur ayant inspiré *Psychose* et *Massacre à la tronçonneuse*. Portée par un Charlie Hunnam saisissant, la série ausculte le refoulé sexuel, la folie et le lien entre réel et imaginaire. D'une violence radicale mais d'une audace rare, elle interroge la monstruosité humaine autant qu'elle hante durablement les spectateur·rices. **(Netflix)**

HBO · Apple TV+ · Max · Netflix · Jackie Brown/Prime Video

6 ↓ *La Diplomate* (S3) de Debora Cahn

Forte d'une écriture ciselée et d'une redoutable précision rythmique, la série de Debora Cahn embrasse la trajectoire de Kate Wyler, ambassadrice des États-Unis en Angleterre, en nouant les tremblements géopolitiques du monde contemporain aux soubresauts d'un amour en crise. Doublement affligée par la mort du Président et la fin annoncée du couple entre Kate et Hal, cette saison troque la comédie de remariage contre le deuil d'une relation et d'une vision du monde, et dresse un "état de l'Union" aussi pertinent que sensible. **(Netflix)**





7 ↑ *Surcompensation* de Benito Skinner

Personnalité des réseaux grâce à des vidéos comiques, l'Américain Benito Skinner se révèle comme un excellent scénariste et comédien avec cette série inspirée de sa propre vie, où un étudiant gay resté dans le placard décide de surjouer les codes du masculin et de simuler l'hétérosexualité. Le but ? S'intégrer dans un monde épuisant pour les minorités. Le nôtre. Un désastre, évidemment, que la série se fait un plaisir de décortiquer avec une finesse et une drôlerie constantes. L'héritier improbable de Judith Butler et du concept de performance de genre dont on ignorait avoir besoin. **(Prime Video)**

8 ↓ *Adolescence* de Jack Thorne et Stephen Graham

Cette minisérie plonge, en quatre épisodes tendus, dans l'affaire du meurtre d'une ado, commis par un garçon de 13 ans exposé à des contenus violents. Au-delà des débats de société sur la plaie du masculinisme et les effets délétères de la haine en ligne, une bonne série à l'anglaise où le regard social s'accompagne d'un parti pris formel – le plan-séquence – qui reste longtemps en nous. Peut-être pas le chef-d'œuvre annoncé (le dernier épisode déçoit par sa visée lacrymale appuyée), mais sans conteste la série qui a su le plus faire parler en 2025, au point de provoquer des débats parlementaires. **(Netflix)**





9 ↑ *Pluribus* de Vince Gilligan

Lorsqu'un signal venu de l'espace connecte la planète entière en une conscience unique dépourvue de libre arbitre, Carol Sturka, autrice de romans d'aventures au caractère de cochon mystérieusement immunisée, se retrouve à être la seule personne en mesure de sauver l'humanité du bonheur forcé. Fort de ce pitch tout droit sorti de *La Quatrième Dimension*, le créateur de *Breaking Bad* et *Better Call Saul* déjoue nos attentes par une narration digressive et contemplative, et sonde la mélancolie inquiète d'une époque guettée par les pandémies et l'expansion de l'I.A. **(Apple TV+)**

10 ↓ *Severance* (S2) de Dan Erickson

Plus décousue que la précédente, cette nouvelle saison de *Severance* se confronte au paradoxe inhérent à son pitch : exaucer la quête de liberté de ses personnages enchaînés à leur poste de travail par une technologie de dissociation mentale reviendrait à priver la série de son principal attrait. Elle s'en tire en questionnant les sensations et affects qui, à l'intérieur de leur prison mentale, les raccrochent à la vie, et abat de nouvelles cartes dans un finale ébouriffant. **(Apple TV+)**



UNE FORME DE RÉSISTANCE

Nombre de textes littéraires exigeants et puissants se sont imposés au sein d'une année morose où on apprenait que les Français·es lisent de moins en moins. Un réel motif d'espoir corroboré par une belle liste de premiers romans porteurs de promesses et des auteur·rices confirmé·es inspiré·es.

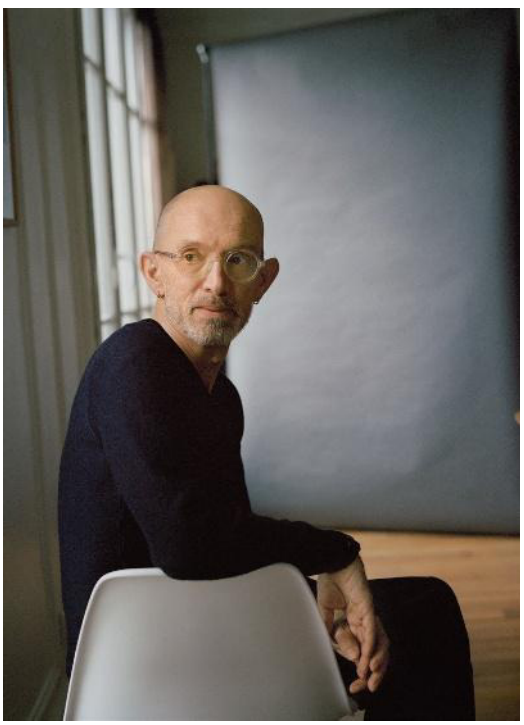
Texte Nelly Kaprièlian



Une excellente année, une excellente rentrée, d'excellents prix. 2025 aura été une réussite sur le plan littéraire : elle a commencé par des textes enthousiasmants, ceux de Vanessa Springora, Blandine Rinkel et Bertrand Belin par exemple, s'est poursuivie de la même manière (on ne va pas tous les énumérer), et elle s'achève avec des prix littéraires qui ont reconnu les vrais talents de la rentrée, ce qui ne leur arrivent pas si souvent. Le prix Goncourt a été remis à l'exceptionnel *La Maison vide* de Laurent Mauvignier, le Femina à Nathacha Appanah pour *La Nuit au cœur* et le Médicis à Emmanuel Carrère, qui n'allait tout de même pas repartir bredouille. Son *Kolkhoze* a un point commun avec les deux textes précédents : c'est une histoire de violence (qu'elle soit historique ou intime) et de son impact sur les êtres. Déjà présents dès la fin août, ces livres, très littéraires, exigeants, non académiques, avaient déjà conquis le public avant même d'être couronnés de prix : *La Maison vide* s'était déjà écoulé à 82 000 exemplaires, *La Nuit au cœur* à 40 000 environ, et *Kolkhoze* à plus de 130 000 (chiffres GFK).

Alors que les éditeurs nous répètent que le climat, en terme de ventes, est plus que morose, il semble que la littérature digne de ce nom se porte au mieux. Les surprises peuvent advenir, des révélations prendre leur envol, des premiers textes rencontrer l'enthousiasme. Car 2025 a été l'année des révélations.

Dès février avec le livre d'Adèle Yon, *Mon vrai nom est Elisabeth*. Adèle Yon a été le phénomène (avec le prix du Livre Inter et,



↑
Séphora Pondi et Laurent Mauvignier.

Julien Liénard pour Les Inrockuptibles · Marthieu Zazzo/Les Éditions de Minuit

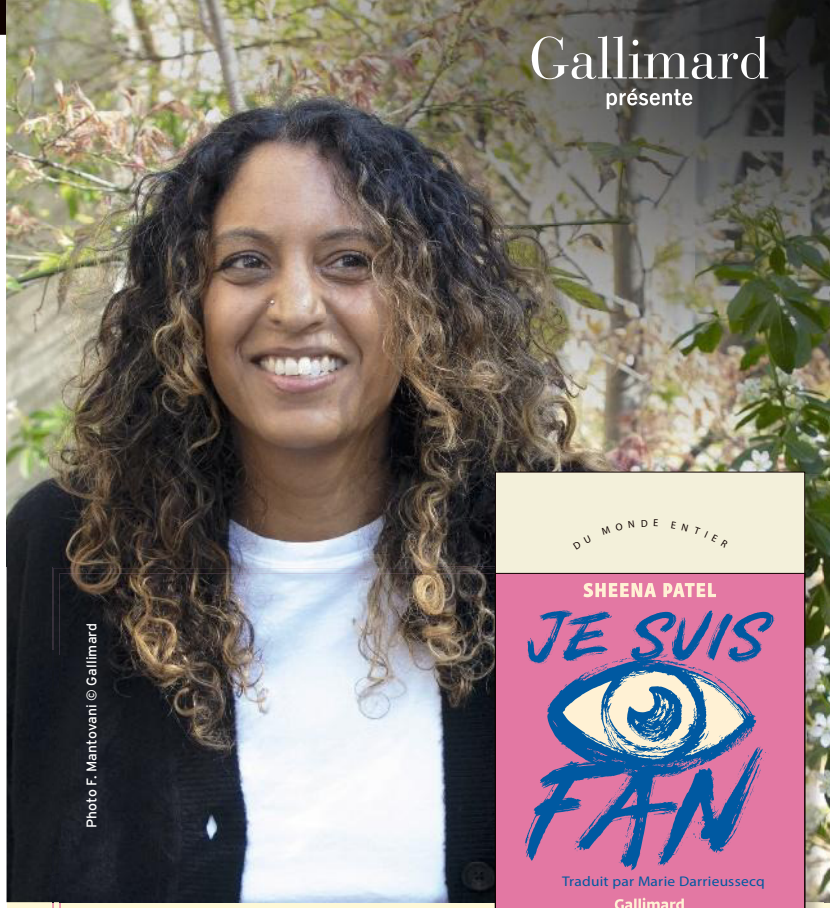
à ce jour, 200 000 exemplaires vendus), le symbole optimiste et lumineux d'une année éditoriale qui comprend aussi pas mal d'anxiété. Le 8 avril, le Centre national du livre (CNL) publiait un rapport, *"Les Français et la lecture en 2025"*, qui nous a fait l'effet d'une douche glacée : les Français·es lisent de moins en moins. Les activités pratiquées sur internet occupant de plus en plus leur temps libre, seul·es 56 % d'entre eux et elles se disent lecteur·rices régulier·ères. C'est donc sur fond de déclin que, paradoxalement, la littérature française semble avoir retrouvé un regain d'énergie et avoir rencontré un vrai désir chez les lecteur·rices.

DES PHÉNOMÈNES

Ce renouveau, cette énergie, la découverte de jeunes auteur·rices incroyablement intéressant·es, la naissance d'une nouvelle génération, est ce que l'on retiendra de plus émouvant cette année. La rentrée littéraire a vu ainsi un nombre de nouvelles voix éclore ou s'affirmer – contre nombre d'injustices, patriarcales, de droite, etc. : Séphora Pondi avec *Avale* (Grasset), qui est, elle aussi, la révélation de la rentrée et à qui nous avons attribué notre prix du premier roman ; Paul Gasnier et *La Collision* (Gallimard), Adrien Le Bot avec *Tu cherches quoi ?* (Allia), Nassera Tamer et *Allô la Place* (Verdier), Pierre Boisson avec *Flamme, volcan, tempête* (Éditions du sous-sol), Johanna Luyssen et *Les Fragments d'Hélène* (Julliard), et d'autres encore, dont côté étranger Anya Nousri avec *On m'a jeté l'œil* (Le Castor Astral), Rita Bullwinkel avec *Combats de filles* (La croisée) et surtout l'Anglaise Sheena Patel avec *Je suis fan* (Gallimard), prix Les Inrockuptibles du roman étranger ex æquo avec *Les Vulnérables* de Sigrid Nunez (Stock).
Enfin, bien sûr l'affirmation radicale de la poétesse Laura Vazquez (lire p. 52) avec son deuxième roman, *Les Forces* (Éditions du sous-sol). Paru à la rentrée, *Les Forces* nous a tellement impressionné·es que nous lui avons remis le prix Les Inrockuptibles le 20 octobre dernier, sous le parrainage enthousiaste de Vincent Macaigne. Également récompensé du prix Décembre huit jours après, ce roman queer et punk déconstruit les faux-semblants sur lesquels repose la société. 2025 a été en littérature l'année de la résistance contre le poids des normes, du conformisme, du patriarcat, du masculinisme ; l'année de la mémoire des maux de l'Histoire (fascisme, guerres) pour contrer la montée d'idéologies mortifères, le rewriting constant de la vérité en vigueur aujourd'hui.

LA FAMILLE EN PLEIN CŒUR

Des auteur·rices confirmé·es ont livré des textes passionnants, parmi leurs meilleurs (*La Nuit sur commande* de Christine Angot chez Stock, *Le Festival de Cannes* de Santiago H. Amigorena chez P.O.L). La famille s'est imposée comme la grande tendance de cette année. La famille pour la dézinguer, ou en faire un prétexte métaphysique, ou encore revisiter, à travers elle, l'Histoire et son impact : *Patronyme* de Vanessa Springora (Grasset), *La Faille* de Blandine Rinkel (Stock), *J'emporterai le feu* de Leïla Slimani (Gallimard), *Feux sacrés* de Cécile Guilbert (Grasset) et, bien sûr, les livres-phénomènes de la rentrée littéraire, *Kolkhoze* d'Emmanuel Carrère (P.O.L) et *La Maison vide* de Laurent Mauvignier (Les Éditions de Minuit).
Pendant ce temps, Nicolas Sarkozy emportait deux livres en prison, *Le Comte de Monte Cristo* et une bio de Jésus, deux livres autour d'hommes injustement sacrifiés, et Jordan Bardella publiait un nouveau livre populiste pour promouvoir l'extrême droite. Contre ces manipulations, contre celles et ceux qui utilisent les livres comme outils de leur propagande : continuez à écrire, continuons à lire.



SHEENA
PATEL
Je suis fan

« Un premier roman anglais ultra-contemporain et l'émergence d'une voix corrosive à suivre à tout prix. »
Nelly Kapriélian, *Les Inrockuptibles*

« On aime le style incisif de ce roman, qui est une critique et une réflexion sur notre monde, les réseaux sociaux, le genre, les privilèges et les apparences. »
Bernard Babkine, *Madame Figaro*

« Un texte remarqué et remarquable sur l'obsession amoureuse à l'ère 2.0. »
Léonard Desbrières, *Le Parisien Week-end*

« Un premier roman incisif, sans gras ni mièvrerie. Un succès immédiat. »
Didier Jacob, *Le Nouvel Obs*

« Meilleur premier roman de l'année. »
Clémentine Goldszal, *Elle*

« Une traduction remarquable de Marie Darieussecq, brillante, astucieuse, inspirée, que dans sa fidélité même, constitue un autre tour de force littéraire »
Copélia Mainardi, *Télérama*

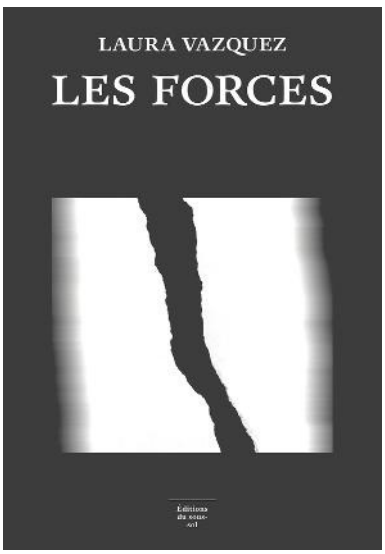
PRIX LES INROCKUPTIBLES 2025
ROMAN ÉTRANGER

DU MONDE ENTIER
nrf

AU-DESSUS DE LA PILE

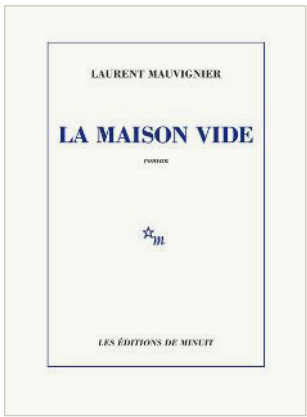
1 ↓ Laura Vazquez *Les Forces* (Éditions du sous-sol/ “Feuilleton fiction”)

Nous lui avons attribué notre prix littéraire cette année pour son audace et sa liberté. Dans ce deuxième roman, une narratrice réalise que tout le monde ment… Forte de ce point de départ, une voix queer, punk part en guerre contre tous ces mensonges qu’on s’impose, ces rôles que la société nous enjoint de jouer, une forme de réalité qui nous vide de personnalité. Pour cela, le roman se mue en récit presque surréel, en univers mental. Un acte littéraire qui nous a impressionné·es (lire p. 52).



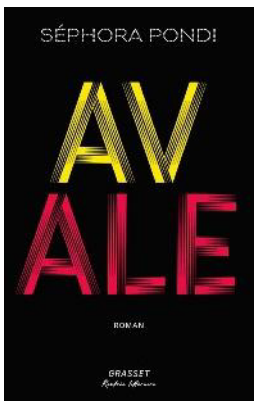
2 ↓ Laurent Mauvignier *La Maison vide* (Les Éditions de Minuit)

Au fil des années, Mauvignier est devenu l’un des écrivains français les plus importants. Avec ce nouveau titre, il revisite les deux guerres mondiales du XXe siècle à travers la vie d’une famille sur plusieurs générations, dans une même maison. Mais pas seulement : il consacre cet ample roman (prix Goncourt) à l’impact de l’Histoire sur les vies des femmes de cette famille, arrière-grand-mère ou grand-mère du narrateur qui, dès le début, retourne sur les lieux, dans cette maison pleine d’objets et de fantômes.



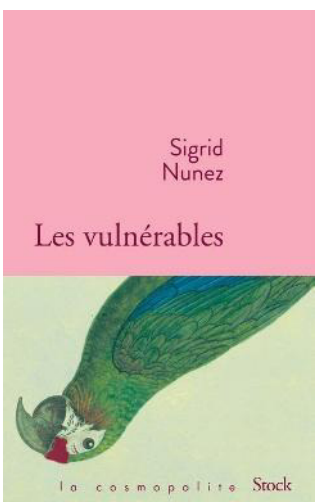
3 ← Séphora Pondi *Avale* (Grasset)

La révélation de la rentrée : dans ce roman qui commence comme un thriller, avec un jeune homme qui se planque, les mains couvertes de sang, Séphora Pondi a réussi un roman hyper-énergique qui se confronte à un mal-être très contemporain. La trajectoire de Tom, un jeune homme victime de harceleurs, obsédé, va percuter celle d’une jeune actrice noire issue de la banlieue, Lame (Pondi est comédienne au Français), à la peau dévorée d’eczéma… Entre *male gaze* et mal dans sa peau, entre prédation et représentation, entre exhibition et peur, succès et rejet, le roman de toutes les interrogations de notre temps.



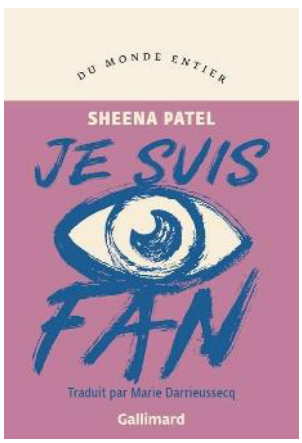
4 ↘ Sigrid Nunez *Les Vulnérables* (Stock/“La Cosmopolite”)

L’autrice de *L’Ami* et de *Quel est donc ton tourment ?* nous a encore envoûté·es avec *Les Vulnérables*. Quand une écrivaine septuagénaire, qui vient d’enterrer l’une de ses amies, se retrouve à garder un perroquet dans un grand appartement new-yorkais avec un jeune homme dépressif et vegan. À nouveau, Nunez nous entraîne dans une dérive mentale autour du temps, du deuil et, surtout, de la vie quand celle-ci est consacrée au métier d’écrire.



5 → Sheena Patel *Je suis fan* (Gallimard/ “Du monde entier”)

Révélation de l’année au rayon littérature étrangère, l’Anglaise Sheena Patel met en scène une jeune Londonienne, issue de l’immigration, obsédée par sa rivale, une influenceuse friquée, qu’elle va traquer sur les réseaux sociaux. Ceci n’est que le point de départ d’un roman qui met en scène une héroïne enragée. Patel convoque des sujets d’actualité – polyamour, réseaux sociaux, insatisfaction très actuelle – pour explorer la position existentielle à laquelle les immigré·es sont trop souvent acculé·es. Celle d’être les spectateur·rices – comme les fans – de la vie (réussie et gâtée) des autres. Elle est notre prix Les Inrockuptibles du roman étranger, ex aequo avec Sigrid Nunez.



6 Christine Angot *La Nuit sur commande* (Stock/“Ma nuit au musée”)

7 Adèle Yon *Mon vrai nom est Elisabeth* (Éditions du sous-sol/“Feuilleton fiction”)

8 Adrien Le Bot *Tu cherches quoi?* (Allia)

9 Jakuta Alikavazovic *Au grand jamais* (Gallimard/“Blanche”)

10 Santiago H. Amigorena *Le Festival de Cannes ou Le Temps perdu* (P.O.L)

11 Paul Gasnier *La Collision* (Gallimard/“Blanche”)

12 Emmanuel Carrère *Kolkhoze* (P.O.L)

13 Leïla Slimani *J’emporterai le feu* (Gallimard/“Blanche”)

14 Rosario Villajos *L’Éducation physique* (Métailié/“Bibliothèque hispanique”)

15 Blandine Rinkel *La Faille* (Stock/“La Bleue”)

16 Nathacha Appanah *La Nuit au cœur* (Gallimard/“Blanche”)

17 Neige Sinno *La Realidad* (P.O.L)

18 Nassera Tamer *Allô la place* (Verdier/“Chaoïd”)

19 Marie NDiaye *Le Bon Denis* (Mercure de France/“Traits et portraits”)

20 Lauren Groff *Les Terres indomptées* (Éditions de l’Olivier)

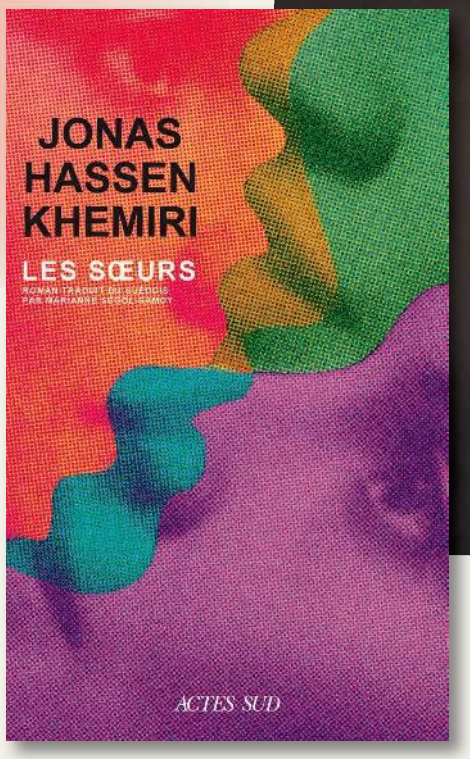
21 Samantha Hunt *Seul l’océan pour me sauver* (Le Gospel)

22 Cécile Guilbert *Feux sacrés* (Grasset)

23 Bertrand Belin *La Figure* (P.O.L)

24 Adrien Bosc *L’Invention de Tristan* (Stock/“La Bleue”)

25 Leila Guerriero *L’Appel – Histoire d’une femme argentine* (Rivages)





Rentrée littéraire 2025 …

“L’auteur de *La Clause paternelle* (Prix Médicis étranger 2021) mêle le destin de trois sœurs fictives à ses propres souvenirs d’enfance, à Stockholm. Et c’est magnifique.”
LES INROCKUPTIBLES

ACTES SUD

DES TÉNÈBRES AUX LUMIÈRES

Le grand malaise ambiant est, pour beaucoup, le symptôme d'une démocratie en souffrance. L'éclairage que nous apportent certain·es penseur·ses peut-il encore la guérir des courants fascisants qui la rongent ?

Texte Jean-Marie Durand



Adam Gray/Reuters

Le récit de la déplorable vie politique en France cette année, qui n'intéresse plus grand monde en dehors des commentateur·rices familier·ères du cirque gouvernemental et des courses de chevaux à la présidentielle, aura suffi à nous convaincre de l'état critique de la démocratie. *"Informe", "instable"* et même *"inflammable"*, comme le suggère le secrétaire général de la Fondation Jean-Jaurès Gilles Finchelstein dans son essai *La Démocratie à l'état gazeux* (Flammarion), cette dernière semble en bout de course, comme si elle attendait *"la foudre"* (l'arrivée de l'extrême droite au pouvoir) pour la frapper.

Gazeuse, mais frileuse aussi, la démocratie française n'arrive même plus à résister aux attaques fielleuses dont ses fondements mêmes font l'objet : l'État de droit et la justice, ciblés ouvertement par la droite (pas qu'extrême), les libertés publiques, les droits des minorités, l'égalité fiscale (rejet de la taxe Zucman – lire p. 86 – par l'oligarchie politique et économique) ou même la notion de vérité, qui ne fait plus l'objet d'un accord commun. À chacun·e la sienne, surtout pas partagée ; même le savoir scientifique suscite méfiance et rejet. Comme l'analyse Bernard Lahire dans *Savoir ou périr* (Seuil), ce rejet obscurantiste (par Donald Trump mais par d'autres aussi) du monde du savoir, de la recherche et des universités constitue l'un des visages du néofascisme ambiant.

Dans son dernier livre, *La Guerre des mots* (Flammarion), centré sur la rhétorique perverse de Trump et Poutine, Barbara Cassin rappelle combien les mots affectent le réel, combien ils manipulent les esprits et tordent la réalité. L'époque contemporaine semble ne jamais avoir été aussi proche du monde que George Orwell prophétisait dans son roman *1984* en clamant *"la guerre, c'est la paix"*; *"la liberté, c'est l'esclavage"*; *"l'ignorance, c'est la force"*.

L'anthropologue Didier Fassin qualifie cet air du temps par ce mot si lourd, "ténèbres", dans son livre *Leçons de ténèbres – Ce que la violence dit du monde* (La Découverte), issu de son cours au Collège de France intitulé *"Les Formes de la violence"*.

Manipulation du réel, violence généralisée, dévaluation de la parole, polarisation outrée : symptomatique, la place de plus en plus centrale dans le débat public américain des "Lumières obscures", théorisées par des penseurs libertariens complètement fêlés (Curtis Yarvin, Nick Land…) qui proposent d'en finir avec l'idée démocratique et de structurer le gouvernement comme une entreprise dirigée par un monarque absolu, dit clairement combien s'impose à nous tous·tes l'impression que plus rien de notre monde commun ne tient.

Un nouveau grand malaise dans la civilisation, pour parler comme Freud, s'abat sur nous.

LE RÉEL QUI S'EFFONDRE

Aujourd'hui, *"le fascisme ne s'oppose pas à la démocratie, mais il se niche en son sein"*, souligne Eva Illouz dans *Explosive Modernité* (Gallimard). Les repères historiques et éthiques vacillent à tel point que *"c'est la catégorie de réel qui s'effondre sous nos pieds"*. Nous n'avons plus de *"refuge où réparer les blessures infligées par le monde"*, estime la sociologue. L'espoir, sentiment constitutif de l'individu moderne, s'est laissé gagner par le ressentiment, la nostalgie ou la peur, toile de fond ordinaire des sociétés contemporaines.

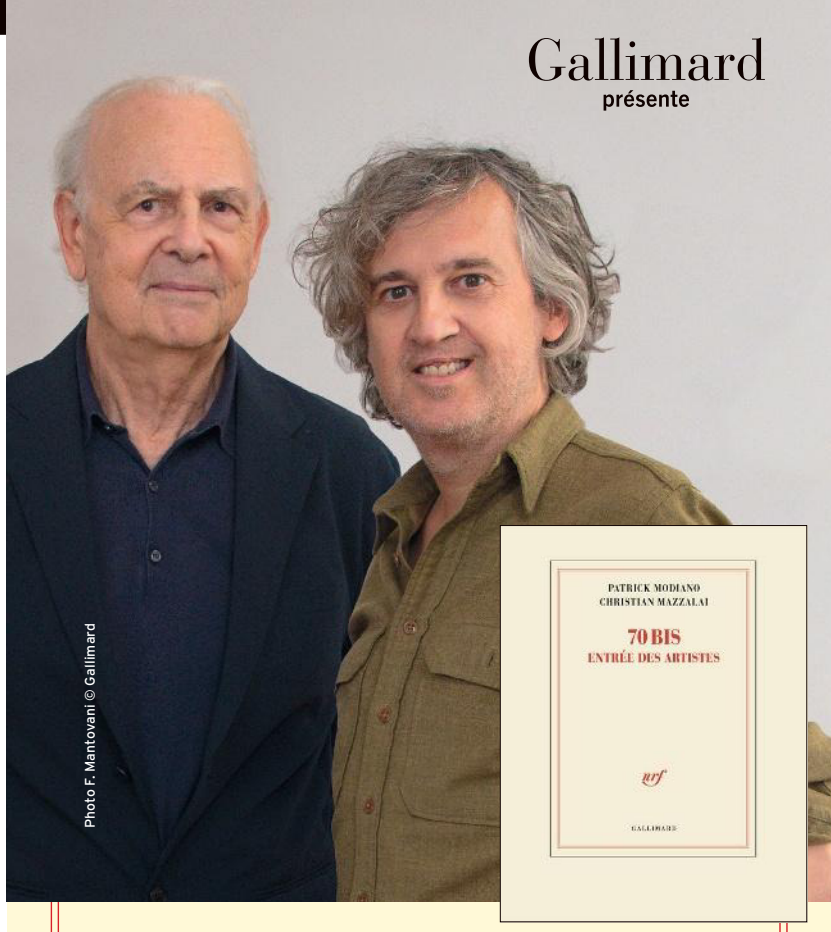
Ce n'est d'ailleurs pas un hasard total si la question de la santé mentale s'est imposée largement dans le débat public cette année. Le succès en librairie de l'essai autobiographique de Nicolas Demorand, *Intérieur nuit* (Les Arènes), sur sa bipolarité a permis de révéler la réalité des troubles psychiques dans toutes les couches de la société. Sans être inédits, car documentés depuis longtemps, mais mieux mis au jour par le témoignage d'un personnage public, les problèmes de santé mentale sont enfin pris au sérieux, d'autant plus que des enquêtes rappellent qu'ils touchent plus de 13 millions de personnes en France, et notamment les jeunes (un·e jeune sur cinq présente une détresse psychologique élevée, des troubles anxieux, des épisodes dépressifs).

Comment alors, dans ce contexte civilisationnel obscur, *"découvrir sa voix intérieure"* permettant d'avoir *"une prise sur sa conscience et son expérience"*, comme l'écrit Eva Illouz ? Peut-être en se rendant attentif·ve à l'invention, à la générosité et au courage qui traversent encore la société, notamment dans ces micro-communautés politiques dont le philosophe Jacques Rancière, auteur de *La Mésentente* (La Fabrique), observe que, sous des formes différentes, elles sont le lieu où se dessine la perspective d'un changement, à défaut d'un bouleversement global devenu impossible.

← Auteur d'une série intitulée *American Madness*, le photographe britannique Adam Gray se place au centre de la plupart des rassemblements pro ou anti-Trump pour capturer l'un des visages du néofascisme ambiant. Ici, lors d'un *"rally for the Right to Learn"* en réaction aux mesures contre les universités et la recherche aux États-Unis, à New York, le 17 avril 2025.

SEUL LE LANGAGE PEUT RÉSISTER AU LANGAGE

Né il y a cent ans, le philosophe Gilles Deleuze, dont le Centre Pompidou et la BNF dressaient l'inventaire en novembre 2025 à travers des débats, projections et performances, offre aussi à une nouvelle génération de penseur·ses (*Deleuze aujourd'hui* de Camille Chamois et Thomas Detcheverry, Puf) une boîte à outils permettant de relancer l'idée de tout transformer. *"Les combats qui furent ceux de Gilles Deleuze peuvent encore être les nôtres, et les questions que notre monde nous enjoint d'affronter sont deleuziennes de part en part"*, estime Mathieu Potte-Bonneville, directeur du département culture et création du Centre Pompidou. Comme Barbara Cassin rappelle en philologue que seul le langage peut résister au langage, et qu'à ce titre, il ne faut pas céder aux intimidations rhétoriques des autocrates pervers·es, le recours à l'inventivité des concepts deleuziens peut rouvrir des horizons. Dans les ténèbres, nous cherchons la lumière. Il faudra bricoler et s'accrocher pour la rallumer.



PATRICK MODIANO
CHRISTIAN MAZZALAI

70 bis
Entrée des artistes

« Une plongée dans le Montparnasse mythique des ateliers et des peintres. »
Sylvie Tanette, *Les Inrockuptibles*

« Avec les archives et les photographies que son ami, le guitariste et compositeur Christian Mazzalai, a rassemblées, Patrick Modiano raconte l'histoire rocambolesque de cette adresse, à la fois légendaire et méconnue. »
Jérôme Garcin, *Le Nouvel Obs*

« Un livre fascinant, album, enquête, roman, document, où l'on retrouve un Modiano que l'on aime. »
Augustin Trapenard, *La Grande Librairie*

« Fantasque et formidable cortège où l'on croise notamment le peintre Gérôme, le poète Ezra Pound, le pianiste George Antheil, Stevenson, Picasso, Claude Cahun… TTT »
Nathalie Crom, *Télérama*

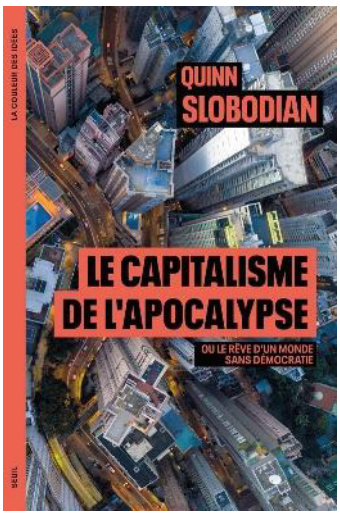
« Une collection de portraits fulgurants d'artistes, d'écrivains, de peintres, plasticiens, qui passèrent tous au 70 bis. Une merveille. »
Élisabeth Quin, *Arte*

nrf

5 ESSAIS POUR DÉCRYPTER L'ÉPOQUE

BEST OF 2025 ESSAIS

1 ↓ *Le Capitalisme de l'apocalypse ou Le Rêve d'un monde sans démocratie* de Quinn Slobodian (Seuil/"La Couleur des idées")



Destruction de l'État social, répression des oppositions et des minorités, sécession avec les normes du bien commun de la part des milliardaires : ce cauchemar politique est le fruit d'un capitalisme de fragmentation (un *"capitalisme crack-up"*), analyse l'historien canadien Quinn Slobodian dans une enquête stupéfiante. Retraçant le parcours de militants anarcho-capitalistes, souvent issus de la Tech, attachés à un capitalisme autoritaire, il éclaire les visages d'un monde apocalyptique à venir, s'il n'est déjà là.

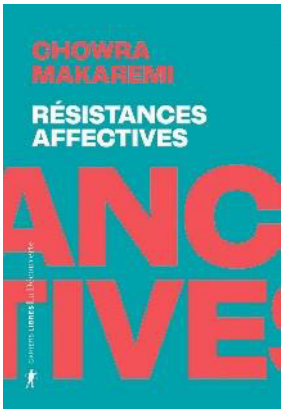
2 → *Le Temps des salauds – Comment le fascisme devient réel* d'Hugues Jallon (éditions divergences)



Si le fascisme chimiquement pur des années 1930 a bien été défait, une autre formule s'est imposée. Peu importe le nom qu'on lui accole – postfascisme, néofascisme, national-populisme –, nous vivons bien la renaissance d'un idéal politique désignant l'autre (l'étranger·ère) comme un être à détruire. Jallon éclaire ce temps des salauds, où de ralliements en accommodements, les élites politiques et économiques s'emploient à rendre la promesse fasciste raisonnable.

3 ↘ *Résistances affectives – Les politiques de l'attachement face aux politiques de la cruauté* de Chowra Makaremi (La Découverte)

Prenant au sérieux la question des affects et des émotions dans le champ politique, l'anthropologue Chowra Makaremi met en lumière l'existence des mouvements de résistance, nés de chagrins, deuils, colères…, s'opposant aux "politiques de la cruauté" qui traversent la planète. Une magnifique réflexion, nourrie de la philosophie féministe, sur ce que nos effrois et nos attachements font à la politique.

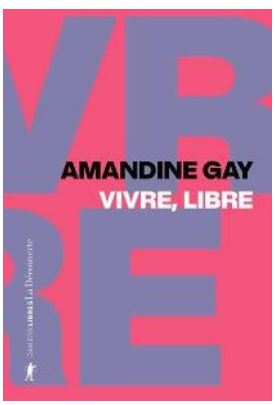


4 ← *Vivre avec les hommes – Réflexions sur le procès Pelicot* de Manon Garcia (Climats)



"Peut-on vivre avec les hommes ? À quel prix ?", se demande, moins naïvement que philosophiquement, Manon Garcia après avoir suivi les huit semaines du procès Pelicot. Travaillant sur les concepts de soumission et de consentement, elle propose une réflexion nerveuse qui bute sur un problème insondable : que faire de ce champ de ruines qu'est la sexualité masculine ? Subtilement, sans cacher son inquiétude, elle invite à tout réapprendre de l'art d'aimer.

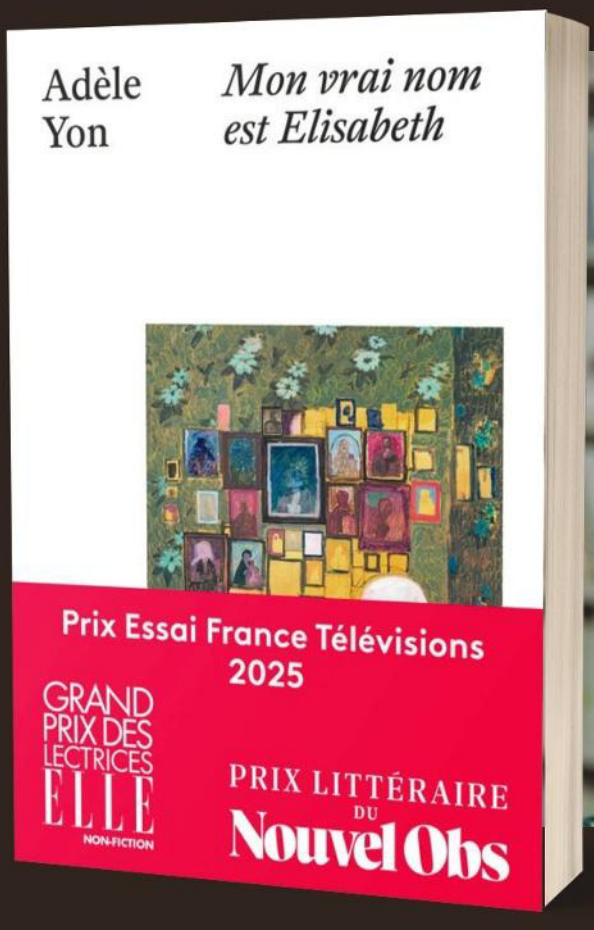
5 → *Vivre, libre – Exister au cœur de la suprématie blanche* d'Amandine Gay (La Découverte)



Avec son récit personnel, l'autrice *(Une poupée en chocolat)* et réalisatrice *(Ouvrir la voix, Une histoire à soi)* revient sur tout ce qu'elle a traversé en tant que femme noire depuis sa naissance. Avec une énergie et une précision analytique impressionnantes, Amandine Gay bouscule les lecteur·rices, sidéré·es par la violence de sa vie marquée par la "suprématie blanche", mais aussi par sa capacité à l'inscrire dans une réflexion politique globale, nourrie de ses lectures de bell hooks, Audre Lorde ou Charles W. Mills.

LE SUCCÈS LITTÉRAIRE DE L'ANNÉE

ADÈLE YON
MON VRAI NOM EST ELISABETH





© CHARLOTTE KREBS

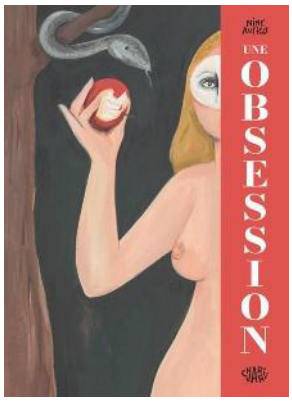
"UNE ENQUÊTE FAMILIALE OBSÉDANTE QUI FAIT TOUT EXPLOSER SUR SON PASSAGE."
LE NOUVEL OBS

Éditions
du sous-
sol

NOS COUPS DE CŒUR BD

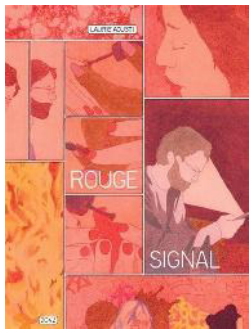
1 ↓ *Une obsession* de Nine Antico (Charivari)

Depuis *Le Goût du paradis* (2008), la Française revient pour la première fois à l'autobiographie. Avec la renversante *Une obsession*, elle se libère à la fois des cases, de sa relation au désir et du trauma de son passé. Ce récit très personnel prend la forme d'un voyage sensuel et fantasmé à Venise, entre Casanova et le poids du patriarcat. Intense et fascinant.



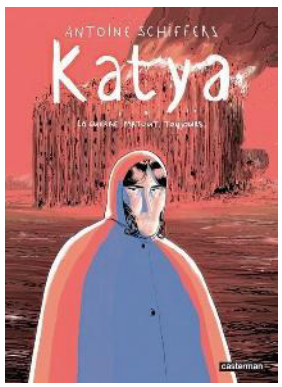
2 ← *Rouge Signal* de Laurie Agusti (2042)

Jusque-là autrice de livres jeunesse, Laurie Agusti s'inspire pour sa première BD adulte de sa peur du masculinisme. Elle y montre en parallèle la radicalisation d'un homme mal dans sa peau et la vie d'une onglerie pratiquant le *nail art*. Cette lutte entre virilisme incel et féminité nourrit la tension d'un thriller raconté avec une inventivité graphique colorée.



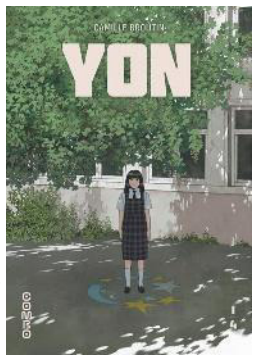
3 → *Katya* d'Antoine Schiffers (Casterman)

Antoine Schiffers, lauréat du prix Les Inrockuptibles BD de la première œuvre, signe une BD d'une folle ambition, qui reconstitue l'ambiance des guerres de Tchétchénie des années 1990. Grâce à son travail sidérant sur les couleurs et un dessin expressif, il fait ressentir avec force l'impuissance d'une mère partie à la recherche de sa fille.

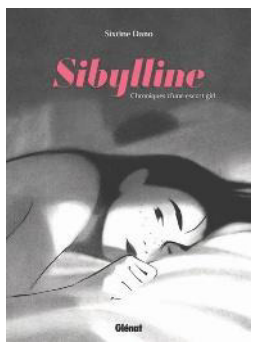


4 ↘ *Yon*, tomes 1 et 2 de Camille Broutin (Dargaud)

Pendant francophone de *L'École emportée* du maître Kazuo Umezu, *Yon* est la première œuvre personnelle de Camille Broutin. L'autrice ultra-douée y raconte comment de jeunes élèves se réfugient dans un pensionnat pour se protéger d'une menace surnaturelle. À la fois violent et introspectif, le premier tome de la série a reçu le prix Les Inrockuptibles manga.

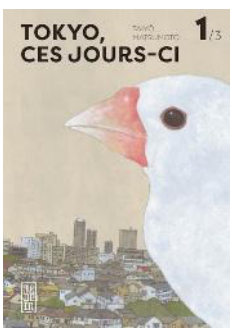






5 ← *Sibylline – Chroniques d'une escort girl* de Sixtine Dano (Glénat)

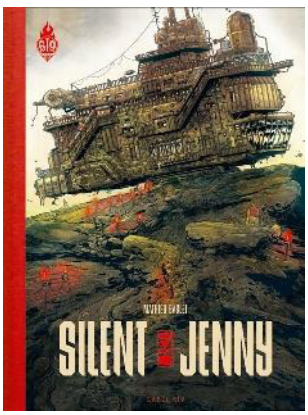
Réalisée entièrement au fusain, cette première œuvre follement aboutie, sortie début 2025, a placé l'année sous le signe du féminisme et de la créativité. La Française Sixtine Dano y déconstruit l'imaginaire des escort girls. Elle a rencontré plusieurs étudiantes ayant recours à la prostitution pour introduire du réel dans la fiction, sans tomber dans le pur documentaire.





6 ↑ *Tokyo, ces jours-ci*, tomes 2 et 3 de Taiyō Matsumoto (Kana)

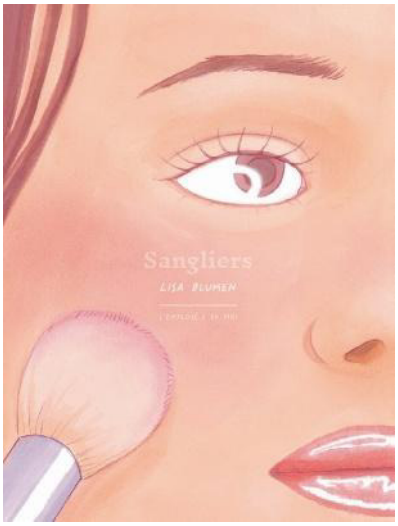
Bouclée en trois tomes, cette série autour d'un éditeur démissionnaire nous plonge dans l'industrie concurrentielle du manga. Mais l'auteur d'*Amer Béton* et de *Sunny* se détache de la dimension réaliste pour signer une histoire chorale poétique et très humaine autour de la création artistique.



7 ← *Silent Jenny* de Mathieu Bablet (Rue de Sèvres/ "Label 619")

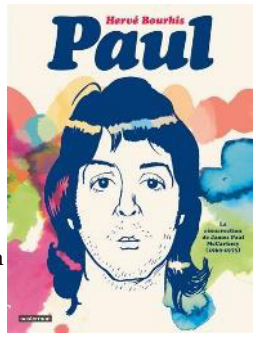
Habitant un vaisseau-village, Jenny cherche à retrouver les traces ADN des dernières abeilles. Tour de force narratif, *Silent Jenny* confirme combien on tient en Mathieu Bablet l'un des grands auteurs de science-fiction actuelle, capable de transformer l'éco-anxiété en une BD-univers dans laquelle il est bluffant de s'immerger.

8 ↓ *Sangliers* de Lisa Blumen (L'Employé·e du moi)



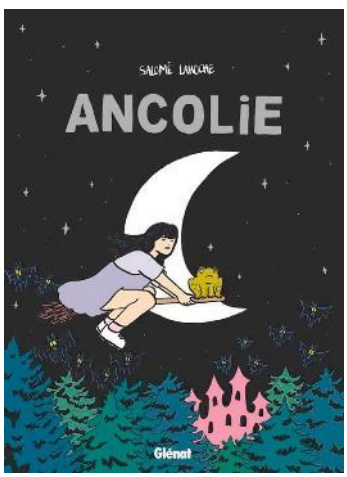
Après avoir donné sa version de la science-fiction, Lisa Blumen s'attaque à une figure contemporaine, celle de l'influenceuse beauté, déchirée entre le commerce et la sincérité, sa famille et le public envahissant. Jouant avec les nuances de rose, l'autrice aborde les sujets de la marchandisation du corps et du voyeurisme.

9 → *Paul* d'Hervé Bourhis (Casterman)



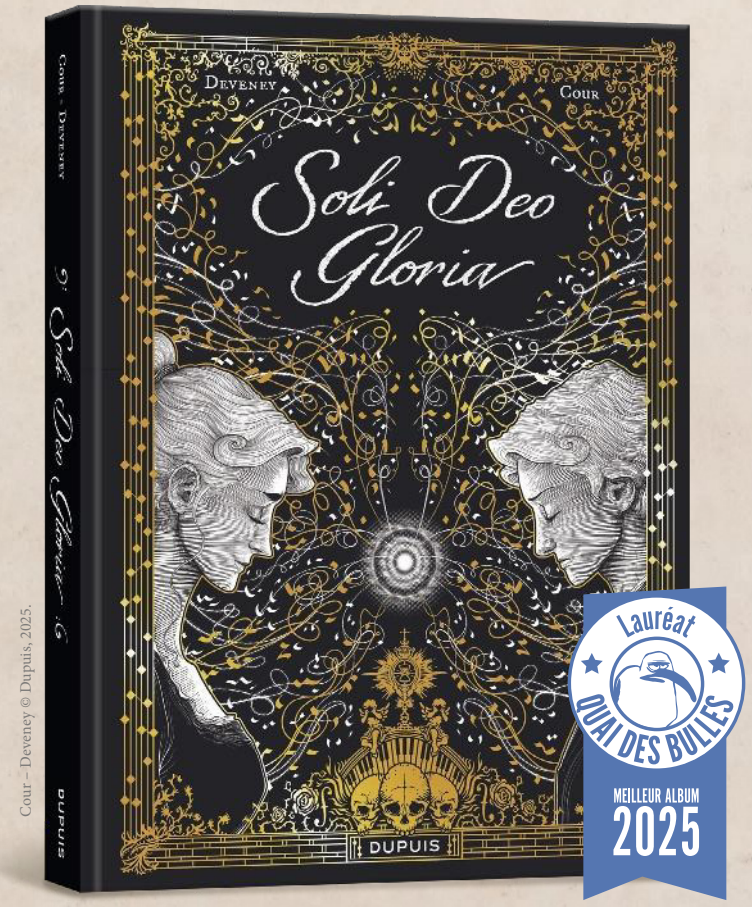
Peut-on être une idole mondiale et en même temps fauché ? Dans *Paul,* Hervé Bourhis raconte avec passion et érudition comment McCartney s'est reconstruit après les Beatles. Festival d'images pop empruntant à Milton Glaser comme au film d'animation *Yellow Submarine,* ce récit enlevé et drôle montre avec facétie l'envers de la légende.

10 ← *Ancolie* de Salomé Lahoche (Glénat)



Ancolie vit avec un crapaud, couche avec des nains, a pour soupirante un fantôme qui s'appelle Mireille et a poignardé son ex... un vampire. Alcoolique et fêtarde, elle ne fait vraiment pas partie des sorcières modèles. Star désinvolte d'Instagram et collaboratrice des *Inrocks (L'Abécédaire),* Salomé Lahoche signe une BD hilarante qui ne manque pas de fond.

Le roman graphique virtuose
COUP DE CŒUR
DES LIBRAIRES ET DE LA PRESSE



Cour – Deveney © Dupuis, 2025.

Lauréat
QUAI DES BULLES
MEILLEUR ALBUM
2025

Disponible au rayon BD

« Prodigieux »
TTTT
Télérama

« Un bijou »
france inter

« Magistral »
LE FIGARO

« Sublime »
Le Monde

« Époustouflant »
Les Inrocks

« Splendide »
LES ARTS DESSINÉS

« Une ode à la musique »
arte

DUPUIS

À QUOI JOUE RACHIDA DATI ?



↑
Derniers Feux de Nemo Flouret.

On se plaint depuis longtemps de la fuite des cerveaux hors de l'Hexagone, mais quid de celle des artistes ? L'inquiétant phénomène se déroule à bas bruit et a pris cette année une ampleur inquiétante dans le monde du spectacle vivant. Subsistent néanmoins quelques lueurs d'espoir et poches de résistance.

Texte Fabienne Arvers, Igor Hansen-Løve, Philippe Noisette & Patrick Sourd

Réduite à l'atomisation d'une série de cas personnels, la situation dans le monde du spectacle vivant témoigne à l'évidence d'un problème structurel, donc politique. Chaque jour, la liste de celles et ceux qui démissionnent ou ont annoncé leur volonté de ne pas être reconduit·es pour un nouveau mandat à la tête de fameuses institutions théâtrales françaises s'allonge. Ainsi, Stéphane Braunschweig a quitté l'Odéon-Théâtre de l'Europe, estimant ne plus avoir les moyens de mener à bien son projet. Même motif à Toulouse pour Galin Stoev, qui annonce son départ de la direction du Théâtre de la Cité. Constat similaire pour le directeur du TNP de Villeurbanne, Jean Bellorini préférant partir pour la Suisse et le Théâtre de Carouge plutôt que de subir sans préavis les coupes budgétaires. En visite à Villeurbanne le 17 octobre, la ministre de la Culture

Quentin Chevrier

a annoncé vouloir coupler le fleuron de la décentralisation théâtrale avec l'institution Pôle Pixel (cinéma et production numérique) pour *"développer des projets innovants entre spectacle vivant et nouvelles technologies"*. À ce lot s'ajoute une autre mauvaise nouvelle avec le départ de Philippe Quesne de La Ménagerie de Verre, à Paris. Cette hémorragie de talents devrait alerter nos élu·es, c'est pourtant sans regrets qu'ils et elles s'en séparent comme d'une quantité négligeable dans le paysage du spectacle vivant.

CONTRE VENTS ET MARÉES

Côté bonnes nouvelles, la reconduction pour quatre ans de Tiago Rodrigues à la tête du Festival d'Avignon et sa volonté de continuer – même s'il n'a pas les moyens qu'il mérite – à penser l'événement comme un relais de toutes les disciplines. La première saison de Julien Gosselin à l'Odéon-Théâtre de l'Europe s'imposait aussi comme une réjouissance avec une création mémorable signée Vimala Pons, *Honda Romance* (lire p. 22), tout comme la nomination du chorégraphe et danseur François Chaignaud à la direction du Centre chorégraphique national de Caen. Car oui, contre vents et marées, les artistes ont poursuivi leur travail de création apte à nous déciller et faire trembler sur leurs bases nos préjugés, convictions et autres soi-disant pensées prêtes à dégainer de l'opinion au kilomètre. Grâce leur en soit rendue. On pense bien sûr à ce démarrage d'année réjouissant avec *Le Rendez-Vous* par Jonathan Capdevielle et Camille Cottin, à l'événement que constitua la soirée *Le Procès Pélicot* par Milo Rau au Festival d'Avignon, comme à la sensationnelle découverte dans le Off d'Avignon d'*Autokèn* d'Anne Corté, un solo bluffant qui nous fait revivre une bavure policière qui se solde par la mort d'un innocent. Pour finir en beauté, il convient de mentionner également les deux claques absolues que furent, dans des registres différents, les représentations d'*Hamlet/Fantômes* de Kirill Serebrennikov et de *Musée Duras* de Julien Gosselin.

UNE HUMANITÉ À (RE)TROUVER

Dans le très beau spectacle d'Ali Chahrour, *Quand j'ai vu la mer,* le public est accueilli par une lumière aveuglante. Il faut s'habituer à ne rien voir, ou mal, dans ses premiers instants. Pour le chorégraphe et metteur en scène, il s'agit de faire acte de résistance, que l'on soit artiste ou spectateur·rice.
Le Libanais sait de quoi il parle, répétant sa pièce alors que des bombes touchaient son pays, que ce cycle de violence paraissait se répéter sans fin. Invitant au plateau des femmes migrantes, exploitées à Beyrouth telles des esclaves modernes, Ali Chahrour s'interroge : *"Que reste-t-il de notre humanité lorsqu'on laisse faire ce genre de pratiques ?"* Et d'y répondre par la danse et le chant.
Lia Rodrigues, dans la foulée, questionnait notre regard avec *Borda* et sa communauté de danseur·ses prise dans les *"déchets"* de ses créations précédentes. De ce parti pris écoresponsable, la Brésilienne tire un feu d'artifice d'idées et de chocs visuels. En écho, Némo Flouret faisait des étincelles avec ses *Derniers Feux* et Vimala Pons sauvait le monde, un satellite grandeur nature sur les épaules, *"Atlaste"* d'un nouveau genre – féminin. La catastrophe n'était jamais loin cette saison, chez Camille Boitel et Sève Bernard (et leur intrigant théâtre en espace) comme chez Faye Driscoll (et le troublant *Weathering*). *We Need Silence*, lançaient à l'unisson Katerina Andreou et le Ballet de l'Opéra de Lyon. Et, plus que jamais, nous avons besoin de danse.

GELUCK EXPOSE LE CHAT

MUSÉE MAILLOL – PARIS

www.expo-lechat.com EXPO À partir du 14.11 2025



tempora MUSÉE MAILLOL PARIS LCI LE FIGARO PARIS MATCH RATP sncfconnect PARIS PREMIÈRE RTL

BEAUX PLATEAUX



1 ***Musée Duras*** **par Julien Gosselin**
Renouant avec la démesure du happening, le nouveau directeur de l'Odéon-Théâtre de l'Europe invente un spectacle monstre de dix heures pour une brillante dédicace à l'œuvre de Marguerite Duras.

2 ***Le Sommet*** **par Christoph Marthaler**
L'absurdité abyssale qui frappe l'humanité dans son entreprise de destruction généralisée de la planète atteint ici des sommets. Et ce ne sont pas les ballons gonflés en forme de bouteilles d'oxygène qui nous sauveront de l'asphyxie…

3 ***La Distance*** **par Tiago Rodrigues**
Le plus beau souvenir d'Avignon. Cette pièce quasi épistolaire portée par le duo Adama Diop et Alison Dechamps, avec pour toile de fond un scénario S.F., raconte les liens atemporels qui peuvent unir un père et sa fille.

4 ***Honda Romance*** **par Vimala Pons**
Avec *Honda Romance,* véritable coup de maître théâtral et musical, Vimala Pons sidère. Un bombardement superbement chronométré et déclencheur de tempêtes émotionnelles.

5 ***Partout le feu*** **par Hubert Colas**
Faire le portrait d'une génération, en le diffractant à travers l'expérience d'une jeune militante : *Partout le feu* d'Hélène Laurain puise en elle sa force, son énergie et sa solastalgie dévorante.

Philippe Jarrigeon · Christophe Raynaud de Lage

6 *L'Hôtel du Libre-Échange* par Stanislas Nordey

Une pièce que l'on n'attendait pas forcément. Vingt ans après *La Puce à l'oreille*, Stanislas Nordey monte l'autre pièce-phare de Georges Feydeau, entouré par la même équipe artistique qu'à l'époque. Pour les amateur·rices de grand jeu.

7 *Profanations* par Faustin Linyekula et Franck Moka

Contre les faux messies et les vrais barbares, la dernière création entre le chorégraphe-danseur et son complice multi-fonctions ose la plus sublime des profanations, incarnée avec force par Inès Mangominja.



8 → *Derniers Feux* par Némo Flouret

Une folle activité digne de Cinecittà et la solitude d'une trompette fellinienne se jouent des références à la peinture du Quattrocento et au Tanztheater de Pina Bausch, dans un émerveillement de chaque instant.

9 *Borda* par Lia Rodrigues

Dernier volet d'une possible trilogie après *Fúria* et *Encantado*, *Borda* de la Brésilienne Lia Rodrigues choisit le silence pour mieux donner à voir des corps en fusion. Une danse pour panser le monde.

10 *Israel & Mohamed* par Israel Galván et Mohamed El Khatib

De confessions cruelles en anecdotes impayables, ces deux-là nous bouleversent et nous font rire de l'incompréhension de pères se refusant à cautionner les aventures artistiques de leurs fils.



CITÉ
ARCHITECTURE & PATRIMOINE

22.10.25
16.02.26
EXPOSITION
FABIENNE VERDIER
CITÉ DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE
PALAIS DE CHAILLOT
PLACE DU TROCADÉRO

TRANSFUGE FG.DJradio Libération BeauxArts PARIS PREMIÈRE

Trilogie, 2018, Fabienne Verdier
Photo : Inès Dieleman © Cité de l'architecture et du patrimoine

PIÈCES MANQUANTES

Entre braquage hyper-médiatisé du Louvre, (ré)ouverture d'institutions d'envergure et fermeture du Centre Pompidou, l'année fut riche en événements. Avec une interrogation lancinante : quelle place pour la scène française ?

Texte Jean-Marie Durand



↑ *Le Dernier Carnaval* de Cai Guo-Qiang, sur la façade du Centre Pompidou, avant la fermeture du musée pour cinq ans. À Paris, le 22 octobre.

On n'a jamais autant parlé des musées et de la création artistique qu'en cette fin d'année. Moins pour de bonnes raisons – l'amour de l'art – que pour des motifs plus retors – la défense acharnée du patrimoine, et surtout de l'idée de la sécurité, ajustée à tout et n'importe quoi, y compris aux espaces d'exposition. Certes désolant (surtout pour les adeptes des diadèmes et des colliers en émeraude), le braquage des joyaux de la Couronne au Louvre généra un emballement médiatique charriant beaucoup trop d'arrière-pensées (la décadence de la France, le désir diffus d'une société de contrôle…) pour que la défense de l'histoire de l'art soit le seul objet de sa préoccupation. Le texte de soutien (paru dans *Le Monde*) à la directrice du Louvre, Laurence des Cars, de la part de cinquante-sept conservateur·rices et directeur·rices des plus grandes institutions muséales, est venu légitimement rappeler que *"les musées ne sont ni des bastions ni des coffres-forts"* et que les risques pèsent sur chaque œuvre dès lors qu'elle est exposée.

À ce trauma national s'ajouta, quasiment au même moment, une autre blessure : la fermeture pour les cinq ans à venir du Centre Pompidou, qui, depuis l'année 1977, a formé les regards de plusieurs générations de visiteur·ses. La beauté, crépusculaire et hyper-contemporaine à la fois, de l'ultime exposition du Centre, celle du photographe Wolfgang Tillmans, consacra de la plus forte des manières une histoire muséale à part, qui se prolongera dans les années à venir à travers une constellation d'expositions et de spectacles en France et à l'étranger. Le chagrin de cette fermeture, célébrée dans l'allégresse fin octobre, le temps de deux soirées proposées par le label Because, restera l'un des traits les plus marquants de l'année, comme la trace d'une absence au cœur de Paris, où le "trou" de Beaubourg, comme on en parlait au début des années 1970, redevient un mot d'actualité.

PARIS VOIT GRAND

Deux réouvertures sont venues apporter une compensation heureuse : celles du Grand Palais et de la Fondation Cartier. Dirigé par Didier Fusillier, le Grand Palais a rouvert ses portes au public en juin avec un programme estival riche en spectacles (Mohamed El Khatib, Boris Charmatz, Rachid Ouramdane…) et expositions (Niki de Saint Phalle, Jean Tinguely, Pontus Hultén, *Euphoria,* Chiharu Shiota, Dolce & Gabbana…). Pilotée par Chris Dercon, la Fondation

Victor Lochon/Gamma-Rapho via Getty Images

Cartier a inauguré, plus de quarante ans après sa création à Jouy-en-Josas, un nouveau chapitre de son histoire, en dévoilant cet automne sa collection dans ses nouveaux et gigantesques murs, place du Palais-Royal, dans les anciens espaces du Louvre des Antiquaires, reconfigurés dans un souci de transparence et d'ouverture sur l'extérieur par Jean Nouvel (lire p. 152).
Si tous les signes d'une grande richesse institutionnelle et muséale parisienne n'ont donc pas manqué cette année (saluée par tous·tes les collectionneur·ses et directeur·rices de musées étrangers venu·es en masse durant Art Basel Paris fin octobre), la question de la place et du statut des artistes français·es dans l'écosystème s'est à nouveau posée. Loin d'être inédit, le sujet de la visibilité de la "scène française" dans le monde et à domicile reste clé ; le rapport de Martin Bethenod, remis cet été à la ministre de la Culture, en a précisément documenté les enjeux. En suggérant notamment une impulsion nouvelle pour le Palais de Tokyo, qui expose déjà 40 % d'artistes de la scène française ; en réveillant un programme de résidence et d'apprentissage à destination de jeunes artistes et commissaires ; en relançant le principe d'une triennale, treize ans après celle d'Okwui Enwezor (*La Triennale – Intense Proximité,* qui investissait les espaces du Palais de Tokyo et de sept lieux associés situés dans Paris et sa banlieue pour proposer un large état des lieux de la scène française). Martin Bethenod préconise aussi de faire du Centre national des arts plastiques le chef de file du soutien public aux artistes de l'Hexagone.

UN RÉSEAU PRÉCIEUX POUR LES JEUNES ARTISTES

Alors qu'en 2010 l'exposition *Dynasty,* proposée par le musée d'Art moderne de la Ville de Paris et le Palais de Tokyo, accompagnait une nouvelle génération d'artistes (Mohamed Bourouissa, Camille Henrot, Théo Mercier, Fabien Giraud, Raphaël Siboni…), l'actuel manque de soutien des grandes institutions aux jeunes pousses et même aux artistes en milieu de carrière semble de fait criant. Surtout lorsqu'on le compare aux efforts des galeries, collectifs et centres d'art répartis sur tout le territoire qui font le travail de dévoilement des artistes occulté·es par les grosses machineries.
De la Fondation Pernod Ricard à Lafayette Anticipations (Paris), de l'Institut d'art contemporain Villeurbanne/Rhône-Alpes au Magasin (Grenoble), du Crédac (Ivry-sur-Seine) au Capc (Bordeaux), de Fiminco (Romainville) au Grand Café (Saint-Nazaire), du Mo.Co (Montpellier) au MAMC (Saint-Étienne)…, sans parler de tous les Frac, des dizaines de lieux mettent tous les jours en orbite la fragile scène française, qui avance à l'ombre de quelques figures reconnues à l'étranger (Daniel Buren, Pierre Huygue, Philippe Parreno, Marguerite Humeau, Julien Creuzet…). On a croisé cette année au hasard des visites de nombreuses figures qui l'animent avec éclat : Meriem Bennani, Julie Béna (lire p. 154), Benoît Piéron, Liv Schulman, Josèfa Ntjam (lire p. 155), Roy Köhnke, Iván Argote, Valentine Gardiennet, Tarek Lakhrissi, David Douard, Louidgi Beltrame, Anne Le Troter, Nefeli Papadimouli, Mathieu Sauvat et tant d'autres.
L'entrée en fin d'année dans les collections permanentes du Louvre de toiles de Marlene Dumas et d'une installation vidéo de Mohamed Bourouissa, *Les 4 temps* (fruit de ses promenades instagramées dans le jardin des Tuileries durant un an), prouve bien que l'attention à la scène contemporaine, venue du cœur patrimonial (même attaqué par des Pieds Nickelés), reste un horizon possible du paysage institutionnel.

Otobong Nkanga
I dreamt of you in colours
10 octobre 2025 – 22 février 2026
MAM MUSÉE D'ART MODERNE DE PARIS

* J'ai rêvé de toi en couleurs
Otobong Nkanga, *Sodal Consequences V: The Harvest* 2022.
Collection Wim Waumans. Courtesy de l'artiste
VILLE DE PARIS
PARIS MUSÉES
Avec le soutien de :
Sfil
BeauxArts
Konbini
Les Inrockuptibles
radio nova
TV5 MONDE

PLEIN LES YEUX



↑
Wolfgang Tillmans, *Lacanau (self)*.

1 → ***Wolfgang Tillmans. Rien ne nous y préparait – Tout nous y préparait,*** **Centre Pompidou, Paris**
Investissant la BPI, vidée de ses livres et de ses étudiant·es, le photographe allemand Wolfgang Tillmans exposait ses images cultissimes : portraits de stars et d'ami·es, fruits ensoleillés, manifestant·es en colère, images abstraites… Une expérience de visite inoubliable, où les fantômes du Centre Pompidou se mêlaient aux photos d'un immense artiste. La grande expo de l'année.

2 ***Gerhard Richter,*** **Fondation Louis Vuitton, Paris**
À travers 270 œuvres, depuis sa première toile, peinte en 1962, jusqu'à sa dernière, réalisée en 2024, la Fondation Louis Vuitton dévoile plus de soixante ans de création du plus grand peintre vivant à travers un panorama couvrant tous les genres auxquels l'artiste s'est livré : le portrait, la nature morte, le paysage, la peinture d'histoire, l'abstraction… Bouleversant.
Jusqu'au 2 mars.

3 ***Dans le flou, une autre vision de l'art de 1945 à nos jours,*** **musée de l'Orangerie, Paris**
Grâce à une somme magistrale d'œuvres, l'exposition dévoilait les secrets d'un geste esthétique qui, défiant la netteté naturaliste, a fait le choix du transitoire, du désordre, du mouvement, de l'inachevé, du doute. Le parcours s'émancipait des racines du flou de la fin du XIX^{e} siècle pour saisir comment tous les médiums de l'art moderne et contemporain se détachent des codes normatifs du visible pour révéler, par le flou même, les vérités du monde.

4 ***Dimanche sans fin – Maurizio Cattelan et la collection du Centre Pompidou,*** **Centre Pompidou-Metz**
En sélectionnant près de 400 œuvres d'art d'artistes-phares du musée, Maurizio Cattelan se rend attentif à l'art du XX^{e} siècle en même temps qu'il tombe le masque. Confrontant une quarantaine de ses propres pièces à celles de Breton, Duchamp ou Malevitch, il se dévoile au-delà de son image de provocateur, tel qu'en lui-même, inquiet, poète, inventif.
Jusqu'au 1er février 2027.

5 ***Meriem Bennani. Sole Crushing,*** **Lafayette Anticipations, Paris**
Spectaculaire et hypnotique, l'installation *Sole Crushing* de Meriem Bennani met en scène une symphonie chorégraphique de près de 190 tongs animées par un système pneumatique. Accompagnée d'une composition musicale de Reda Senhaji, aka Cheb Runner, l'œuvre évoque le duende du flamenco et des musiques traditionnelles marocaines, tout en abordant les dynamiques sociales des foules. Une allégorie enchantée d'une foule s'offrant aux pulsations vitales.
Jusqu'au 8 février.

6 ***Vertigo,*** **Villa Carmignac, Porquerolles**
En rassemblant une cinquantaine d'œuvres abstraites issues de la collection Carmignac et d'institutions publiques ou privées (Jesús Rafael Soto, James Turrell, Ólafur Elíasson…), Matthieu Poirier confrontait les visiteur·ses à l'idée qu'ils et elles se faisaient d'une expérience intérieure activée par la contemplation d'œuvres d'art dont le motif commun était l'arrachement à la figuration, aux apparences, au naturalisme de la représentation. Une divagation sensorielle et sensuelle.

Courtesy Galerie Buchholz, Berlin, Galerie Chantal Crousel, Paris, Maureen Paley, London, David Zwirner, New York

7 ***L'Invention du quotidien,*** **CAPC, Bordeaux**

Invité·es à inventer leur quotidien, comme Michel de Certeau l'avait théorisé en 1980, les artistes rassemblé·es au CAPC s'intéressent à des objets et outils communs qu'ils et elles détournent à l'envi. L'art de collecter, recycler, réemployer, transformer, collaborer, réparer, emprunter, pirater, enquêter s'incarne ici dans toute son amplitude poétique.

Jusqu'au 4 janvier.

8 ***Corps et Âmes,*** **Bourse de Commerce – Pinault Collection, Paris**

D'Arthur Jafa à Ali Cherri, de Sherrie Levine à Anne Imhof, de Kerry James Marshall à Zanele Muholi, l'impressionnante somme d'artistes rassemblé·es par Emma Lavigne trouvait sa cohérence sur un fil sensible : la façon dont les artistes contemporain·es renouvellent la longue histoire du regard sur le corps, réceptacle organique d'une histoire sociale qui les façonne.

9 ***Echo Delay Reverb – Art américain, pensées francophones,*** **Palais de Tokyo, Paris**

Naomi Beckwith, conservatrice et directrice adjointe du Guggenheim de New York, creuse un récit passionnant et inédit dans l'histoire de l'art de ces vingt dernières années en suggérant que plusieurs générations d'artistes américain·es ont lu la philosophie française des années 1960-1970 pour en faire des "manières de faire de l'art". L'histoire d'une boîte à outils dans laquelle les artistes ont puisé des ressources créatives.

Jusqu'au 15 février.

10 ***Benoît Piéron. Ministère des passe-temps,*** **Le Grand Café, Saint-Nazaire**

Depuis ce qu'il appelle *"ses maladies de compagnie"*, Benoît Piéron a fait œuvre pour donner délicatement une forme plastique à l'expérience du corps fragile. À ce qu'elle conditionne, ce qu'elle oblige, ce qu'elle gâche. Présente dans chaque recoin du centre d'art de Saint-Nazaire, cette maladie se cachait et se dévoilait dans un même mouvement. Son œuvre contient la mémoire de tous·tes celles et ceux qui n'ont pas survécu.



“La non-taxation des milliardaires touche au cœur de notre contrat social”

Avec sa proposition de taxe sur les ultra-riches, Gabriel Zucman a mis sur l’agenda politique la question de la fiscalité. Si une majorité de citoyen·nes semble favorable à l’idée, elle provoque pourtant l’hostilité d’une grande part des milieux politiques et patronaux. Décryptage de ce sujet éminemment politique – et philosophique.

Texte Jean-Marie Durand

Votre nom est associé pour tout le monde à une proposition politique : la fameuse taxe Zucman, qui a dominé une grande partie du débat public cette année, d’éloges en controverses. Diriez-vous que c’est le combat de votre vie ?

Gabriel Zucman — Pas vraiment, je suis en réalité beaucoup plus intéressé par l’analyse des relations économiques internationales, sujet qui constitue le cœur de mes recherches depuis quinze ans : le lien entre les échanges commerciaux et financiers d’un côté et la montée des inégalités de l’autre ; les dynamiques de concurrence et de coopération entre nations ; les nouvelles formes d’évasion fiscale permises par la mondialisation… Mais il se trouve qu’après des années passées à étudier ces sujets, et en particulier les mécanismes de dissimulation des revenus et des patrimoines dans les paradis fiscaux, je me suis rendu compte que la grande évasion, pour nos milliardaires, avait lieu ici même, sous nos yeux. Grâce à l’utilisation de sociétés holdings qui n’ont pas besoin d’être domiciliées aux Bermudes mais opèrent pour l’essentiel depuis la France, nos plus grandes fortunes échappent à l’impôt sur le revenu. Pour y remédier, l’outil le plus puissant consiste à créer un taux minimum d’imposition, de la même façon que 130 pays ont décidé, en 2021, d’appliquer un taux plancher aux grandes entreprises multinationales *[sous l’égide de l’OCDE et du G20, 130 pays signent en octobre 2021 un accord qui prévoit un taux d’imposition minimum effectif de 15 %]*. •••

Aliocha Boi



→ Pourriez-vous rappeler en quelques mots son principe directeur et ses modalités pratiques ?

L'idée est simple : si vous possédez plus de 100 millions d'euros de patrimoine, alors le total de l'impôt dont vous vous acquittez chaque année – impôt sur le revenu, IFI, CSG, etc. – devrait s'élever au moins à 2 % de votre fortune. Si ce total est inférieur, les contribuables concernés devraient alors s'acquitter de la différence pour atteindre le seuil de 2 %. Ce dispositif ne concerne donc que les foyers ultra-fortunés (1 800 environ ont un patrimoine de plus de 100 millions) et, parmi ces derniers, ceux qui paient peu d'impôt aujourd'hui. On ne peut pas imaginer de mécanisme plus juste et plus ciblé. Compte tenu de la grande concentration des richesses, plus de 80 % des recettes de ce nouvel impôt proviendraient des seuls milliardaires, au nombre d'une centaine environ.

Cette taxe permettrait-elle vraiment de rapporter environ 15 milliards d'euros à l'État ?

La richesse des milliardaires a explosé depuis quinze ans. En 2010, les 500 plus grandes fortunes recensées par le magazine *Challenges* – pas exactement un repaire de gauchistes – possédaient environ 200 milliards d'euros, aujourd'hui c'est 1 200 milliards. Le calcul est donc simple : 2 % de cette somme, c'est 24 milliards d'euros de recettes, desquelles il faudrait déduire les faibles montants d'impôt sur le revenu dont ces personnes s'acquittent déjà. Il y aurait bien sûr un peu d'évasion – on ne peut jamais la réduire complètement à zéro –, mais la fortune ne peut pas se volatiliser du jour au lendemain. Il est très simple de réduire son revenu fiscal à peau de chagrin quand on est très riche, mais le patrimoine lui-même – pour l'essentiel des grosses détentions actionnariales dans des grandes entreprises – est bien plus difficile à dissimuler. D'où des recettes potentielles de l'ordre de 20 milliards d'euros, soit 0,7 point de PIB.

"Au-delà d'un certain niveau de richesse, il est très simple de structurer son patrimoine de façon qu'il ne génère pas ou peu de revenu taxable."

Comment et quand cette idée d'un impôt plancher de 2 % sur les ultra-riches s'est-elle affirmée au cours de vos travaux de recherche ?

Deux éléments ont été déterminants : d'abord la multiplication de travaux de recherche, au cours des trois dernières années, démontrant que les milliardaires ne paient pas d'impôt sur le revenu ou presque. C'est toute une communauté scientifique qui a établi, indépendamment, ce constat : en France avec le travail de l'Institut des politiques publiques, mais aussi aux États-Unis, aux Pays-Bas, au Brésil, en Norvège, en Suède, etc. Tout cela venant juste après l'accord international de 2021 sur la taxation minimale des multinationales. Cela m'a poussé à réfléchir à une question simple : pourrait-on appliquer le même principe, celui de l'impôt plancher, aux grandes fortunes ? J'ai remis mon rapport sur ce sujet au G20 en juin 2024, rapport dans lequel je proposais de créer un taux minimum de 2 % sur les fortunes de plus de 100 millions de dollars, proposition qui fut ensuite reprise et adoptée une première fois par l'Assemblée nationale en février 2025, à l'initiative du groupe Les Écologistes, ce qui a lancé le débat en France.

Quel bilan faites-vous de tous les débats qui ont existé autour de votre taxe ?

Je vois tout cela de manière très positive : le sujet est bien posé et pour l'essentiel bien compris dans l'opinion publique. Le niveau du débat a considérablement augmenté en quelques mois. Il est naturel que certaines personnes s'opposent à la proposition ; les ultra-riches comprennent bien que ce dispositif ne leur laisserait guère d'échappatoire et les forcerait à entrer de plain-pied dans le champ de la solidarité nationale. Ils se battent avec les armes à leur disposition – les médias qu'ils possèdent, notamment –, mais les forces de la démocratie finiront par l'emporter, comme elles l'ont fait par le passé, au moment du vote de l'impôt sur le revenu au début du XX^{e} siècle, notamment.

***"Les milliardaires ne paient pas d'impôt sur le revenu et nous allons y mettre fin"* : tel est le titre de votre dernier livre ; or, le dernier budget Lecornu a encore mis de côté votre proposition. Les milliardaires, qui sont au nombre d'une centaine en France, ont-ils encore le pouvoir de faire plier les politiques ?**

Ils ont exercé une pression très forte à l'automne pour que le gouvernement ne reprenne pas la mesure et ont obtenu une victoire temporaire. Mais ce n'est que transitoire. La proposition va revenir régulièrement à l'Assemblée et dans le débat jusqu'à ce qu'elle finisse par être adoptée *[la taxe Zucman a été rejetée par l'Assemblée nationale le 31 octobre, avec 228 voix contre et 172 voix pour]*. Des mesures similaires sont discutées partout dans le monde – au Brésil, aux États-Unis, en Afrique du Sud… Le problème de la non-taxation des milliardaires touche au cœur de notre contrat social, puisqu'il s'agit d'une violation du principe constitutionnel d'égalité devant l'impôt. Et les sommes en jeu sont devenues trop importantes pour pouvoir être ignorées, surtout dans la situation actuelle des finances publiques.

Comment comprendre que les ultra-riches paient aussi peu d'impôts, avec 13 % seulement de leur revenu qui contribuent aux finances publiques ?

Parce que, au-delà d'un certain niveau de richesse, il est très simple de structurer son patrimoine de façon qu'il ne génère pas ou peu de revenu taxable. En France, cela passe par l'utilisation de sociétés holdings, qui font écran à l'impôt. C'est ainsi qu'un magnat du luxe peut percevoir 3 milliards de dividendes sans avoir à payer d'impôt sur le revenu sur ces derniers. Plus d'un siècle après sa création, l'impôt sur le revenu demeure une création inachevée : les ultra-riches n'y sont toujours pas soumis. •••

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

2026



Wajdi Mouawad
21 janvier – 8 mars
création



Arne Lygre
Stéphane Braunschweig
18 mars – 17 avril



Adélaïde Bon
Pauline Bureau
27 mars – 19 avril
création



Lazare
19 mai – 20 juin
création



la Jeune troupe
Frédéric Fisbach
26 mai – 13 juin
création

Le Monde · Télérama · TRANSFUGE · TROISCOULEURS · arte · france culture · france inter

www.colline.fr
15, rue Malte-Brun, Paris 20e
métro Gambetta

→ Estimez-vous que tant que cet impôt ne sera pas appliqué, l'histoire de l'impôt sur le revenu, créé au début du XXe siècle et qui a largement concouru à la réduction des inégalités, ne sera pas achevée ?

De mon point de vue, l'impôt plancher sur les ultra-riches viendrait en effet parachever la création de l'impôt progressif sur le revenu, grande révolution démocratique et républicaine qui a permis le développement de l'État social au XXe siècle, c'est-à-dire de l'éducation pour tous, de la santé, des services publics, qui constituent le moteur de la croissance de la productivité. L'impôt sur le revenu, vilipendé par les grandes fortunes au début du XXe siècle, est aujourd'hui reconnu comme un grand succès. Mais il faut le compléter pour s'assurer que les milliardaires n'y échappent pas : la puissance publique doit exercer son autorité sur les plus grandes fortunes, qui aujourd'hui s'accumulent en dehors de tout contrôle.

De manière plus générale, estimez-vous que la justice fiscale reste encore le ressort principal d'une politique de gauche ?

La question de l'impôt est sans doute la question politique – et même philosophique – la plus importante dans les sociétés démocratiques contemporaines, où la puissance publique prélève entre 30 % et 50 % du revenu national en prélèvements obligatoires. C'est la raison pour laquelle cette question a été au cœur du débat public au cours du XXe siècle ; et elle le sera, et même davantage, au cours du XXIe siècle. Car pour continuer la marche du progrès et la marche vers l'égalité, nous allons avoir besoin d'investir davantage dans l'enseignement supérieur, dans les savoirs, dans la santé, dans les infrastructures…, tous domaines où la puissance publique a un rôle crucial à jouer car elle fait preuve de bien plus d'efficacité que le secteur privé (il suffit de regarder les piètres performances du système de santé américain, au coût prohibitif). Les partis de droite conservatrice ont compris, peut-être un peu avant la gauche, l'importance de la question fiscale et ont investi, dans de nombreux pays, beaucoup plus de capitaux financiers et intellectuels dans le combat sur ce sujet, là où la gauche sociale-démocrate misait sur d'autres formes d'intervention publique, comme les nationalisations. Il est nécessaire que la gauche se mobilise davantage sur la question de l'impôt, ne serait-ce que pour rééquilibrer le débat.

À votre avis, la droite, les macronistes et le patronat croient-ils encore en la théorie du ruissellement et en l'idée que l'enrichissement des plus riches bénéficie *in fine* à tous et toutes, quand tout leur donne tort depuis tant d'années ?

Je ne pense pas qu'ils y croient beaucoup en leur for intérieur – les faits, et en particulier l'expérience reaganienne aux États-Unis, test grandeur nature de la théorie du ruissellement qui s'est traduit par un échec retentissant, leur donnant tort. Mais c'est aussi à la gauche de bâtir un récit convaincant et positif : elle ne peut pas seulement se reposer sur la faiblesse des arguments conservateurs. Avec l'impôt plancher, 20 milliards d'euros par an, nous pouvons nous donner les marges de manœuvre pour investir dans notre croissance future, prendre le leadership mondial en matière d'éducation, et étendre le champ de la démocratie en y faisant entrer les milliardaires.

"Pour continuer la marche du progrès et la marche vers l'égalité, nous allons avoir besoin d'investir davantage dans l'enseignement supérieur, dans les savoirs, dans la santé, dans les infrastructures."

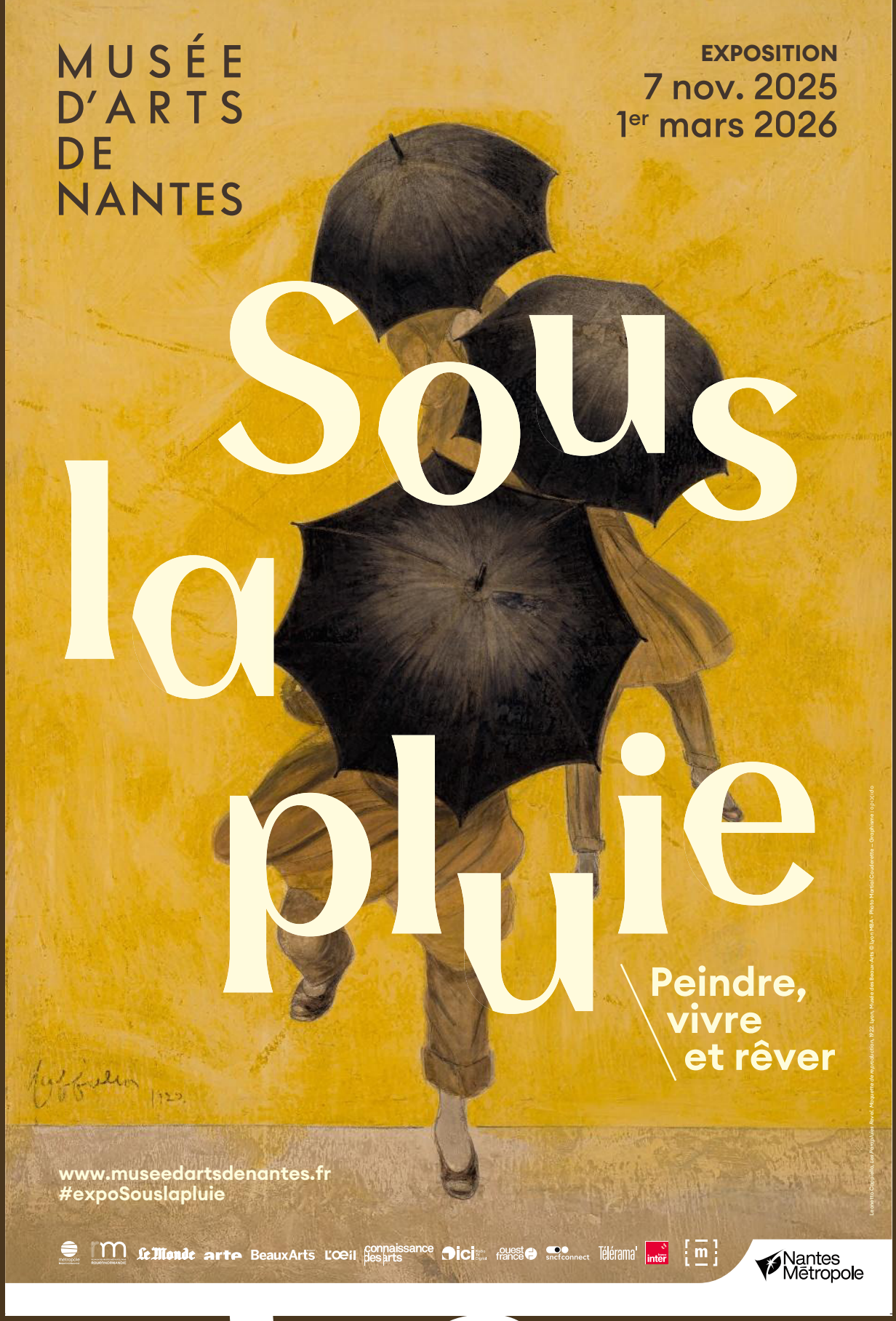
Votre collègue, l'économiste Philippe Aghion, tout juste récompensé du prix Nobel, vous a reproché de transformer la France en prison fiscale, de décourager les entrepreneurs et de bloquer l'innovation, dans l'I.A. notamment. Que lui répondez-vous sur ce point de la dynamique de l'économie ?

J'ai beaucoup de respect pour les travaux de Philippe Aghion sur la croissance, mais sur ce point particulier, je ne partage pas son avis. Il faut rappeler que l'impôt plancher ne concernerait que les personnes possédant plus de 100 millions d'euros. Soit 0,005 % de la population. Or ce sont des millions de Français qui innovent, pas une infime poignée d'ultra-riches. Quant à l'idée que la perspective d'avoir à payer un minimum d'impôt une fois devenu centimillionnaire puisse effrayer les jeunes créateurs de start-up et les décourager de se lancer dans l'entrepreneuriat, je n'ai jamais rencontré un entrepreneur de 20 ou 30 ans (et j'en ai connu beaucoup en Californie, où j'ai enseigné pendant dix ans) qui tienne un tel discours. C'est un épouvantail utilisé par les grandes fortunes pour défendre leurs privilèges.

Si la gauche n'arrive pas au pouvoir dans les mois ou l'année qui vient, votre taxe restera-t-elle lettre morte en France ?

Il a fallu sept ans pour que l'impôt progressif sur le revenu voie le jour, entre le projet déposé par Joseph Caillaux en 1907 et son adoption par le Sénat en 1914. Ces évolutions prennent du temps. Même si j'espère que l'on pourra aller plus vite cette fois-ci, ne serait-ce que pour se donner les moyens de redresser nos finances publiques à la dérive – ce qui va être difficile, tant que les plus grandes fortunes ne seront pas mises à contribution à même hauteur que les autres catégories sociales.

Les milliardaires ne paient pas d'impôt sur le revenu et nous allons y mettre fin de Gabriel Zucman (Seuil/"Libelle"), 60 p., 6,90 €. En librairie.



Département de la Communication externe et de l'Information - 2024-04-1216 - © Tous droits réservés - Adaptation Duplijet

Nantes agite la culture

Guerre à Gaza : que peut le cinéma ?



Comment documenter le sort des Palestinien·nes quand une grande part de l'humanité détourne encore les yeux de l'atrocité du génocide ? Quatre cinéastes et une chercheuse affrontent cette question de place et de morale.

Texte Bruno Deruisseau

Depuis le 7-Octobre, plusieurs films ont été réalisés sur la guerre que mène le gouvernement israélien à Gaza, invasion qualifiée par une commission d'enquête de l'ONU de génocide. Nous avons voulu rencontrer les auteur·rices et le coordinateur de ces films – Sepideh Farsi, Nadav Lapid, Kaouther Ben Hania et Rashid Masharawi – et interroger la chercheuse Lola Maupas pour tenter de savoir comment le cinéma pouvait répondre à une telle atrocité.

"Cécité" et "aveuglement" sont les deux termes qui reviennent lorsque les cinéastes interrogé·es évoquent l'origine de leur désir de tourner un film sur le génocide en cours à Gaza. Dans leur ton, leur forme, leur propos, leur point de vue, les films réalisés depuis deux ans sur cette guerre ont des approches plurielles. Mais ils portent tous un regard entravé. Cette entrave est d'abord un paradoxe : celui d'une guerre dont les images de violence saturent les réseaux sociaux, mais qui ne bénéficie pas d'une couverture journalistique correcte, la presse internationale ne pouvant pas pénétrer dans l'enclave et les journalistes sur place y étant massacré·es (220 tué·es au moment où nous écrivons ces lignes). Entre ce trop-plein d'images et ce pas-assez d'information s'engouffre le spectre contemporain de la désinformation et de la manipulation. *"All Eyes on Gaza"*, appelait l'image créée par intelligence artificielle que nous avons tous·tes vue passer sur nos réseaux sociaux. Et pourtant, ces millions de paires d'yeux n'ont empêché aucun·e des plus de 68 000 mort·es côté palestinien.

Dans les festivals de cinéma du monde entier puis sur les écrans, des films ont été projetés pour raconter cette horreur qui est, comme le souligne la cinéaste iranienne Sepideh Farsi, inédite dans l'histoire de l'humanité : *"C'est la première fois que l'on reçoit les images d'un génocide en temps réel. Mais au lieu de nous pousser à l'arrêter, ces images nous anesthésient, elles nous rendent insensibles. Le rôle du cinéma est pour moi de restaurer un lien sain, digne et fécond aux images. Si mon film* Put Your Soul on Your Hand and Walk *touche autant, c'est parce qu'il restaure un lien humain avec les Palestiniens à Gaza. Il les arrache aux comptes macabres de la guerre ou à la vision de bouts de chair déchiquetée pour leur rendre leur humanité."*

ESTHÉTIQUE DE LA RUINE

Pour la chercheuse franco-libanaise Lola Maupas, qui a récemment proposé une sélection de films palestiniens lors d'une carte blanche au Fifib (Festival international du film indépendant de Bordeaux), il s'agit de *"trouver différentes stratégies – qu'elles soient pédagogiques (par exemple par l'immersion dans l'archive et le recadrage historique) ou davantage émotionnelles, métaphoriques et sensibles, même si l'une n'empêche pas l'autre. Toute la difficulté est de créer de nouvelles formes pour dire ce qui se passe là-bas, au-delà de ce qu'on voit sur les réseaux sociaux. La particularité du moment que nous vivons est que le cinéma doit à la fois se débattre avec le réel, mais aussi avec sa représentation sur nos écrans de téléphones portables"*.

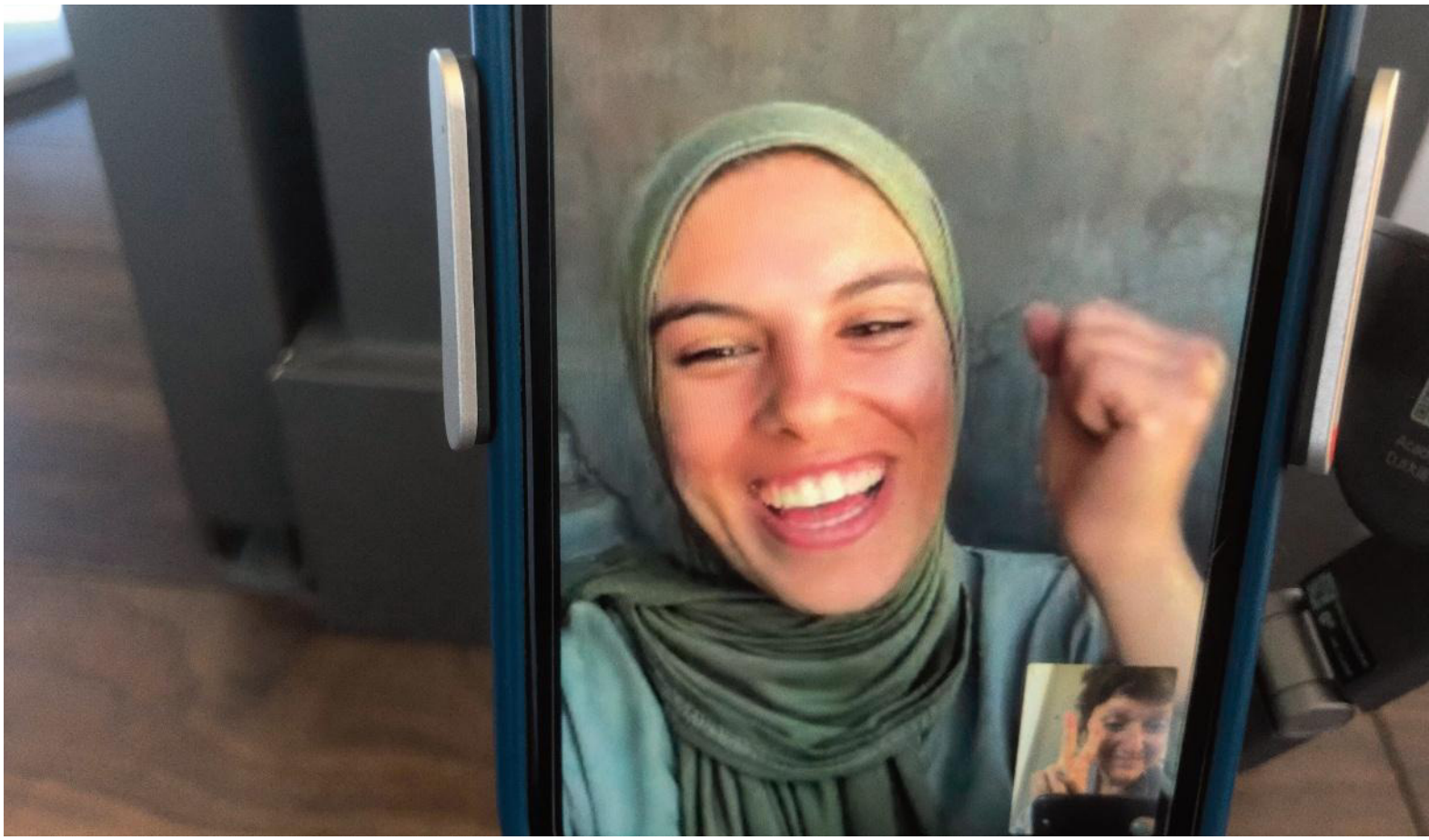
On peut catégoriser les différents films sur ce génocide selon un principe géographique – logique pour une guerre d'occupation. Il y a d'abord les films fabriqués de l'intérieur, dans la bande de Gaza ou au moins par des Palestinien·nes, qui sont liés par une esthétique de la ruine. Puis il y a les films d'à côté, réalisés par des cinéastes d'autres pays du Moyen-Orient, qui mettent en lumière la vie de Gazaoui·es d'un point de vue extérieur et qui sont liés par une esthétique de l'impuissance. Enfin, il y a *Oui* de Nadav Lapid, seul film conçu depuis le territoire israélien, régi par une esthétique de l'obscène.

Constitué de vingt-deux courts métrages réalisés à l'intérieur du champ de ruines qu'est devenue la bande de Gaza après les représailles de l'armée israélienne, *From Ground Zero,* sorti en France le 12 février 2025, a été coordonné par le cinéaste palestinien Rashid Masharawi, qui est né et a grandi à Gaza avant de déménager en Europe. Pour lui, faire ce film était lié à la survie de la société palestinienne en tant que culture : *"Quelques semaines après le 7-Octobre, j'ai décidé qu'il fallait que je coordonne une série de films courts, réalisés presque sans moyens, pour que les réalisateurs gazaouis puissent continuer à s'exprimer artistiquement. Même si la priorité des habitants est aujourd'hui simplement de survivre, je voulais leur donner la possibilité de raconter ce qui leur arrivait. La particularité de leur situation actuelle est qu'elle supprime la distance entre l'histoire et celui qui la raconte. Comme ça nous est arrivé, l'acteur qui joue un personnage peut mourir d'un instant à l'autre et le film s'arrêter. Une autre particularité est que personne ne peut dire 'je ne savais pas, je n'ai pas vu, je n'ai pas entendu'. Tout le monde sait ce qui est en train de se passer à Gaza, mais choisit de porter des œillères. L'armée israélienne ne meurtrit pas seulement le peuple de Gaza, elle salit l'humanité tout entière. La radicalité, la tragédie et l'urgence de ce rapport à ce présent inédit font de* From Ground Zero *un film unique dans l'histoire du cinéma."* D'autres films palestiniens – comme *With Hasan in Gaza* de Kamal Aljafari, *Once Upon a Time in Gaza* des frères Nasser ou *Palestine 36* d'Annemarie Jacir (en salle le 14 janvier 2026) racontent Gaza mais dans un hors-temps, un passé qui dialogue directement avec le devenir-ruine de ce territoire.

RAPPELER LE RÉEL DE LA TRAGÉDIE

C'est en revanche un sentiment d'impuissance que convoquent deux films sortis cet automne après avoir marqué les festivals où ils étaient présentés : *Put Your Soul on Your Hand and Walk* de Sepideh Farsi, présenté à l'ACID ●●●

←
La Voix de Hind Rajab de Kaouther Ben Hania (2025).



↑
Put Your Soul on Your Hand and Walk de Sepideh Farsi (2025).

“Je me suis demandé comment honorer la voix de cette enfant et comment partager l’impuissance que j’ai ressentie.”

Kaouther Ben Hania, réalisatrice de *La Voix de Hind Rajab*

→ à Cannes, et *La Voix de Hind Rajab* de la Tunisienne Kaouther Ben Hania, grand prix du jury à la Mostra de Venise (lire p. 123). La réception de ces films est marquée par la mort de leur protagoniste – dans le cas de celui de Sepideh Farsi, c’est au lendemain de l’annonce de sa sélection à Cannes que l’armée israélienne a ciblé l’habitation de la journaliste Fatma Hassona, frappe qui l’a tuée aux côtés de toute sa famille. On disait la représentation de cette guerre profondément liée aux écrans de nos téléphones portables. Ce n’est pas un hasard si ces deux longs métrages partagent un dispositif identique : des personnes en relative sécurité (Sepideh Farsi ou les standardistes du Croissant-Rouge palestinien) y communiquent par téléphone avec une Gazaouie en train de risquer sa vie.

Pour la réalisatrice iranienne, filmer l’écran de son téléphone était nécessaire pour *“pouvoir mettre en scène depuis* [sa] *place de cinéaste”* : *“Ne pas faire l’économie de* [sa] *présence hors zone de conflit, en sécurité, c’était une question morale primordiale.”* Pour sa consœur tunisienne Kaouther Ben Hania, il s’agissait aussi d’une question de place et de morale : *“Je me suis demandé comment honorer la voix de cette enfant et comment partager l’impuissance que j’ai ressentie. Le meilleur point de vue était d’être aux côtés des agents du Croissant-Rouge, puisqu’ils sont dans une position analogue à la nôtre, tout en ne cessant de rappeler, grâce à l’irruption de véritables archives, que nous ne sommes pas devant un thriller de fiction, mais devant la reconstitution minutieuse d’une tragédie réelle.”*

“CE PAYS MEURTRIER QUI EST LE MIEN”

Conçu depuis le camp d’en face, le film qui aura marqué l’année est *Oui* de Nadav Lapid. Sélectionné à la Quinzaine des cinéastes à Cannes, il suit un couple écumant d’orgiaques soirées où l’intelligentsia israélienne célèbre sa domination sur Gaza ravagée, dans un aveuglement aussi total qu’obscène. Ultra-inventif formellement, le film a suscité de vifs débats critiques lors de sa sortie : célébration d’une violente charge contre Israël et de la maestria du cinéaste d’un côté ; accusation de complaisance, refus d’écouter un récit du point de vue des bourreaux et appel

Rêves d’Eau Production

au boycott de principe (le fameux BDS, pour “Boycott, désinvestissement et sanctions”, *Oui* ayant notamment bénéficié de financements israéliens) de l’autre. Le tout sur fond de polémique liée à sa programmation puis à son retrait de La Fête de l’Humanité, où sa diffusion était prévue aux côtés de films palestiniens.

Nadav Lapid nous rappelle d’abord les conditions dans lesquelles il a réalisé ce projet : *“J’arrive en Israël depuis Paris deux semaines après le 7-Octobre et je réalise que les portes de l’enfer sont bien ouvertes. J’ai écrit ce scénario en partant du chant génocidaire que l’on entend dans le film fin octobre 2023, à un moment où le terme de ‘génocide’ n’était pas encore utilisé ; j’ai donc été assez lucide. Je voulais utiliser le cinéma pour raconter ce pays obscène, violent et meurtrier qui est le mien. Ceux qui me disent que mon film est politiquement ambigu disent n’importe quoi. Il montre un pays dont l’hymne national chanté par des enfants appelle au génocide des Palestiniens. Je vais donc plus loin que ceux qui disent que Netanyahou, l’armée israélienne ou même le gouvernement israélien sont génocidaires. Je dis que cet appel au génocide est la mélodie existentielle d’Israël. C’est mille fois plus radical. En revanche, mon film est ambigu quand il refuse le dogmatisme. Il n’y a pas un avertissement à chaque fois qu’un Israélien apparaît à l’écran pour dire ‘ça, c’est le méchant’. Je crains qu’on soit dans un moment où il y a une sorte de haine du cinéma, une volonté de réduire l’art à ce que l’on veut entendre. Je regrette que le regard que le monde porte sur cette guerre horrible soit si binaire, surtout venant de l’extérieur. Ce regard didactique, moralisateur et plat est aux antipodes de ce que le cinéma peut et doit créer, et aux antipodes de ce que mon film crée. Pour moi, on ne peut pas parler de Gaza si on ne parle pas de Tel-Aviv, et vice versa.”*

Il poursuit : *“Sans faire aucune comparaison directe, je regrette que Fritz Lang n’ait pas pu tourner* Chasse à l’homme *à Munich en 1941, plutôt qu’en exil aux États-Unis. De la même manière que je regrette qu’un prisonnier des camps de concentration n’ait pas pu immortaliser ce qu’il vivait. Mon rôle est de m’exprimer du point de vue israélien, tâche très compliquée puisque notre culture est basée sur l’aveuglement. C’est le sens de la scène si commentée de la ‘colline de l’amour’. Pour les deux protagonistes qui s’embrassent devant Gaza qui brûle, Gaza est une abstraction. Ce baiser devant la ville qui part en fumée est la représentation la plus fidèle et critique de ce que veut dire être israélien aujourd’hui.”*

Les questions que soulève le film de Nadav Lapid, mais aussi ceux de Sepideh Farsi et Kaouther Ben Hania, sont finalement liées à la notion de hors-champ et à un sentiment de dissonance cognitive (par ailleurs au centre de plusieurs autres films récents, comme *La Zone d’intérêt* de Jonathan Glazer). Pour Sepideh Farsi, il s’agissait de *“laisser les images explicites de violences visuelles dans le hors-champ”*. La réalisatrice ajoute : *“Pour moi, la seule image qui pouvait accompagner les audios de bombardement que j’ai utilisés dans mon film était le noir”*. Pour Kaouther Ben Hania enfin, dont le film suscite aussi quelques critiques, cette fois sur la façon dont il surdramatiserait une tragédie déjà horrible, il est normal que les films sur la guerre à Gaza déclenchent de telles réactions : *“Nous sommes face à un génocide, autrement dit une blessure béante, et donc extrêmement sensible, extrêmement scrutée. Aucun film au monde ne viendra la cicatriser.”*

La Voix de Hind Rajab de Kaouther Ben Hania (Tun., Fra., 2025, 1 h 29). En salle le 26 novembre.

Retrouvez la critique du film p.123.



“Le code est devenu la nouvelle langue du pouvoir”

Elles pensent le présent à hauteur de vertige. La philosophe Anne Alombert et la politologue Asma Mhalla décryptent la montée d’un “totalitarisme cognitif” dans lequel les I.A., les algorithmes et les plateformes façonnent nos esprits, nos langages et nos imaginaires, sous l’influence d’acteurs comme Musk, Peter Thiel ou Trump.

Texte Nidal Taibi

Illustration Judith Prigent pour Les Inrockuptibles

D’aucun·es estiment qu’avec les intelligences artificielles génératives, nous vivons une rupture anthropologique. Partagez-vous cette idée d’un basculement inédit dans l’histoire ?

Asma Mhalla — Je comprends cette impression, mais ce qui me frappe surtout, c’est l’asymétrie d’échelle et de pouvoir. Nous vivons dans un monde où une poignée d’acteurs, des entreprises, des ingénieurs, des idéologues, disposent d’un pouvoir disproportionné sur des millions d’individus. C’est un vieux problème, déjà formulé par La Boétie : comment se fait-il qu’une minorité puisse dicter sa loi au plus grand nombre ? Aujourd’hui, cette domination passe par le code. Le code est devenu la nouvelle langue du pouvoir. Il définit ce que nous voyons, ce que nous croyons, parfois même ce que nous pensons. Et ce rouleau compresseur, alimenté par les infrastructures numériques, me semble plus inquiétant que la “rupture” technique elle-même. Ce n’est pas la machine qui me fait peur, mais la façon dont elle est gouvernée, ou plutôt, dérégulée.

Anne Alombert — Je partage cette analyse. Il n’y a pas, à mes yeux, de rupture ontologique. L’intelligence artificielle s’inscrit dans la continuité du rapport humain à la technique, mais avec un changement d’intensité. Ce qui est nouveau, c’est la vitesse, l’échelle, et surtout la capture de l’attention : nos émotions, nos désirs, nos comportements deviennent des ressources exploitables. Cela bouleverse la structure même du psychisme collectif. Mais je ne crois pas que l’I.A. marque la fin de l’humain. Elle met en crise nos modèles de rationalité et nos formes de subjectivité, ce qui, paradoxalement, nous oblige à repenser ce que “penser” veut dire. L’enjeu n’est donc pas de s’opposer à la technologie, mais de l’humaniser politiquement, c’est-à-dire d’en faire un instrument du commun plutôt qu’un outil de domination. •••



“Il faut humaniser politiquement la technologie, en faire un instrument du commun plutôt qu’un outil de domination.”

Anne Alombert

→ **Vous parlez, Asma, d’une *“pensée système”* indispensable pour comprendre l’époque : technologie, modèle économique, agenda idéologique. En quoi ce triptyque fait-il basculer les “Big Tech” (grandes entreprises technologiques qui dominent les marchés mondiaux du numérique – GAFAM et assimilées) du statut d’outils à celui d’infrastructures politiques ?**

Asma Mhalla — Si on ne tient pas ensemble ces trois piliers, on rate le phénomène. La technologie n’est pas un gadget neutre, elle s’adosse à un modèle d’affaires, lui-même porté par un agenda politique et idéologique. La symbiose des trois produit des infrastructures, pas des applis, à partir desquelles se déploient le social, le militaire, l’industriel, le politique. Dans ce cadre, les rapports de force sont aujourd’hui asymétriques : côté occidental, quelques mégacorporations possèdent ces infrastructures et mènent, *de facto,* une guerre réglementaire et idéologique à une Europe perçue comme faible. Il faut éclairer les ramifications (les parrains idéologiques, les réseaux d’influence), et surtout constater que ces acteurs privés deviennent des goulots d’étranglement géostratégiques. Regardez Starlink pendant la guerre en Ukraine, ou sa présence dans des zones reculées : on assiste à une privatisation et une militarisation de l’espace.

Anne, vous parlez d’une “prolétarisation des savoir-penser” : on n’externalise plus seulement nos gestes, mais aussi nos facultés d’expression et de décision. Avec quels effets, très concrets, sur nos esprits et sur la culture ?

Anne Alombert — Nous ne déléguons plus uniquement des savoir-faire aux machines comme au temps des révolutions industrielles ; nous déléguons désormais des savoir-penser à des systèmes probabilistes. Déjà, avec les algorithmes de recommandation, nous externalisions une part de notre capacité de décider quoi regarder, qui suivre, à quel rythme. Avec l’I.A. générative, nous externalisons notre expression elle-même : des modèles s’expriment à notre place, au moyen de catégories qui ne procèdent ni de nos histoires singulières ni de nos traditions culturelles, mais de calculs sur des masses de données dont les critères restent opaques. Le risque est double. D’abord, une dépendance cognitive : moins nous exerçons la mémoire, l’imagination, la projection du sens, plus nous nous désentraînons à penser et à écrire par nous-mêmes. Ensuite, une uniformisation de l’espace symbolique – ce que j’appelle une “anthropisation culturelle” : des machines qui renforcent la moyenne. Les stéréotypes éliminent les singularités idiomatiques et les écarts d’où naissent les bifurcations créatrices en science, en art, en politique. À force de photocopier des photocopies (des modèles entraînés sur des contenus déjà automatisés), on obtient une stérilisation : la culture ne progresse plus, elle répète.

En quoi l’I.A. générative marque-t-elle une étape nouvelle de cette externalisation de nos facultés ?

Asma Mhalla — Une étude du MIT l’a montré récemment : chez les utilisateurs réguliers de ChatGPT, certaines zones du cerveau liées à la production du sens cessent d’être sollicitées, et il devient difficile de les “réactiver” ensuite. On observe une forme de déshabituation cognitive. Autrement dit, ces outils ne pensent pas à notre place, mais ils nous désapprennent à penser. Ajoutez à cela que ces technologies appartiennent à quelques entreprises privées poursuivant leurs propres agendas idéologiques. Nous assistons à une homogénéisation des langages : les expressions les plus fréquentes, les stéréotypes, les moyennes statistiques sont amplifiées, tandis que l’exception, l’invention, l’improbable sont effacés. C’est une forme d’appauvrissement culturel. Derrière la promesse d’efficacité, il y a le risque d’un nivellement du sens – une perte de singularité dans notre manière d’écrire, de penser et, finalement, d’exister.

Anne Alombert — J’ajouterais que l’I.A. générative n’externalise plus seulement notre mémoire, comme l’écriture ou le livre ; elle externalise désormais nos capacités d’expression. Des systèmes algorithmiques s’expriment à notre place, produisent nos textes, nos images, nos sons. Or, s’exprimer, c’est mobiliser la mémoire, l’imagination, la projection vers un destinataire : tout cela participe à l’acte de penser. En déléguant cette tâche, nous risquons de désactiver ces fonctions mentales et de devenir dépendants de ces dispositifs.

Asma, de votre côté, vous parlez de “totalitarisme cognitif” pour désigner l’ambition des grands écosystèmes techno. De quoi s’agit-il ?

Asma Mhalla — Il ne s’agit pas de plaquer un vieux lexique sur une réalité neuve. J’emploie “totalitaire” au sens de totalisant : des écosystèmes privés qui deviennent systèmes tout court. Le “qui” m’importe plus que le “quoi”. Prenez Musk : ce n’est pas “X” isolé, c’est “X + Tesla” (données, capteurs, réflexes moteurs), “+ Neuralink” (interfaces), “+ SpaceX/Starlink” (connectivité, orbital), etc. Même logique chez Meta, Alphabet ou l’archipel OpenAI-Microsoft-Nvidia : des briques qui, bout à bout, forment des unités technopolitiques avec une souveraineté fonctionnelle privée.

Quel est le projet idéologique derrière ?

Asma Mhalla — Il n’est pas homogène, mais on voit un marqueur commun : l’accélérationnisme. De Nick Land *[philosophe britannique, théoricien de l’“accélérationnisme”]* à Curtis Yarvin *[essayiste américain de la mouvance néoréactionnaire],* la filiation est assumée : pousser le système à fond pour forcer l’avènement d’un après qui, dans leurs récits, n’est ni social ni commun, mais privatisé. D’où ce renversement sémantique : ils ne parlent plus d’“innovation” mais de “progrès”, en laissant entendre que tout progrès dépendrait du progrès •••

ODETTE PAUVERT

LA PEINTURE POUR AMBITION AU TEMPS DE L'ART DÉCO

Roubaix • La Piscine
11 octobre 2025 ▸ 11 janvier 2026



La Piscine Roubaix

23 rue de l'Espérance
59100 Roubaix
roubaix-lapiscine.com

Odette Pauvert (1903-1966), *Promotion 1926* (détail), 1927. Académie de France à Rome, Villa Médicis. Photo : Daniele Molajoli | Design graphique : Anaïs Lancrenon

→ technologique (le leur). Or ce progrès-là n'est pas le progrès social, scientifique ou culturel : c'est l'expansion transfrontière de leurs plateformes, de leur vision. La démocratie libérale devient l'ennemi rhétorique, amalgamée à l'État de droit, au cosmopolitisme, aux régulations climatiques ou fiscales, bref à toute limite opposée à leur hubris. Et je rejoins ce que dit Anne : si, par effet de moyenne, les systèmes pré-formatent la langue et lisse les imaginaires, la politique suit : moins de pluralité, plus d'adhésion par défaut. Quand une poignée d'acteurs contrôle la connectivité, la donnée, le matériel, le nuage et bientôt l'orbital, vous n'avez plus des "boîtes", vous avez des appareils de pouvoir avec des agendas. D'où l'urgence de nommer ce qui se joue… pour mieux le repolitiser.

À vous entendre, le problème n'est pas la "machine" en soi, mais l'architecture de pouvoir qui s'y greffe. Jusqu'où va cette privatisation du futur que vous décrivez ?

Asma Mhalla — Très loin. Regardez Neuralink : les implants cérébraux ne sont plus de la science-fiction. Ou les projets d'enclaves libertariennes hors régulation – l'idée d'îles privées où tout pourrait s'expérimenter. C'est la même logique : construire un monde rétrofuturiste, totalisant, au sein duquel nous n'avons pas voix au chapitre. Ce qui m'inquiète, ce n'est pas seulement la privatisation des plateformes ou des infrastructures, c'est la privatisation de l'imagination politique : Sam Altman *[PDG d'OpenAI]* préempte le débat sur le contrat social (revenus, futur du travail) ; Elon Musk, celui de l'"homme augmenté" et de la civilisation multiplanétaire ; Peter Thiel *[entrepreneur et investisseur libertarien, cofondateur de PayPal et Palantir, premier investisseur externe de Facebook]*, celui de la souveraineté et des frontières. Une poignée de figures, des références idéologiques parfois masculinistes, xénophobes, nationalistes, et un vide politique en face. L'écart entre la position française et le nouvel empire technopolitique qui s'agrège aux États-Unis est sidérant.

Anne, voyez-vous déjà les contours de ce conglomérat ?

Anne Alombert — Oui. On assiste à des concentrations inédites qui articulent industriels de la donnée, fournisseurs de modèles d'I.A. et industries culturelles (jusqu'aux studios hollywoodiens et aux chaînes TV) avec des adossements politiques explicites. Ce n'est pas seulement une intégration verticale ; c'est une prise en tenaille du symbolique, qui va du *back-end* (bases, clouds, modèles) jusqu'au *front-end* (images, récits, news). D'où l'urgence, non seulement de critiquer, mais aussi de proposer. On manque d'alternatives civilisationnelles et d'alternatives technologiques. Avec Bernard Stiegler, nous avions travaillé sur l'idée d'économie contributive : rétribuer les activités qui impliquent des savoir-faire, des savoir-penser, des savoir-vivre – utiles écologiquement, socialement, territorialement. À l'ère de l'automatisation, si l'on ne réorganise pas la redistribution, on fabrique de la précarité et l'on assèche la consommation… et la démocratie.

Avez-vous des propositions en tête ?

Anne Alombert — Concrètement, il faut inventer des mécanismes de redistribution adossés à l'extraction massive de nos données (textes, images, contributions sociales, Wikipédia, etc.). Pas une rente individualisée sur "mes données", mais des fonds collectifs qui financent des projets technologiques alternatifs et des activités contributives. Sur le plan juridique et technique, nous proposons, avec le Conseil national du numérique, le pluralisme algorithmique : permettre aux citoyens de choisir leur algorithme de recommandation au lieu de subir celui – opaque – de la plateforme. Il existe déjà des pistes : l'algorithme Tournesol (recommandation collaborative fondée sur des votes citoyens d'utilité publique), des communs comme Wikipédia, des outils de délibération tels que Polis ou des réseaux fédérés (Mastodon). Ce sont des technologies démocratiques : elles déplacent le centre de gravité de la recommandation de l'entreprise vers la communauté.

Asma, ces "technologies démocratiques" vous paraissent-elles à l'échelle du problème que vous décrivez ?

Asma Mhalla — Elles dessinent une voie intéressante. Mais j'estime la bataille d'échelle géopolitique. Les acteurs techno redéfinissent même les frontières : frontières cognitive (implants, interfaces), orbitale (satellites), biologique (bio-ingénierie), géopolitique (constellations privées). On ne parle plus de "boîtes", on parle d'appareils de pouvoir capables d'étirer la souveraineté au-delà des États. D'où l'enjeu : tenir ensemble la philosophie politique, la géopolitique et la technique. Sans traduction institutionnelle et industrielle, nos beaux principes resteront des vœux pieux. Ça passe par des cadres de redistribution, des communs numériques robustes et des alliances (régulateurs, chercheurs, médias, collectivités) capables de porter ces alternatives à grandeur nature.

De la bêtise artificielle d'Anne Alombert (Allia), 144 p., 8,50 €. En librairie.
Cyberpunk – Le nouveau système totalitaire d'Asma Mhalla (Seuil), 208 p., 19 €. En librairie.

"Derrière la promesse d'efficacité, il y a le risque d'un nivellement du sens – une perte de singularité dans notre manière d'écrire, de penser et, finalement, d'exister."

Asma Mhalla

MUSIC CONTEST SAISON 2

LES INROCKS SUPER CLUB

UN CONCOURS POUR METTRE EN LUMIÈRE LES ARTISTES DE DEMAIN

Le concours des **Inrocks Super Club** bat son plein !
En partenariat avec la **Sacem** et **Super Bock**, 8 nouveaux talents s'affrontent pour décrocher leur place aux Inrocks Festival 2026, dans des concerts électrisants organisés par **Les Inrockuptibles** et **Super!**.

Venez découvrir aujourd'hui les artistes qui feront la scène de demain !

ROUNDS

1
26 SEPT. 2025
LE HASARD LUDIQUE
GABRIEL KRÖGER
VS
OH NON

2
15 OCT. 2025
LE HASARD LUDIQUE
ATTENTION LE TAPIS PREND FEU
VS
CLARENCE

3
26 NOV. 2025
POPUP!
ODA.
VS
FOZE

4
17 DEC. 2025
POPUP!
LAFRANGE
VS
SUZANNE BELAUBRE

DEMI-FINALES

19 JAN. 2026
LA MAROQUINERIE
CLARENCE
VS
VAINQUEUR 3

26 JAN. 2026
LA MAROQUINERIE
GABRIEL KRÖGER
VS
VAINQUEUR 4

FINALE

20 FEV. 2026
TRABENDO

PRÉVENTE SUR
BILLETS SUR DICE

SUPER BOCK
FOURNISSEUR OFFICIEL

SUPER! · Rough Trade Music · combat · Les Inrockuptibles · sacem · Le Hasard Ludique · POPUP! · TRABENDO

Les Inrocks

SOUTENONS LA CULTURE !

1 an - 10 numéros + 5 hors-série

Papier + Numérique

9,90 €
PAR MOIS*

OU

129 €
POUR 1 AN

*sans engagement de durée



Les Inrockuptibles

Complétez ce bulletin et renvoyez-le avec votre règlement à : Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX

❑ **9,90 € /mois par prélèvement mensuel automatique,** sans engagement.
Je remplis le mandat de prélèvement SEPA ci-contre.

❑ **129 € pour 1 an.** Je paie par chèque à l'ordre des "Éditions indépendantes."

Je complète mes coordonnées :

☐ **Madame** ☐ **Monsieur** **PAG46**

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Ville ..... **Code postal** .....

Pays .....

Email ..... **@** .....

indispensable pour la gestion de votre abonnement et vos accès au numérique

Téléphone fixe ..... **Téléphone mobile** .....

❑ Je souhaite recevoir la newsletter hebdomadaire des *Inrockuptibles* (musique, cinéma, livres…)
J'accepte de recevoir par email des offres privilégiées des *Inrockuptibles* ❑ OUI / ❑ NON
et de ses partenaires ❑ OUI / ❑ NON

*Mentions obligatoires.

Mandat de prélèvement SEPA

☐ J'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer les prélèvements présentés par *Les Inrockuptibles* en paiement récurrent dans le cadre de mon abonnement.

En signant ce formulaire de mandat, j'autorise Les Éditions indépendantes à envoyer des instructions à ma banque pour débiter mon compte, et j'autorise ma banque à débiter mon compte conformément aux instructions des Éditions indépendantes.
Je bénéficie du droit d'être remboursé par ma banque selon les conditions décrites dans la convention que j'ai passée avec elle. Ma demande de remboursement doit être présentée dans les 8 semaines suivant la date de débit de mon compte pour un prélèvement autorisé.

Mon compte (indiquez les chiffres figurant sur votre RIB)

*|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|

numéro d'identification international du compte bancaire, **IBAN** (International Bank Account Number)

*|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

code international d'identification de votre banque, **BIC** (Bank Identifier Code)

Date et signature :

pensez à joindre votre RIB

☐ Je retourne le présent **mandat de prélèvement SEPA**, accompagné d'un **relevé d'identité bancaire (RIB)** et de mon **bulletin d'abonnement**.

Nom du créancier : Les Éditions Indépendantes - 10-12, rue Maurice-Grimaud - 75018 Paris.
ICS : FR88ZZZ449670 **Type de paiement** : récurrent.

Vous acceptez que le prélèvement soit effectué à l'installation de votre abonnement.
Vos droits concernant le présent mandat sont expliqués dans un document que vous pouvez obtenir auprès de votre banque.

Offre valable 2 mois. Après enregistrement du règlement, réception du premier numéro sous 4 semaines maximum. Vous disposez d'un délai de rétractation de 14 jours à réception du premier numéro (coût des envois à votre charge). L'éditeur, Les Éditions indépendantes, 10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris – RCS Paris 428 787 188 - Tél. 03 44 62 52 35 – est responsable des traitement et collecte des données afin de réaliser l'abonnement au magazine *Les Inrockuptibles*. Vos données sont transmises à nos prestataires de gestion des abonnements et sont conservées pendant 5 ans. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement de vos données et définir vos directives post-mortem à Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX ou par mail à support@lesinrockuptibles.fr. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux. Si vous ne le souhaitez pas, cochez cette case ❑

Les critiques

↘ *L'Agent secret* p. 122.



Victor Juca

Abonnez-vous à notre newsletter quotidienne sur lesinrocks.com



Oneohtrix for ever

Méfiez-vous du titre du nouveau disque de Daniel Lopatin, *Tranquilizer*, à écouter dans une immersion totale pour saisir toutes les nuances de ses faux temps calmes.

L'ALBUM DU MOIS - Les Inrocks - L'ALBUM DU MOIS

"Comment me reconnecter à mon âme ?", se demandait Daniel Lopatin, alias Oneohtrix Point Never, lorsqu'il nous expliquait sa démarche au moment de concevoir son précédent album *Again* (2023). Sur la pochette de ce très grand disque, figuraient des enceintes, indice que son travail portait sur la musique qu'il voulait partager. Pour son successeur *Tranquilizer*, le musicien annonce qu'il a été *"mixé pour le casque"* – et c'est d'emblée le mode d'écoute conseillé pour cet album tourné vers une forme d'intériorité.

Et pour cause : Lopatin raconte que l'idée du disque lui est venue lors d'un moment de solitude, au cours d'une visite chez le dentiste, plongé dans la contemplation d'un décor paradisiaque et translucide recouvrant les néons au-dessus de sa tête. Lui – qui nous avait aussi dit *"mon boulot, c'est d'arpenter un vaste paysage surréaliste"* – entreprend donc de composer non la musique qui pourrait être diffusée dans un cabinet (à la manière d'Eno et ses *"musiques pour aéroports"*), mais celle qui émanerait d'un paysage artificiel de palmiers luminescents sous un ciel bleu électrique.

Pour le matériau, il choisit de rendre hommage à la musique fonctionnelle conçue par les artisan·es digitaux·ales pour la télévision ou les jeux vidéo. Poursuivant son exploration d'une musique menacée de fossilisation à laquelle réinsuffler de la vie (mais à la manière d'un *"Frankenstein inversé"*, comme il se définit parfois), Lopatin renoue parfois avec l'esthétique vaporwave, qu'il a lui-même contribué à façonner avec ses *Eccojams* de 2010. Mais peut-on parler de retour aux sources lorsqu'on a affaire à un artiste dont le geste, plus encore qu'à brouiller les pistes, consiste précisément à fausser ces mêmes sources ?

Warp



Depuis *Garden of Delete* (2015), disque terrassant dont on ne mesure pas encore pleinement l'impact, Oneohtrix Point Never s'était tourné vers des concaténations trompeusement nostalgiques visant à réinventer son passé de jeune mélomane insatiable *(Age Of/ Magic OPN/Again)*. *"Œuvre qui imagine ce que signifie s'évader dans un passé de sons abandonnés pour revenir ensuite dans le présent", Tranquilizer,* qui commence d'ailleurs par nous faire entendre une respiration (les premières mesures de *For Residue*), ressemble d'abord à un retour sur les terres plus aérées de *Replica* (2011) ou *R Plus Seven* (2013), et prend le temps de l'acclimatation *(Bumpy),* avant que de discrets premiers coups de boutoir n'apparaissent sur un magnifique *Lifeworld* aux voix lointaines. *"Même lorsqu'on se répète ou qu'on revient à quelque chose, ce n'est jamais une réitération parfaite. Il y a toujours une transformation",* nous disait-il encore à la sortie d'*Again*.

Sur ce nouveau disque faussement calme, certains titres s'amusent à faire du surplace pour mieux dissimuler leurs ondulations : les vastes *Modern Lust* et *Fear of Symmetry* pratiquent une hypnose qui nous laisse actif·ves. Plus loin, *D.I.S.* célèbre l'extase du parasitisme à coups de glitches antédiluviens, avant de jouer ce qui est l'un des grands gestes de l'album : parasiter d'abord, hanter ensuite. *"Chercher l'esprit dans ce qui paraît sans âme"* est ici l'un des objectifs affichés. Oneohtrix Point Never construit *Tranquilizer* comme un rêve, avec toute l'évanescence que sa texture implique, mais un rêve duquel on pourrait remonter des morceaux concrets, solides, physiques – jusqu'au pénultième et exceptionnel *Rodl Glide* (qui utilise une composition du musicien français Georges Rodi), seul moment où l'adrénaline dance est réactivée, îlot de transe au milieu d'un océan de plénitude.

Les sentiers heurtés de *Garden of Delete* auraient-ils finalement conduit Oneohtrix jusqu'au jardin zen ? Il s'agit là d'une lecture possible, mais gardons-nous de toute interprétation monolithique : *"Je ne dois pas me prendre trop au sérieux, mais plutôt laisser l'interprétation ouverte, car le malentendu fait partie du plaisir"*, affirmait Lopatin comme une ligne (oblique) de conduite. Ce chemin en zigzags qu'il continue manifestement d'arpenter avec gourmandise – un œil sur le rétro déformant, l'autre sur des horizons en constante mutation. De quoi attendre avec impatience sa prochaine rage de dents.



Rémi Boiteux

Tranquilizer (Warp/Kuroneko). Sorti depuis le 17 novembre.

SUPER !

PRÉSENTE

12 décembre 2025
MARUJA
Trabendo
Paris

24 janvier 2026
FOUR TET
5-HOUR SET
Zenith Paris
La Villette

18 février 2026
ROCHELLE JORDAN
Trabendo
Paris

18 février 2026
PETER DOHERTY
Olympia
Paris

03 mars 2026
HUMOUR
Le Hasard Ludique
Paris

21 mars 2026
FREAK SLUG
La Bellevilloise
Paris

28 mars 2026
STEPH STRINGS
Trabendo
Paris

31 mars 2026
BRIGITTE CALLS ME BABY
Trabendo
Paris

17 avril 2026
JUST MUSTARD
Trabendo
Paris

18 avril 2026
MARLON WILLIAMS
La Gaîté Lyrique
Paris

22 avril 2026
CALEXICO
Cabaret Sauvage
Paris

26 avril 2026
THE BARR BROTHERS
Point Éphémère
Paris

20 mai 2026
MIND ENTERPRISES
Élysée Montmartre
Paris

24 avril 2026
SKINSHAPE
La Cigale
Paris

Réservations sur DICE

WWW.SUPERMONAMOUR.COM

SECRET LOVE de Dry Cleaning

Grâce, notamment, à la production de Cate Le Bon, les Anglais·es repoussent plus encore leurs limites.

Dry Cleaning observe l'ordre des choses et chacun de ses albums contribue à son bon déroulé. Le premier, saisissant, était taillé pour fasciner (*New Long Leg*, 2021). Le deuxième, ravissant, n'a pas manqué de confirmer (*Stumpwork*, 2022). Le troisième, affolant, offre l'instant de vérité. Après deux disques de postpunk lettré au phrasé magnétique, conçus en vase clos et produits par John Parish, l'heure était venue pour le groupe anglais de se défaire de la formule singulière qui l'a révélé. Il a donc fallu multiplier les rencontres et aller voir ailleurs, laisser reposer les idées pour en tirer le meilleur.

Composé entre Londres, Chicago et Dublin, en compagnie du leader de Wilco Jeff Tweedy et d'une moitié de Gilla Band, puis enregistré dans un studio des bords de Loire sous la houlette de la musicienne et productrice galloise Cate Le Bon, *Secret Love* se nourrit de nouvelles dynamiques. Fluide et libérateur, le dialogue entre les instruments s'en trouve renouvelé. Et Florence Shaw y retrouve une forme de fragilité. Ici, les observations de l'extérieur se mêlent aux angoisses qui persistent à l'intérieur. L'ensemble se teint alors d'une certaine noirceur et les chansons prennent une tout autre ampleur. Ce serait comme surprendre Public Image Limited remplir sa *Metal Box* (1979) d'un mélange d'ambient, de folk et de stoner, superposer l'écoute du *Big Science* (1982) de Laurie Anderson au *Come Away with ESG* (1983) pendant que Bert Jansch jouerait dans un coin des arpèges à l'infini.

S'y croisent pêle-mêle un concepteur de bateaux et Cate Le Bon devenue Brian Eno. De la nourriture carbonisée, des pensées désinformées et des reproches constants. Des drones lâchant des bombes, un bunker et du sang.

Des araignées partout et donc Keith Richards, Johnny Marr et Andy Gill pris dans la toile du *Spiderland* (1991) de Slint. Mais aussi de l'amour, de la panique et beaucoup d'arbres maléfiques.

Sur *Secret Love*, Dry Cleaning plonge dans la torpeur pour révéler l'absurdité et les atrocités du monde. C'est le cauchemar de la réalité, 41 minutes d'un film d'horreur ponctuées d'instants de grande beauté *(Secret Love (Concealed in a Drawing of a Boy), Let Me Grow and You'll See the Fruit, I Need You). "Don't give up on being sweet"*, glisse Florence Shaw sur *Joy* en guise d'ultime conseil.





Parce qu'à la fin, ce sont les gentil·les qui ont les clefs pour résister. Alors tout n'est pas désespéré.

Valentin Gény

Secret Love (4AD/Wagram). Sortie le 9 janvier. En concert au Trianon, Paris, le 14 avril.

MELCHIOR VOL. 1 de Forever Pavot

Émile Sornin confie sa musique à son double robotique pour une entrée en douceur dans le monde de la science-fiction.

"Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?", s'interrogeait poétiquement l'auteur de S.F. Philip K. Dick dans un roman de 1968. Six décennies plus tard, Émile Sornin, alias Forever Pavot, ne leur laissera même pas le bénéfice du sommeil. Melchior, le robot qui prête son nom au premier volume de ce qui pourrait être une série de disques – signe que le repos n'est pas pour tout de suite –, est au four et au moulin, au vocoder et au synthé modulaire.

Après de la musique pour l'image et des hommages à la *library music*, le stakhanoviste aux treize ans de carrière laisse métaphoriquement la main pour explorer de nouveaux territoires. S'il n'ira pas jusqu'à sortir le thérémine du placard pour émuler les B.O. des films de S.F. des origines, c'est tout l'imaginaire de Wendy Carlos ou de John Carpenter qui vient parasiter les influences d'Ennio Morricone, François de Roubaix ou les B.O. des films de Lucio Fulci. Pas dystopique pour un sou – on est plus chez *Hugo Cabret* que chez Asimov –, le rétrofuturisme anglophone de *Melchior Vol.1* préfère décliner ses trouvailles électroniques sur un mode presque balnéaire, dans une histoire de collaboration humain-machine où chacun·e pourra se la couler douce en temps voulu. **Théo Dubreuil**



Melchior Vol.1 (Born Bad Records/L'Autre Distribution). Sortie le 28 novembre.

Max Miechowski/4AD



TRAGIC MAGIC de Julianna Barwick & Mary Lattimore

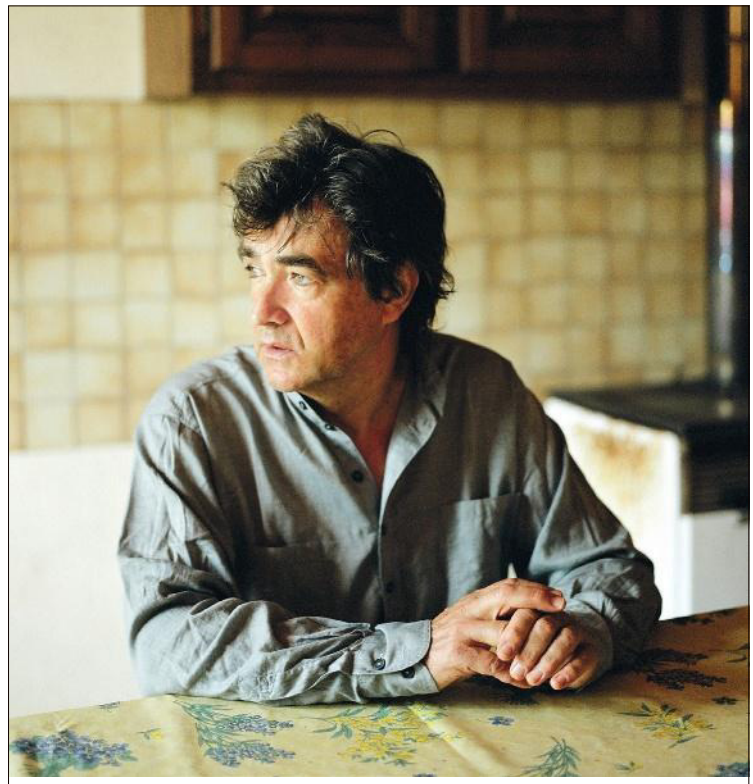
Harpes et synthés en lévitation pour une rêverie à quatre mains, par deux musiciennes à la spontanéité délicate.

Un beau hasard nous a fait découvrir *Tragic Magic* au moment où l'on plongeait dans la lecture émerveillée de *Tovaangar* (2025), le voyage littéraire de Céline Minard à travers la vie fourmillante de l'après-humanité. À sa manière, la collaboration entre Julianna Barwick et Mary Lattimore distille la sensation d'une aube nouvelle. Légers et profonds, ces sept titres sont le fruit d'une miraculeuse spontanéité : pour confectionner cette délicate collection, la claviériste et la harpiste n'ont eu besoin que de neuf jours d'enregistrement, avec à leur disposition la réserve d'instruments du musée de la musique de la Philharmonie de Paris, sous la houlette de Trevor Spencer qui, après Fleet Foxes et Beach House, confirme son tropisme impressionniste.
À l'image des plus belles réussites solitaires de Mary Lattimore (*Hundreds of Days,* 2018) et de Julianna Barwick (*Nepenthe,* 2013), *Tragic Magic* trace à la lisière de l'ambient un paysage sonore aux textures éthérées – ces nappes vaporeuses, ces voix évanescentes – et aux motifs doucement obsédants – une harpe aussi envoûtante que sur les meilleurs Joanna Newsom. Y apparaissent des échos de Morricone *(Rachel's Song)* et des brumes synthétiques de Warren Ellis dans le final de *Haze with No Haze* comme dans la renversante dernière partie de *Stardust*. Car il n'y a pas ici que la pochette qui évoque *Ghosteen* (2019) de Nick Cave : rarement arpentées, les terres édéniques de Julianna Barwick et Mary Lattimore s'élèvent à ce degré de splendeur. **Rémi Boiteux**



Tragic Magic (InFiné/Bigwax).
Sortie le 16 janvier. En concert à la Cité de la musique, Paris, le 10 avril.

Rachael Cassells/InFiné



JEAN-LOUIS MURAT
PHOTORAMA

LE LIVRE-HOMMAGE DE FRANK LORIOU
PRÉFACE DE CHARLES PÉPIN

UN RÉCIT BOULEVERSANT
150 PHOTOGRAPHIES ARGENTIQUES POUR LA PLUPART INÉDITES

Le plus juste portrait qu'on n'ait jamais lu **LIBÉRATION**
Une émotion palpable **ROCK&FOLK**
Des images d'une grâce étincelante **PARIS MATCH**
Indispensable **PLUGGED**
Sublime **FRANCOFANS**
Saisissant **LONGUEURS D'ONDES**

ÉDITION STANDARD DISPONIBLE EN LIBRAIRIE
ÉDITION DELUXE : LIVRE + TIRAGE D'ART SUR WWW.LEBOULON.NET

EN PARTENARIAT AVEC Les Inrockuptibles



WOMAN OF FACES de Celeste

Une relation toxique hante la chanteuse anglaise dans ce bijou de soul sombre mais empreinte de moments de grâce.

Trouver la force de s'échapper d'une relation toxique, s'en remettre, péniblement, reconquérir une estime de soi dispersée aux quatre vents, et, parallèlement, continuer d'offrir son plus beau visage souriant à la foule face aux obligations médiatiques d'une jeune star nommée aux prix les plus prestigieux : voilà ce que Celeste a dû traverser après la sortie d'un premier album remarqué (*Not Your Muse,* 2021). Tout cela, la chanteuse anglaise le raconte dans ce touchant disque de reconstruction où l'on perçoit à chaque instant qu'il a été érigé dans la souffrance.
Pour l'accompagner dans ce processus créatif qui doit autant aux émotions passées qu'à la volonté, forte, de dérouler à nouveau le fil d'une vie heureuse, Celeste a fait appel à un producteur qui s'y connaît en voix féminines puissantes. Révélé aux côtés de Kanye West et de Jay-Z, Jeff Bhasker a produit il y a quelques années Alicia Keys, Beyoncé ou Mary J. Blige. Si Celeste pourrait certainement chanter l'annuaire sans que l'on s'ennuie une seule seconde, le talentueux producteur a offert à sa voix de diamant l'écrin idéal pour étinceler.
On savait Celeste capable de prouesses techniques ; elle libère ici toute sa puissance dès le morceau inaugural *(On with the Show),* brille, encore, sur *This Is Who I Am* – et ses cordes façon *Ike's Rap II* d'Isaac Hayes – et laisse une trace indélébile avec *Woman of Faces,* classique instantané de soul jazzy qui impressionnera encore dans vingt ans. Les arrangements (cordes et cuivres), particulièrement réussis sur ce titre, accompagnent la plupart du temps un piano ou quelques arpèges de guitare et portent la mezzo-soprano en triomphe tout au long de l'album.
C'est encore plus vrai lorsque Celeste, comme elle sait si bien le faire, semble sur la brèche (*Keep Smiling* et *Sometimes,* superbes) ou qu'elle donne corps à une soul torturée à la Amy Winehouse *(Happening Again).*
Disque cathartique, *Woman of Faces* est aussi fait de ces morceaux sur lesquels affleurent l'espoir (*Time Will Tell,* pur moment de grâce) et l'énergie du renouveau (*Angel Like You,* ou quand Adele rencontre la soul rock'n'roll de Nicole Willis). Une magnifique façon d'illuminer ce tunnel de douleur. **Alexis Hache**



Woman of Faces (Polydor/Universal). Sorti depuis le 14 novembre.

STEEP STIMS de Clark

Le producteur anglais, spécialiste des paysages électroniques abstraits, refait des raves comme dans les années 1990.

Au début des années 2000, Clark, jeune prodige signé sur Warp, participait à écrire les plus belles pages de l'IDM (intelligent dance music), cette brèche sémantique et sonore ouverte par une génération de producteur·rices qui mêlaient expérimentation synthétique et euphorie rave dans un même élan. Vingt ans plus tard, après s'être aventuré du côté des bandes originales (cinéma, danse contemporaine) et de la pop électronique vocale (notamment aux côtés de Thom Yorke sur *Sus Dog* et *Cave Dog*), Clark retourne aux fondamentaux. Sur *Steep Stims,* paru sur son propre label, le bidouilleur britannique a ressorti ses vieux synthés et machines d'époque, aux programmations capricieuses mais au grain inimitable.
"Cela me rappelle la création de Clarence Park, *mon premier album,* explique-t-il. *Je devais finir les morceaux pendant la session, car tout tenait sur des disquettes : impossible de passer facilement d'un titre à l'autre.* Steep Stims *a été composé avec très peu d'instruments, tout repose sur l'écriture."*
Plongeon dans les souvenirs de rave, entre grincements de synthés mélancoliques, breakbeats saccadés et mélodies naïves, l'album évoque parfois le séminal *Surfing on Sine Waves* d'Aphex Twin (sous l'alias Polygon Window), récemment réédité chez Warp, par cette même façon de saisir l'imaginaire acid house dans une bulle de nostalgie, tout en ravivant son euphorie. **Patrick Thévenin**



Steep Stims (Throttle Records). Sorti depuis le 7 novembre.

Erika Kamano/Polydor



Martin Gallop/Barcaly

POUSSIÈRE D'OR de Stephan Eicher

L'artisan helvète tisse un recueil tendre et apaisé empli de chaleur humaine.

Il n'est pas donné à tout le monde de raconter ses tourments avec sérénité, de façonner des morceaux à la fois ouvragés et humbles, d'injecter de la tendresse dans la mélancolie. Mine de rien, comme si ça coulait de source pour lui, Stephan Eicher parvient à accomplir tous ces exploits surhumains sur son nouvel album, qui répond au si joli nom de *Poussière d'or*.

Dans la ravissante continuité de *Homeless Songs* (2019) et *Ode* (2022), ces douze pépites de notre chercheur d'or suisse préféré nous embarquent dans leurs clairs-obscurs chatoyants. Une virée d'un pas léger où l'on croise de fidèles camarades de route : Philippe Djian, qui signe la plupart des textes, l'écrivain Martin Suter, qui s'est chargé du seul morceau en suisse allemand, ou encore le multi-instrumentiste Martin Gallop, qui a produit l'ensemble et apporté sa finesse orchestrale.

On trépigne déjà d'impatience à l'idée de retrouver bientôt en concert Stephan Eicher, dont la malice fait chavirer des salles combles. Fort de plus de quatre décennies d'expérience de la scène, ce chanteur et songwriter touchant ajoutera sans nul doute à son répertoire des extraits de ce disque précieux, dont la poussière du titre pourrait bien se retrouver dans nos yeux émus.



Noémie Lecoq

Poussière d'or (Barclay/Universal). Sortie le 28 novembre. En concert à l'Olympia, Paris, du 19 au 21 février.





LIVE GOD de Nick Cave and the Bad Seeds

Le poète australien apporte une nouvelle preuve qu'il est l'un des showmen les plus électriques de l'histoire du rock.

Sans être chargé de douleur, de splendeur et d'inconnu comme l'était le fondamental *Ghosteen* (2019), son prédécesseur dans la discographie signée avec les Bad Seeds, *Wild God* (2024) témoignait d'une inspiration loin d'être tarie. Alors que ressort aujourd'hui en version augmentée cet album un peu plus pop qu'à l'accoutumée (mixé par Dave Fridmann), c'est le plantureux live qui l'accompagne qui nous happe. Intitulé *Live God*, il s'inscrit dans une déjà longue série de captations, qu'il complète en beauté. Car nombreux sont les grands disques live de Nick Cave, bête de scène capable de passer de la prédication en feu à la confession intimiste. Récemment encore, il livrait une sublime prestation dépouillée au piano, accompagné par le seul Colin Greenwood à la basse– intronisé Bad Seed sur *Wild God*. Peut-être l'un des plus beaux concerts auxquels il nous ait été donné d'assister.

Œuvre de groupe, *Live God* explore l'autre versant du showman. Avec *Frogs*, c'est la dimension extatique qui ouvre le bal, basses bourdonnantes et chœurs en pâmoison sur lesquels se déverse la voix grave du songwriter, un peu enrhumée mais qu'importe : le feu y est, et impose une coloration *Abattoir Blues/ The Lyre of Orpheus* (double album de 2004 imprégné de gospel brûlant), avec son *O Children* qui s'impose en sommet et sur lequel le chant retrouve sa pleine forme.

Plus loin, l'orageux *Tupelo* rappelle que Cave invoquait déjà le spectre d'Elvis en 1993 sur *Live Seeds*, bien avant les fantômes de *Ghosteen*, dont on entend ici les *Bright Horses*. Et sur un terrassant passage solo, on sent *I Need You* se détacher de la tragédie qui a présidé à son enregistrement. Si *Wild God* se taille la part du lion dans la tracklist, la présence de *From Her To Eternity* témoigne de la continuité entre les Bad Seeds d'antan et les élégies plus contemporaines fomentées avec Warren Ellis.

La violence électrique du morceau s'enchaîne avec les délicieuses larmes mélancoliques de *Long Dark Night*. S'ils se font parfois pop (*O Wow, O Wow,* qui fait ressurgir la voix d'Anita Lane), les Bad Seeds touillent country, folk, blues et gospel en gothique noir et blanc : la recette alchimique qu'on se souffle à la croisée des chemins. Aux côtés du dernier album des jeunots de Geese, ce live des vétérans Bad Seeds est aujourd'hui ce qui ressemble le mieux à un très grand disque de cet art ancestral qu'est le rock'n'roll.

Rémi Boiteux





Live God (PIAS). Sortie le 5 décembre.

SAD AND BEAUTIFUL WORLD de Mavis Staples

Cette légende de la musique noire insuffle toute son âme aux chansons des autres, de Frank Ocean à Leonard Cohen.

Avec sa famille (The Staple Singers), elle a participé au mouvement en faveur des droits civiques, connu la conquête de l'espace, la guerre froide, le premier président des États-Unis noir puis son négatif fasciste. Dans la voix de Mavis Staples, 86 printemps, défilent toute cette histoire et beaucoup d'espoirs, de déceptions et de résilience. C'est ce qu'elle insuffle à sa reprise bouleversante de *Beautiful Strangers*, chanson de Kevin Morby composée en 2016 après les attentats de Paris, la tuerie d'Orlando et la mort de l'Afro-Américain Freddie Gray. Sa version gospel et spécialement le passage où elle chante *"Pray for Paris/ They can not scare us"* donnent des frissons. *Sad and Beautiful World*, d'après une chanson de Sparklehorse revisitée avec notamment MJ Lenderman aux chœurs, voit la grande chanteuse interpréter des morceaux de Leonard Cohen ou de Frank Ocean (magnifique *Gospeed*) comme s'ils avaient appartenu à son répertoire depuis des décennies, voire été écrits pour elle.

De *Chicago* de Tom Waits et Kathleen Brennan, démarrée en trombe avec les guitares de Buddy Guy et Derek Trucks, à *Everybody Needs Love* d'Eddie Hinton avec Bonnie Raitt en invitée, Mavis Staples prouve qu'elle n'a pas perdu sa voix ni sa foi dans le pouvoir de la chanson. Ce n'est pas seulement par amitié que des musicien·nes doué·es – dont, en plus des susnommé·es, Jeff Tweedy et Justin Vernon – sont venu·es l'entourer, c'est d'abord pour la beauté de la musique. Parfois triste mais jamais résigné, cet album donne le courage de renverser les montagnes et se termine par un éclat de rire désarmant.

Vincent Brunner



Sad and Beautiful World (Anti-/PIAS). Sorti depuis le 7 novembre.

Megan Cullen/PIAS



COMPASS ROSA de Mina Tindle

La chanteuse française panse nos plaies grâce à sa pop-folk organique confectionnée avec, entre autres, Bryce Dessner et Sufjan Stevens.

Après un moment de flottement, Pauline de Lassus, alias Mina Tindle, a retrouvé l'inspiration grâce à une remarque de son fils : *("L'oiseau chante… Maman chante")* : *"Une sorte de haïku qui a résonné en moi, tel un mantra, alors que je me sentais sans voix face à la cacophonie et à la folie environnantes."* En résulte ces nouveaux titres évoquant le lien à l'autre, la solitude (heureusement) contrariée et la résilience. Quand *Rosa* rend hommage à une grand-mère *"au crépuscule de sa vie"*, *Heaven Sake* égratigne la masculinité toxique. Avec son époux Bryce Dessner, l'un des guitaristes de The National, la Française s'est isolée pour *"prendre le pouls"* de ce qui est l'un de ses plus beaux disques, avec sa texture organique traversée d'influences hétéroclites : l'hyperpop de Caroline Polacheck, les chants traditionnels bulgares, le hip-hop…
Bénéficiant des cordes composées par Bryce Dessner, majestueusement interprétées par le Quatuor Zaïde, *Compass Rosa* reflète la joie d'un enregistrement bouclé en quelques jours dans le studio de David Chalmin, au Pays basque, où les ont rejoints Sufjan Stevens et Ben Lanz, flanqués de *"leur immense talent d'alchimistes"*. On entend le premier dès l'ouverture *How Many,* précieux remède face à l'effondrement : *"Je trouve la voix de Sufjan d'un réconfort indescriptible, comme s'il connaissait toutes les âmes et qu'il savait leur parler"*, souligne Mina Tindle.



Un don qu'elle déploie ici largement. **Sophie Rosemont**

Compass Rosa (S76/Wagram). Sorti depuis le 14 novembre. En concert au Trianon, Paris, le 13 avril.

Julia Grandperret/S76

EN CORPS laPlace
FESTIVAL DE DANSE

LA PLACE PRÉSENTE
NOV 28 DEC 13

NOV 28
THE MOBB IS CALLING : vol 1
Carte Blanche à UnitS
LE POINT FORT D'AUBERVILLIER · SHOWS, FREESTYLE ET BATTLE

NOV 29
tamUjUntU - Via Katkehong
et Paulo Azevedo (Cia Gente)
Première partie : UnitS
THÉÂTRE LOUIS ARAGON, TREMBLAY EN FRANCE · SPECTACLES

DEC 03
Workshop hip-hop
avec Youri Fedida (Cie KH)
LA PLACE, PARIS · WORKSHOP HIP-HOP

DEC 03
«Les scènes hip-hop, un espace de résistance pour les danseuses ?»
Présentée par Bruyantes
LA PLACE, PARIS · CONFÉRENCE

DEC 04
Sawata - Nadéeya (Cie aKôt)
Griot Acte 1 : Fo Lion - Pierre Claver «Dexter» Belleka (Cie Art-Track)
LA PLACE, PARIS · SPECTACLES

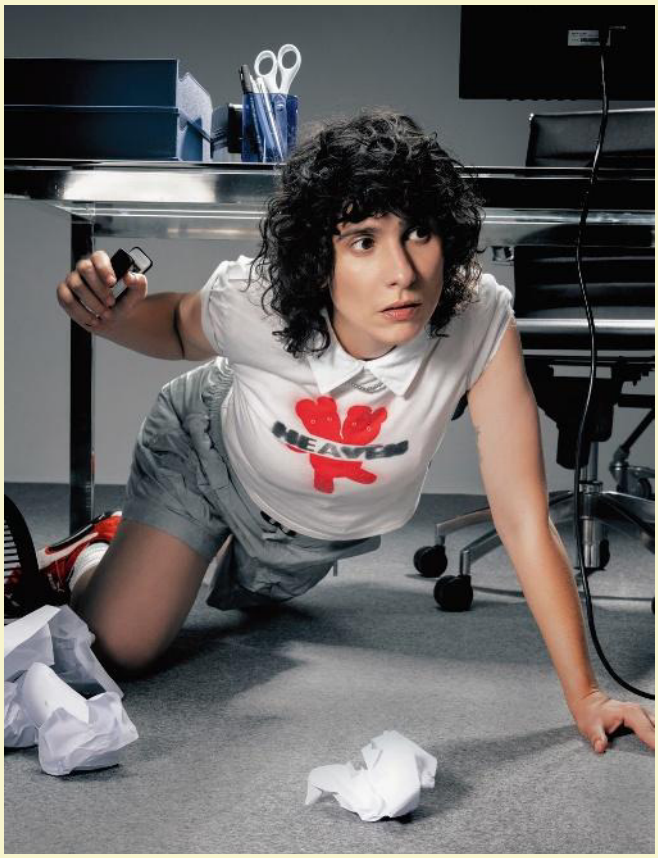
DEC 06
'Asmanti [Midi-Minuit] - Cie Hylel
Roses - Cie KH
MAISON DE LA MUSIQUE, NANTERRE · SPECTACLES

DEC 13
Carte blanche à TIJO AIMÉ
Avec Kapela, Sofia, Mab'ish & Tijo Aimé
FREESTYLE VILLETTE, PARIS · SOIRÉE / CLUBBING

laplace-paris.com

PRESQUE PUNK de P.R2B

Racontant le mal-être de nos sociétés, la Française fait de sa pop hybride un outil performatif et exaltant.



Quatre ans après son premier album, le formidable *Rayons Gamma* (2021), Pauline Rambeau de Baralon, alias P.R2B, aurait pu creuser le même sillon. Mais elle remet les compteurs à zéro avec *Presque punk,* que l'on pourrait qualifier de concept, où elle interroge notre rapport fébrile au travail et au corps. Désormais installée dans les Cévennes, P.R2B y a reçu beaucoup d'ami·es travaillant dans des bureaux, qui lui rapportaient souvent leur *"colère sourde"*. En parallèle, elle travaillait sur des musiques de films... Ce qui s'entend dès le grandiose *Opening,* où elle nous chuchote que *"nous sommes là, ensemble, libres"* et qu'elle n'est plus seule, *"plus jamais"*. Elle qui va, les douze morceaux suivants, se glisser dans la peau de bien des personnages, donnant forme à ce qu'elle appelle son *"théâtre intérieur"* aux murs ornés d'images de Björk, Marina Abramović ou Tchekhov. *"J'ai eu envie de narration, d'incarnation,* confirme-t-elle. *J'ai aussi été obsédée par la comédie musicale, Bob Fosse,* Sweet Charity, *Broadway... Le tout s'est mélangé, entre la scène et la rue, entre New York et la nature impressionnante des Cévennes."*

Au-delà du fonctionnement malade de nos sociétés sédentaires, P.R2B nous parle de ce qui nous lie, pour le pire et le meilleur. Partagé avec Philippe Katerine dans le rôle d'un manager, *Bullshit Job* lâche les vannes d'une pop électronisante et euphorique. La ballade à la fois groovy et postrock *Cristal,* les plus pop *Sirènes* et *Amnésie* rappellent le talent mélodique de leur autrice. S'y ajoute la techno qui infuse *Le Miracle* et *La Vérité*.

Ainsi, *Presque punk* est un laboratoire sonore au sein duquel officie P.R2B, qui renoue avec la guitare, électrique de préférence – celle de *Bizarre* convoquant les fantômes de la new wave. *"Je ne voulais m'interdire aucune frontière,* affirme la musicienne. *J'ai d'abord délaissé le piano, j'ai trituré les vents, samplé ma voix… Et puis j'ai rencontré le beatmaker Rosaliedu38, qui a tordu mes morceaux dans tous les sens. Ce dialogue-là a donné la couleur du disque : brut, électronique, mais toujours vivant." Presque punk,* en somme. Titre apparu avant même la musique : *"C'est une façon d'être au monde. Si je ne peux pas me dire punk, je le suis presque : par le mouvement, l'action."*



Sophie Rosemont

Presque punk (Tie Break Music/ Wagram). Sortie le 5 décembre. En concert à La Cigale, Paris, le 17 mars.

CATHARSIS EN PIÈCES DÉTACHÉES de Michel Cloup Trio

L'irréductible Toulousain resurgit avec sa virulence et son refus des concessions. Une saine colère teintée de noire ironie.

On retrouve Michel Cloup, trois ans après l'avoir saisi en plein *Backflip au-dessus du chaos,* son tempétueux album précédent. Élaboré presque entièrement en solo, celui-ci avait ensuite donné lieu à une tournée en trio, le batteur Julien Rufié – fidèle complice depuis plusieurs années – et la guitariste Manon Labry – alors nouvelle recrue – se joignant sur scène au chanteur et guitariste toulousain. Soudé·es à l'extrême, les trois acolytes ont poursuivi sur leur lancée et concocté ensemble *Catharsis en pièces détachées.* Riche de quinze morceaux, aux durées très variables, ce nouvel album s'étend sur 75 minutes, au mépris cinglant des pratiques d'écoute dominantes et du diktat de l'immédiateté.

Mauvaise conseillère dans la vie, la colère se révèle ici, une fois encore, une parfaite alliée artistique. Croquant son époque avec toujours autant de mordant, Michel Cloup profère – le plus souvent en parlé-chanté, parfois jusqu'au cri – des textes qui jaillissent, percutants au possible, sur d'éruptives parties musicales en convulsions libres entre (Kraut)rock, electro, noise et chanson mâtinée de hip-hop. Fulminant tout du long, hormis sur la chronique urbaine en suspension *Place du Ravelin,* l'album déverse un lucide vacarme empreint de noire ironie qui atteint sa puissance de déflagration maximale sur *Le Début d'une autre fin,* appel strident lancé dans un monde en voie d'autodestruction avancée, et *Pour qui ? Pourquoi ?,* ra(va)geur soliloque-fleuve articulé autour de la raison d'être des artistes.



Jérôme Provençal

Catharsis en pièces détachées (Ici D'Ailleurs…/L'Autre Distribution). Sorti depuis le 14 novembre.

Olivia Schenker/Tie Break Music

LES 10 ALBUMS DE L'ANNÉE

Sélectionnés par les disquaires de la Fnac



ORELSAN
LA FUITE EN AVANT

Quatre ans après Civilisation, Orelsan revient avec La fuite en avant, prévu le 7 novembre 2025. En écho à son film Yoroï – sans en être la BO –, ce projet introspectif de 17 titres explore entre autres sa paternité, porté par des collaborations d'exception. Un retour à la hauteur de son génie.

Joséphine, rédactrice fnac.com
Retrouvez son blog sur fnac.com



FEU! CHATTERTON
LABYRINTHE



OLIVIA DEAN
THE ART OF LOVING



VANESSA PARADIS
LE RETOUR DES BEAUX JOURS



TAME IMPALA
DEADBEAT



SOMBR
I BARELY KNOW HER



MYLÈNE FARMER
MYLENIUM TOUR COFFRET



STRAY KIDS
DO IT



STEPHAN EICHER
POUSSIÈRE D'OR



PINK FLOYD
WISH YOU WERE HERE

2 CD OU VINYLES ACHETÉS
5€* fnac+ **OFFERTS**
EN EUROS FIDÉLITÉ

3 CD OU VINYLES ACHETÉS
10€* fnac+ **OFFERTS**
EN EUROS FIDÉLITÉ

*Offre réservée aux adhérents du 01/12/2025 au 01/02/2026 sur présentation de la carte adhérent FNAC en cours de validité. Le compte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 5€ en euros fidélité pour 2 CD ou vinyles achetés et de 10€ en euros fidélité pour 3 CD ou vinyles achetés. Les euros fidélité cumulés sur le compte fidélité Fnac sont valables dans les 3 mois suivants leur obtention, à condition que la Carte Fnac ou Fnac+ de l'adhérent titulaire soit en cours de validité et qu'il ait présenté sa carte lors de son passage en caisse. L'ensemble des achats de l'adhérent titulaire et des autres personnes possédant une carte supplémentaire sont comptabilisés sur le compte de fidélité de l'adhérent titulaire. Les euros fidélité peuvent être utilisés dès 1€, en magasin Fnac et Darty ou sur fnac.com pour tout achat supérieur à 1€ (hors livres, coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, abonnements presse, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, prestations de services, téléchargements, billetterie). Offre valable dans les magasins Fnac participant à l'opération. Offre non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents. Dans la limite des stocks disponibles.

fnac.com

ADHÉREZ À LA CARTE fnac + VOUS ALLEZ ADORER

ON S'EN RAPPELLERA PAS de Disiz

Un quatorzième album dense et intime, où le Francilien évoque ses tourments et expose sa vulnérabilité.

Difficile de s'en souvenir aujourd'hui, mais Disiz a longtemps semblé courir après son grand album, celui à même de mettre tout le monde d'accord. Certes, *Le Poisson rouge* (2000) est culte, contient son lot d'invités de marque (JoeyStarr et Akhenaton) et un single générationnel *(J'pète les plombs)*, mais force est d'admettre qu'il porte en lui les petits défauts inhérents et sans gravité d'un premier album. *Jeu de société* (2003) ? De bonne facture, mais plombé par une mauvaise réception critique. *Dans le ventre du crocodile* (2010) ? Audacieux, mais victime d'une approche naïve du rock et des mélodies à guitares.

La liste est longue, passe par des disques en demi-teinte, et mène inévitablement à la fin des années 2010, période au cours de laquelle Disiz propose une musique protéiforme, caractérisée par des velléités pop et des textes moins bavards, qui perdent en complexité ce qu'ils gagnent en puissance suggestive. Reste que si *Pacifique* (2017) et *Disizilla* (2018) attestent d'un artiste en pleine réinvention, toujours très ambitieux malgré les années qui s'accumulent, peu oseraient considérer ces deux longs formats comme des classiques incontestables. Il aura donc fallu attendre 2022, une vingtaine d'années de carrière et la sortie de *L'Amour* pour que Disiz touche enfin à une certaine forme d'universalité, concomitante avec l'affirmation d'une génération d'artistes prêts à mettre du respect sur son nom : Ichon, Stromae, Orelsan ou encore Damso, avec qui il partage *Rencontre*, l'un des grands singles de cet album certifié disque d'or.

Certainement rassuré par l'accueil réservé à cette nouvelle version de lui-même, Disiz prolonge aujourd'hui son geste avec un quatorzième album sentimental, celui d'un artiste qui se sent tel un *"lilliputien dans un monde où tout nous dépasse"*. *La Rosée*, *On s'en rappellera pas*, *Coppola* : autant de chansons au ton lourd, pensées comme un amoncellement de réflexions et d'émotions saisies sur le vif, rédemptrices par nécessité et pourtant contrebalancées à certains moments par des mélodies au BPM élevé, traversées par des remous de variété, de shoegaze, de soul, de nappes synthétiques et de rock acoustique. Avec, toujours, cette faculté à mettre des mots simples sur les petites misères ordinaires, cette écriture métaphorique, ces onomatopées qui créent l'adhésion et ces invité·es (Iliona, Laurent Voulzy, Kid Cudi, Theodora) chargé·es d'amener de la nuance, une profondeur de champ.

Une telle approche est piégeuse : c'est prendre le risque – que Disiz n'évite pas toujours – de verser dans des paroles un poil stéréotypées, de se perdre dans un album trop dense, trop fouillis. Mais c'est aussi la meilleure manière pour lui de regarder l'espoir du coin de l'œil tout en continuant à faire sous une autre forme ce qui a toujours fait son charme : se raconter sans craindre de paraître vulnérable.

Maxime Delcourt



Jérémy Beaudet/Carré Bleu Production



On s'en rappellera pas (Carré Bleu Production/Sony Music). Sorti depuis le 21 novembre.

place du théâtre, 59000 lille

opéra de lille

Constellation d'hiver

4 décembre → 16 février

En Grande salle

L'Affaire Makropoulos
Leoš Janáček
opéra
5 → 16 février

invisibili
Aurélien Bory, Compagnie 111
danse
12 et 13 décembre

Le cœur a ses raisons
Schumann, Janáček
concert
9 décembre

Au Grand foyer

Concerts Sieste
de 13 h à 13 h 45
16 décembre et 3 février

Concerts Heure bleue
de 18 h à 19 h
8 et 29 janvier

Open Week
13 → 17 janvier

Concert Insomniaque
de 21 h à 1 h 30
24 janvier

Évènements

Le Château de Barbe-Bleue
Les sons de la solitude
Béla Bartók / Jeffrey Döring
opéra itinérant
18 et 19 décembre à l'Opéra
janvier / février en tournée
dans la métropole et la région

Entre trois mondes
Dutilleux, Franck, Pépin
concert invité de l'ONL
4 et 5 décembre

saison 2025.26

PRÉFET DE LA RÉGION HAUTS-DE-FRANCE
Région Hauts-de-France
MEL MÉTROPOLE
ville de lille

opera-lille.fr

Graphisme : H5

Licences PLATESV-R-2021-000130 ; PLATESV-R-2021-000131 ; PLATESV-R-2021-000132

UNCLOUDED de Melody's Echo Chamber

Quatrième album et toujours autant d'amour pour cette pop planante, bourrée de réverb, sorte de rencontre rêvée entre Françoise Hardy et Cocteau Twins.

Il paraît que tout va trop vite, que l'on n'a plus le temps de rien et que les algorithmes incitent les artistes à produire sans cesse. On dit que c'est là le signe d'une époque outrancière, trop compétitive, abandonnée au brouhaha permanent. Depuis 2012, l'année de sortie de son premier album, Melody's Echo Chamber prouve toutefois qu'il existe d'autres voies, plus lentes, plus rêveuses, moins régies par l'urgence. *Some Time Alone, Alone,* disait déjà l'un de ses premiers singles. Depuis, la Française a toujours préféré la retenue au grand spectacle, le silence aux beaux discours. À l'évidence, il y a chez elle une quête de calme, l'envie de privilégier le temps long, ces instants suspendus que ne cesse d'encourager sa pop anglophile, nourrie d'ambient, de musiques méditatives, d'envolées célestes à la Sigur Rós ou Cocteau Twins. Avec le temps, Melody's Echo Chamber a toutefois appris à voir le monde autrement qu'avec ses yeux d'enfant : *Unclouded,* par exemple, a beau devoir son titre à une citation de Hayao Miyazaki, il n'est pas l'album d'une artiste qui cherche à fuir son époque, à la recherche d'un refuge où cohabitent nostalgie et innocence. De *The House That Doesn't Exist* à *Daisy,* enregistré auprès d'El Michels Affair, ses douze chansons témoignent d'un changement de perspective.



Il ne s'agit plus de chanter *"toutes ces années* [qu'elle a] *perdues",* comme sur *Pyramids in the Clouds* en 2022, mais d'embrasser le concept d'impermanence (cher au bouddhisme) dans des refrains et des harmonies qui offrent espace et lumière à des textes optimistes, à l'intersection exacte de la confession intime et de la fable. *In The Stars, Memory's Underground* et *How to Leave Misery Behind,* probablement les pics émotionnels d'*Unclouded,* c'est exactement ça : non seulement une certaine aisance à mettre en son des contes introspectifs, à laisser place au calme et à l'imaginaire, mais aussi une façon joyeuse d'être au monde, une volonté intarissable d'envelopper l'autre dans une production reverbérée, peut-être plus chaloupée que par le passé. Et, le temps d'un refrain enchanteur, de rappeler à chacun·e l'essentiel : *"Laisser la douleur derrière soi."*



Maxime Delcourt

Unclouded (Domino/Sony Music). Sortie le 5 décembre. En concert à L'Aéronef, Lille, le 22 avril ; au Trianon, Paris, le 23 ; à Stéréolux, Nantes, le 24 et au 106, Rouen, le 25.

STARDUST de Danny Brown

Libéré de ses addictions, le rappeur américain avance en bande, puisant dans l'hyperpop et la house pour organiser une immense fête foraine de sons.

À l'évidence, Danny Brown est de ces artistes qui n'ont aucune pudeur à l'égard du geste créatif. Quand il travaille sur un album, il l'affirme, le présente comme un projet important. Pour *Stardust,* il lui a toutefois fallu aller plus loin qu'un simple *"marrant à faire, marrant à écouter",* comme annoncé sur son compte Instagram. C'est que ce nouvel long format est le premier qu'il a enregistré sobre. Le premier aussi à avoir été pensé depuis Austin, à des milliers de kilomètres de son Détroit natal. Ce que l'on entend, c'est pourtant moins un disque rédempteur que le grand défouloir d'un artiste qui embrasse le chaos dans son versant le plus euphorique.

À l'inverse de *Scaring the Hoes,* cosigné JPEGMafia, et *Quaranta,* tous deux parus en 2023, *Stardust* sonne comme une immense fête foraine fantasmée, où OutKast et l'hyperpop font des grands huit ensemble, où la house, le rap et le breakbeat s'entassent sur un même rodéo mécanique, où chaque morceau est comme une attraction partagée avec de nouveaux complices. Femtanyl, Underscores, Nnamdi et Zheani : tous·tes apportent ce grain de folie nécessaire, cette excentricité qui secoue l'univers de Danny Brown et le force une fois de plus à déborder du cadre. D'où ce *Stardust* maximaliste, qui réfléchit moins aux enjeux qu'à la légèreté du jeu, et atteint même des sommets de malice sur *Lift You Up* et *Baby* : deux tubes qui font très bien semblant de ne pas en être.



Maxime Delcourt

Stardust (Warp/Kuroneko). Sorti depuis le 7 novembre.

Diane Sagnier/Domino



WHERE TO? de Michelle Blades

Les comptines songeuses et taquines d'une touche-à-tout rayonnante.

Enregistré fin 2023, *Where To?* aura mis du temps à daigner quitter son cocon pour s'offrir à nous. On comprend facilement pourquoi en regardant le planning de ministre de Michelle Blades qui a, dans l'intervalle, accompagné sur scène Pomme, puis La Femme, avant de prêter ses multiples talents à Flavien Berger. Pendant cette longue période entre la fabrication de cet album solo et sa sortie, la chanteuse et compositrice n'a pas cédé à la tentation de triturer sans fin ses neuf morceaux et on s'en réjouit : le minimalisme leur va à ravir. Dénudées mais jamais austères, introspectives sans jamais se montrer impudiques, ces chansons oniriques semblent tenir à un fil – soyeux et fragile, aux reflets d'or.
On connaît depuis longtemps la capacité de cette artiste nomade (d'origine panaméenne et mexicaine, élevée aux États-Unis, Parisienne d'adoption qui a donc récemment rejoint la troupe de La Femme) à se mouvoir en toute fluidité entre folk gracieux, psychédélisme rock, inspirations latines et pop délurée. Aussi polyvalente et fantasque que David Byrne ou Cate Le Bon, ici escortée par Gaétan Nonchalant sur différents instruments, elle donne une suite enchanteresse à *Visitor* (2019) et signe, en toute décontraction, de grands moments de sa discographie – en particulier l'impressionnant *Show and Tell*, avec sa classe seventies et ses harmonies à la CSNY. *"Jusqu'où ?"*, demande-t-elle en titre. On la suivra jusqu'à la voie lactée.



Noémie Lecoq

Where To? (Escargot Musique/Idol). Sortie le 16 janvier.

Ilan Zerrouki/Escargot Musique

SÉM SAINT-ÉTIENNE la métropole

MUSÉE D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN SAINT-ÉTIENNE MÉTROPOLE

ALISON KNOWLES

UNE RÉTROSPECTIVE

8 NOV. 2025 – 15 MARS 2026

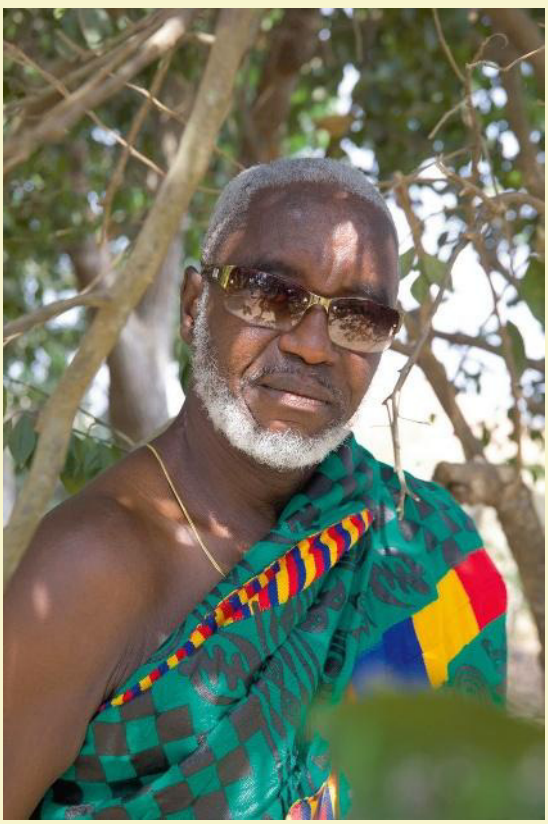
Documentation de *The Identical Lunch*, New York, date inconnue, mezzotinte © Alison Knowles. Conception graphique : Perluette & BeauFixe

PRÉFÈTE DE LA RÉGION AUVERGNE-RHÔNE-ALPES · Desfoyaux · RAVON AUTOMOBILE · MICHOLET · SG AUVERGNE RHÔNE ALPES · SAINT-ÉTIENNE · TERRA · Villa Albertine · AMBASSADE DE FRANCE AUX ÉTATS-UNIS · Libération · Les Inrockuptibles · L'Œil · Le Journal des Arts

BATAKARI d'Ata Kak

Adepte d'un electro-rap-highlife terriblement funky, le musicien ghanéen montre une nouvelle fois son irrésistible inventivité.

Archétype de la *success story* tardive, la destinée d'Ata Kak fait partie de celles qui font rêver et confèrent une aura presque magique à la légende dorée de la musique populaire moderne.
Né en 1960 au Ghana, le gaillard – Yaw Atta-Owusu de son vrai nom – part dans sa jeune vingtaine vivre en Allemagne. C'est là qu'il commence à faire de la musique, en tant que batteur dans un groupe reggae. À la fin des années 1980, il s'installe au Canada, à Toronto, où il intègre une formation dédiée au highlife – genre musical ghanéen proche de l'afrobeat.



S'étant lancé dans la composition, en mode 100 % *do it yourself,* il conçoit, avec l'aide de son ami ingénieur du son Yanson Nyantakyi, un premier album, *Obaa Sima,* paru en 1994 de manière confidentielle (une cinquantaine de cassettes). Il s'y déploie un univers musical inclassable qui mixe allègrement highlife, rap, electro et house. Les acrobaties vocales de l'auteur – la plupart du temps façon scat, tout en syllabes et onomatopées – ajoutent encore à l'éclat unique d'un ensemble bigarré, inventif et tonique. À l'époque, l'album ne tape pourtant dans l'oreille de personne ou presque (seulement quelques exemplaires vendus), ce qui conduit Ata Kak à ne pas persévérer dans la voie d'une carrière musicale. En 2003, Brian Shimkovitz – alors responsable du blog *Awesome Tapes from Africa,* spécialisé dans l'exhumation de précieuses cassettes africaines – déniche un exemplaire d'*Obaa Sima* sur un marché au Ghana. Mis en ligne sur son blog en 2006, puis réédité sur son label éponyme en 2015, l'album obtient enfin la reconnaissance qu'il mérite et amène Ata Kak (rentré dans son pays natal en 2006) à jouer dans les plus grands festivals internationaux.
Plus de trente ans après la parution de ce premier opus culte, le musicien ghanéen lui offre aujourd'hui un successeur, *Batakari,* évidemment édité par Awesome Tapes from Africa. Six morceaux, vingt-six minutes : court, ce nouvel album s'avère aussi dense que fulgurant, dès l'étourdissant morceau-titre introductif. Tout du long, Ata Kak multiplie les envolées vocales sur un riche tapis instrumental mi-synthétique, mi-organique. Révélant une agilité créative intacte dans son style inimitable, il délivre sans fléchir d'imparables appels à la danse. En résumé : de la pure dynamite ultra-funky !



Jérôme Provençal

Batakari (Awesome Tapes from Africa/Modulor). Sorti depuis le 7 novembre.

DIFFERENT DRUMS de Lila Sober

Le batteur-chanteur des Psychotic Monks quitte la transe électrique du collectif pour un face-à-face avec ses fantômes. Cru et renversant.

Né dans la solitude d'une chambre rennaise, ce premier album solo de Clément Caillierez est un exorcisme sonore, une tentative de réparation amorcée en 2020, mise en son en 2024. Avec une guitare classique, un équipement minimaliste (Pro 800, Korg Volca Beats, Bêta 58) et beaucoup de courage, Lila Sober fabrique une matière fragile et saturée, traversée de feedbacks et de silences, où chaque souffle semble peser une vie. C'est un univers brut où se croisent folk cabossé et sonorités industrielles. On pense à Low pour la lenteur hypnotique *(Once Again),* à Matt Elliott pour la mélancolie qui prend aux tripes *(À propos d'amour)* et à Koudlam pour certaines ambiances apocalyptiques *(Affection).*
Les textes, dépouillés et frontaux, affrontent l'indicible – l'inceste, le stress post-traumatique, la santé mentale, la sobriété – sans détour, ni effet de style. C'est cru, bouleversant, presque inconfortable. Juste et beau, en somme. Mais dans cette nudité radicale perce une lumière : celle de la survie et de l'espoir. Entre murmure et saturation, ce disque est un cri contenu, une main tendue, une preuve que la musique peut être un soin. Pas une guérison totale, non, mais déjà une respiration.



Arnaud Ducome

Different Drums (Vicious Circle/L'Autre Distribution). Sorti depuis le 14 novembre.

Joseph Abbey-Menseh/Awesome Tapes from Africa

La playlist 2025 les 100 meilleurs titres



Série Ex Voto @celine_guillerm

UFOs *UFO* · **Blood Orange** *Mind Loaded* (feat. Caroline Polachek, Lorde & Mustafa) · **Rosalía** *Berghain* (feat. Björk & Yves Tumor) · **Pulp** *Got to Have Love* · **Oklou & FKA Twigs** *Viscus* · **Andrea Laszlo De Simone** *Aspetterò* · **Benjamin Biolay** *Soleil profond* · **Bar Italia** *Fundraiser* · **Sébastien Tellier** *Naïf de cœur* · **The Sophs** *Sweat* · **Theodora** *Fashion Designa* · **Drift** *At the Party* · **David Byrne** *Everybody Laughs* · **Miki** *BNF* · **Kids Return** *First Choice* · **Kompromat** *I Let Myself Go Blind* · **Model/Actriz** *Cinderella* · **Yung Lean** *I'm Your Dirt, I'm Your Love* · **John Maus** *Because We Built It* · **Keren Ann** *Paris amour* · **Daniel Caesar** *Moon* (feat. Bon Iver) · **Geese** *Au Pays du Cocaine* · **Léonie Pernet** *Paris-Brazzaville* · **Gorillaz** *The Happy Dictator* (feat. Sparks) · **Tortoise** *Vexations* · **Yves Tumor & Nina** *We Dont Count* · **Parcels** *Summerinlove* · **Baxter Dury** *Allbarone* · **Frànçois & the Atlas Mountains** *Pas lents dans la neige* · **Oliver Sim** *Telephone Games* · **Lana Del Rey** *Henry, Come On* · **Desire** *Love Races On* · **Σtella** *Adagio* · **Squid** *Cowards* · **Ménage à trois** *Caller on the Line* · **Romy Mars** *A-Lister* · **KeiyaA** *Take It* · **Blasé** *I Need It (from You)* (feat. Cola Boyy) · **Adrien Soleiman** *Petit Matin* · **Stereolab** *Aerial Troubles* · **P.R2B** *Presque punk* · **Sprints** *Descartes* · **Franz Ferdinand** *Everydaydreamer* · **Kae Tempest** *Sunshine on Catford* · **Mocky** *Music Will Explain* · **Kim Gordon** *Bye Bye 25!* · **Lola Young** *Not Like That Anymore* · **The Voidz** *Russian Coney Island* · **Oneohtrix Point Never** *Measuring Ruins* · **Dean Blunt & Elias Rønnenfelt** *Tears on His Rings and Chains* · **Joanne Robertson** *Why Me* · **Index for Working Musik** *Purple Born* · **Wet Leg** *Davina McCall* · **Horsegirl** *In Twos* · **Fishbach** *Comme Jean Reno* · **Maria Somerville** *Garden* · **Erika de Casier** *December* · **Mark William Lewis** *Petals* · **Silly Boy Blue** *Autumn* · **Wisp** *Breathe onto Me* · **The New Eves** *Highway Man* · **Just Mustard** *We Were Just Here* · **Mark Pritchard & Thom Yorke** *This Conversation Is Missing Your Voice* · **Snõõper** *Star 6 9* · **Automatic** *Mercury* · **Wednesday** *Townies* · **Friendship** *Tree of Heaven* · **Paul Félix** *Se pourrait-il ?* · **Ø** *Etude 4* · **Dry Cleaning** *Hit My Head All Day* · **Mac DeMarco** *Sweeter* · **Studio Electrophonique** *David and Jayne* · **Myd** *Song for You* · **PinkPantheress** *Tonight* · **Tyler, the Creator** *Sugar on My Tongue* · **HiTech** *Spank!* · **Sudan Archives** *Dead* · **Marie Davidson** *Sexy Clown* · **Lucrecia Dalt** *Cosa rara* (feat. David Sylvian) · **Arthur Fu Bandini** · *Retrouver le soleil* · **Biche** *Déjà-vu* · **Giorgio Poi** *Tutta la terra finisce in mare* · **Ptite Sœur, Neophron & Femtogo** *Hank J.* · **Damso** *JCVDEMS* · **Camille Yembe** *Coups de soleil* · **Panda Bear** *Praise* · **CMAT** *Euro-Country* · **Bonnie "Prince" Billy** *Is My Living in Vain?* · **Nourished by Time** *It's Time* · **Rallye** *Peur du vide* (feat. Yelle) · **Dijon** *Higher!* · **Alex G** *Real Thing* · **Clipse** *Ace Trumpets* · **Little Simz** *Young* · **Turnstile** *I Care* · **FKA Twigs** *Cheap Hotel* · **John Glacier** *Ocean Steppin'* (feat. Sampha) · **Astral Bakers** *Vertical Life* · **Cate Le Bon** *Heaven Is No Feeling* · **U.S. Girls** *Bookends*

→ Scannez le QR code et retrouvez la playlist 2025 disponible sur Deezer, Spotify et Qobuz.

L'Attrape-rêves

Film-poème du jeune prodige Bi Gan, *Résurrection* a l'ambition folle de traverser toutes les formes de cinéma et de cinéphilie. Un voyage à la puissance d'évocation sidérante, qu'on aimerait ne jamais voir finir.



Les Films du Losange

Il faudrait imaginer un film qui, plutôt que de prendre docilement sa place dans le grand cours de l'histoire du cinéma, voudrait plutôt prendre la place de cette histoire tout entière et rejouer en 2 h 40 plus d'un siècle de cinématographe – en commençant par exemple sur un mode muet, avec des cartons écrits soutenant le récit. *Résurrection* est ce film, d'une ambition déraisonnable et dont le rêve le plus fou est d'embrasser dans une même fusion poétique toutes les formes qu'a épousées le septième art et toutes les émotions qu'il a suscitées. S'y côtoient tous les formats (de l'image carrée originelle au scope), tous les supports (vidéo, pellicule), plusieurs genres (polar, S.F., film de vampires, film de fantômes…) et une pluie continuelle de citations qui imprègnent chaque séquence, chaque image, comme si chaque plan n'était qu'un tout petit candélabre déposé sur l'autel de cent ans de cinéma.



Film-poème discontinu, qui traverse des ébauches d'histoires saturées en hommages au cinéma, *Résurrection* évoque dans son geste *Holy Motors* de Leos Carax. Bi Gan y organise lui aussi un film-exposition en forme de visite labyrinthique dans une sorte de Luna Park du cinéma : on avance dans le film comme dans un train fantôme tandis que surgissent devant nous des réminiscences, de *L'Arroseur arrosé* à la Lune-visage de Méliès, de la fusillade dans le labyrinthe de miroirs de *La Dame de Shanghai* (Orson Welles) aux colombes de John Woo, des décors sans angle droit de l'expressionnisme allemand à un long dialogue métaphysique entre un humain et un être surnaturel, peut-être issu des *Contes de la lune vague après la pluie* de Mizoguchi, à moins que ce ne soit *Le Septième Sceau* de Bergman… Le tout retransfiguré par une scénographie de plasticien halluciné et génial.

Mais l'objet de cette traversée est moins *in fine* le cinéma lui-même que l'étrange mal qu'il suscite, cet amour fou que certain·es nomment cinéphilie et dont le film rebaptise ceux et celles qui en souffrent *"fantasmers"* (joliment traduit en VF "rêvoleurs"). Dès le premier plan, le film sidère par sa puissance d'évocation. Un écran qui se déchire ouvre sur une salle de cinéma primitive, peuplée de spectateur·rices vêtu·es comme au début du XX^{e} siècle. L'écran de la salle où ils et elles se trouvent est situé dans l'arrière-plan et nous les envisageons depuis le mur opposé, celui du fond de la salle. Mais c'est vers nous que tous·tes se retournent, délaissant l'écran de leur salle de cinéma au profit de l'écran depuis lequel nous, spectateur·rices, les observons. Ils et elles s'amassent vers nous comme s'ils et elles nous voyaient et, soudain pris·es d'effroi, s'en vont en courant et vident la salle.

La scène rejoue la première projection de l'histoire, celle de *L'Arrivée d'un train en gare de La Ciotat* (1895), dont les spectateur·rices auraient fui la salle de peur d'être percuté·es par cette locomotive fonçant vers elles et eux. Sauf que la source d'effroi c'est nous, dévoilé·es par la mise en abyme.

De la salle vidée surgit une élégante photographe (jouée par Shu Qi, mythique interprète d'Hou Hsiao-hsien) qui nous fait face et, sans l'ombre d'une crainte, avec un appareil sur pied d'époque, nous prend en photo. C'est le sens même de *Résurrection*. Un portrait de ses spectateur·rices. Plus encore qu'un portrait, une psychanalyse.

Son objet est de creuser ce qui nous attache aux images, d'organiser l'étude sous hypnose de ce sujet incomplet, pathogène, obsédé : le ou la spectateur·rice de cinéma. Le rêvoleur (interprété par la popstar chinoise Jackson Yee) est un être dissident qui, dans une société dystopique qui a proscrit de rêver, a choisi de ne vivre que dans des songes et qui, traqué par la police des rêves, se réfugie dans des mondes de cinéma. En six stations stylistiquement hétérogènes, le film raconte sa fuite. Tandis que la photographe qui s'est éprise de lui veille sur son apnée onirique et l'accompagne vers son trépas (comme les deux films précédents du jeune prodige Bi Gan, *Kaili Blues*, 2015, et *Un grand voyage vers la nuit*, 2018, *Résurrection* trace la quête d'un personnage à la poursuite d'un autre, qui échappe).

Long et addictif, cérémonial solennel et sublime, le film est un voyage, en soi et hors de soi, une plongée introspective et une expérience de décorporation. On aimerait ne jamais en sortir, rester lové·e au cœur de sa nuit, trop craintif·ve, comme ces successives figures de vampires que le film esquisse au fil des rêves, de tomber en poussière en se confrontant à cette aurore tragique : la fin de la projection et l'arrachement à l'obscurité de la salle. **Jean-Marc Lalanne**

Résurrection de **Bi Gan**, avec **Jackson Yee**, **Shu Qi**, **Mark Chao** (Chine, 2025, 2 h 40). En salle le 10 décembre.



L'AGENT SECRET de Kleber Mendonça Filho

Un film noir ambitieux, beau, fou, plein de délires réalistico-magiques : attention, naissance instantanée d'un classique du cinéma.

Après *Aquarius* (2016) et *Bacurau* (coréalisé avec Juliano Dornelles, 2019), voici donc le nouveau film de Kleber Mendonça Filho, *L'Agent secret,* un thriller mêlé de fantastique, prix de la mise en scène à Cannes cette année. Brésil, 1977, sous la dictature militaire. Un quadragénaire, qui se fait appeler Marcelo, est de retour à Recife. Il vient y retrouver son fils Fernando, confié à la bonne garde de ses grands-parents depuis la mort de sa mère, sans doute tuée. En réalité, Marcelo s'appelle Armando et souhaite quitter le pays avec Fernando. Ex-professeur d'université, poursuivi depuis quelques années par la junte, ses politiciens et ses seconds couteaux qui voient des communistes partout, il trouve refuge chez une vieille dame truculente, Dona Sebastiana (extraordinaire Tânia Maria), qui recueille et héberge des dissident·es comme lui. Mais bien sûr, comme dans tout film noir, il va être "rattrapé par son passé". Jusque-là, rien de très étonnant, le réalisateur brésilien inscrit son intrigue dans un genre très codifié… En dehors du fait que la jambe d'un cadavre abandonné depuis trois jours devant une station-service joue bientôt un rôle secondaire mais marquant, fantastico-burlesque et métaphorique, dans des scènes qui appartiennent à une intrigue aussi inutile que géniale. On n'est pas près d'oublier la jambe poilue et homophobe de *L'Agent secret,* on vous le dit.

Armando/Marcelo est poursuivi par des tueurs, dans un pays où la police, corrompue jusqu'à l'os, se distingue à peine du banditisme et du monde du crime. Il est difficile, surtout lorsqu'on sait combien Kleber Mendonça Filho s'est opposé au président fasciste Bolsonaro avant sa défaite électorale, de ne pas voir dans ce Brésil des années 1970 gangrené jusqu'à la moelle une évocation à peine voilée de l'ère bolsonarienne.

Le cinéaste – au-delà de son talent évident à dessiner des personnages (nombreux) croquignolets, drôles, déchirants en quelques plans – va jouer avec la chronologie de son récit d'une manière aussi stupéfiante que brillante. Défilent flashbacks, *flash-forwards* et surtout une ellipse finale incroyable qui nous plongera dans un épilogue poignant, sidérant, sur la filiation : que faire de l'histoire de ses parents ? Ajoutez à cela une photographie aux couleurs chaudes, le carnaval de Recife – cette ville chère au réalisateur, puisqu'il y est né – et une manière de filmer les rues, les passant·es, les inconnu·es – la vie, en somme – avec une chaleur, une bienveillance et une tendresse palpables, et vous obtenez un film à la fois violent (quand le sang coule chez Mendonça Filho, il jaillit), politique, humaniste, amoureux de la vie et totalement désespéré. Un film qui laisse aux spectateur·rices ce sentiment fort et rare d'avoir assisté à la naissance d'un classique du cinéma. **Jean-Baptiste Morain**

L'Agent secret de **Kleber Mendonça Filho**, avec **Wagner Moura**, **Gabriel Leone**, **Maria Fernanda Cândido** (Bré., Fra., P.-B., All., 2025, 2 h 40). En salle le 17 décembre.

Cinema Scopio/MK Production/One Two Films/Lemming

LA VOIX DE HIND RAJAB de Kaouther Ben Hania

La reconstitution terrible, poignante mais sans voyeurisme, du meurtre d'une enfant de 6 ans par l'armée israélienne.

Huit minutes, puis 60, 120 et enfin 180. Dans *La Voix de Hind Rajab* (grand prix du jury à la dernière Mostra), ces chiffres sont inscrits sur la vitre qui sépare le bureau du responsable du Croissant-Rouge palestinien du reste de son équipe de standardistes attendant les appels de détresse des victimes de la guerre à Gaza. Ils représentent le temps qu'a dû attendre Hind Rajab, une fillette de 6 ans, restée trois heures durant le téléphone plaqué contre son oreille au milieu des corps sans vie de toute sa famille, dans le vain espoir que les secours viennent la chercher.
Adaptation des événements qui se sont déroulés le 29 janvier 2024, le film de la cinéaste tunisienne se déroule en huis clos, avec un souci poussé d'exactitude, intégrant notamment les enregistrements originaux de la voix de Hind Rajab. Il s'en tiendra, de ce côté-là du téléphone, à la forme documentaire, pour se concentrer sur la reconstitution de ce qui a conduit à ce qu'on laisse ce meurtre atroce se produire.
On redoutait un peu des effets de suspense mal placés, voire la course à l'image choc, en particulier celle du corps de l'enfant agonisant. Au demeurant immersif, *La Voix de Hind Rajab* est tenu par une éthique de mise en scène qui ne recule pas devant l'émotion mais s'interdit le voyeurisme. L'efficacité du film réside tant dans l'analogie dressée entre les opérateur·rices du Croissant-Rouge et nous, impuissant·es devant nos écrans où défilent les horreurs de la guerre, que dans son économie du visible et son évocation du hors-champ. Film de guerre sans arme, où la caméra glisse sur des visages implorants, des écrans vides et des lignes qui se coupent, *La Voix de Hind Rajab* met en scène notre impuissance collective face au génocide en cours à Gaza. **Bruno Deruisseau**

La Voix de Hind Rajab de **Kaouther Ben Hania**, avec **Amer Hlehel**, **Clara Khoury**, **Motaz Malhees** (Tun., Fra., 2025, 1 h 29). En salle le 26 novembre.
Retrouvez notre enquête p. 92.



"SENSUEL ET FURIEUSEMENT DRÔLE" LE MONDE



LE 3 DÉCEMBRE AU CINÉMA

Les Inrockuptibles · LA TRIBUNE DIMANCHE · SENS CRITIQUE · Télérama · france inter

LAURENT DANS LE VENT d'Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon

Le récit d'une dérive à la trajectoire insaisissable, entre solitude et retrouvailles. Aussi lucide que consolatoire, l'une des réussites les plus vivifiantes du jeune cinéma français.

Suspendu dans le vide, Laurent aimerait atterrir, trouver enfin un endroit à lui. Dès les premières images, *Laurent dans le vent emporte* les spectateur·rices dans un souffle rare. Celle d'un film dans lequel chaque plan semble découvrir le monde en même temps que son personnage principal. Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon paraissent filmer comme on part en voyage, sans but précis, avec la confiance qu'une rencontre ou un jaillissement de lumière pourra tout changer.
Après *Mourir à Ibiza (Un film en trois étés)* (2022), chronique déjà vivifiante sur l'entrée dans la vie adulte, le trio de cinéastes quitte les rivages méditerranéens pour la montagne hors saison : Laurent, un jeune homme sans attaches (Baptiste Perusat, magnifique de douceur étrange), débarque dans une station de ski désertée et s'immisce dans la vie des rares habitant·es. Insaisissable trajectoire que celle de *Laurent dans le vent,* aussi bien film de solitude que de retrouvailles : solitude d'une génération qui flotte sans cap, retrouvailles possibles dans les marges entre des êtres qui s'accrochent à la vie en cherchant l'amour. Le long métrage glisse quelque part entre la foudroyante acuité sociologique de *Rien à foutre* d'Emmanuel Marre et Julie Lecoustre (ce même regard sur une jeunesse précaire et désenchantée) et la fantaisie du cinéma d'Alain Guiraudie, où le désir devient un agent de la survie. Dans cette vallée où la neige tarde à venir, les habitant·es survivent plus qu'ils et elles ne vivent. Le film montre sans fard la violence silencieuse de ces existences isolées : celles d'hommes et de femmes laissé·es de côté, en train de se dissoudre lentement dans le paysage. À l'image de Lola, cette vieille femme qui vit seule dans une maison délabrée et qui, couchée dans son lit, attend juste que ça passe. Balekdjian, Couture et Eustachon filment ce corps usé dont le souffle s'épuise lentement avec une très grande pudeur. Les réalisateurs regardent la précarité affective et matérielle de leur génération et en font la matière d'une aventure intérieure, intime et collective à la fois. Il y a dans cette attention au présent, à la beauté des visages rencontrés, une forme d'utopie modeste : celle de croire encore à l'entraide et à la solidarité, à la possibilité de refaire monde à partir de presque rien.
Ce qui pourrait n'être qu'un récit de dérive devient un geste d'une liberté infinie. À chaque fois que *Laurent dans le vent* semble se fixer dans un cadre – le réalisme social, le conte, la chronique générationnelle –, il s'en échappe aussitôt pour se réinventer. Le film glisse, bifurque, s'évade pour n'obéir qu'à sa propre logique : celle du mouvement et du hasard. Cette capacité à laisser sa matière se transformer au contact du monde fait de Balekdjian, Couture et Eustachon les plus beaux aventuriers du jeune cinéma français.
Ludovic Béot

Laurent dans le vent d'**Anton Balekdjian, Léo Couture** et **Mattéo Eustachon**, avec **Baptiste Perusat**, **Béatrice Dalle**, **Djanis Bouzyani** (Fra., 2025, 1 h 50). En salle le 31 décembre.



Mabel Films



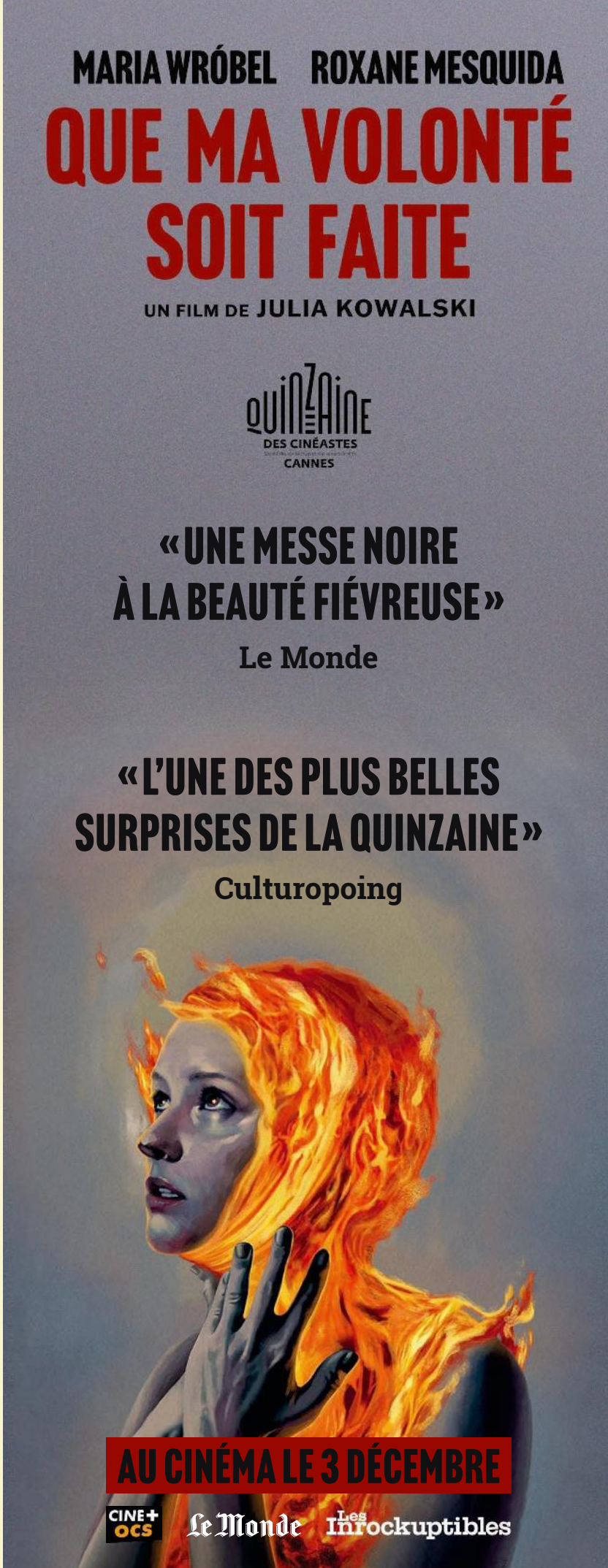
FUORI de Mario Martone

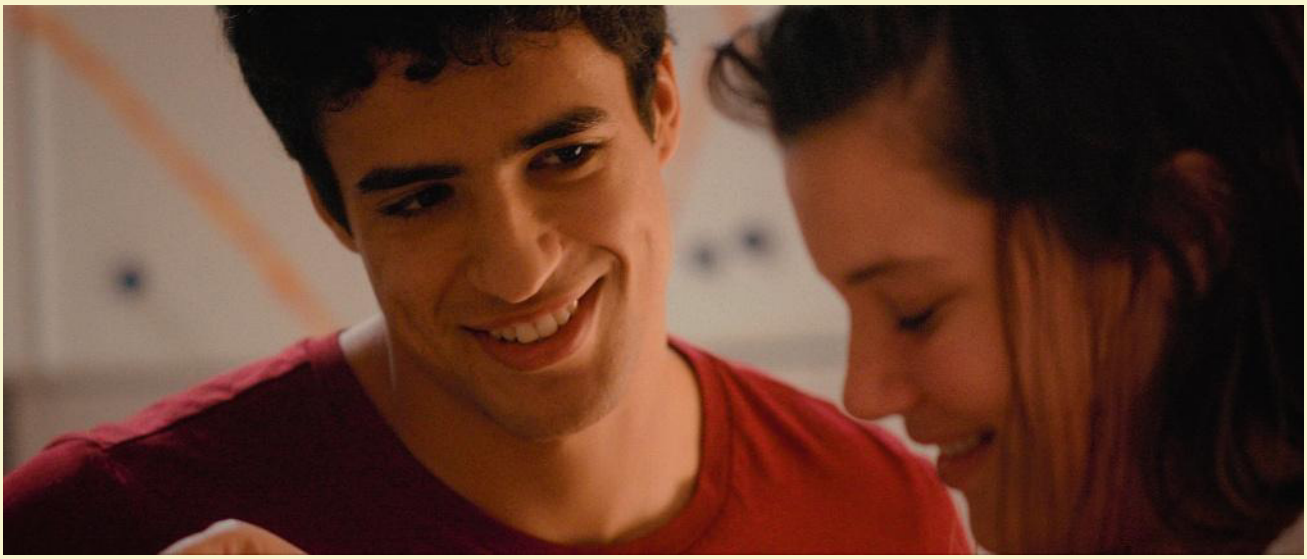
Un étonnant biopic, d'une grande liberté scénaristique, qui fait honneur à l'écrivaine italienne Goliarda Sapienza.

Après un biopic sur le poète Leopardi puis sur Eduardo Scarpetta, Mario Martone fait cette fois-ci honneur à Goliarda Sapienza (en italien "joie" et "savoir", ça ne s'invente pas), écrivaine italienne à la vie rocambolesque qui connut une reconnaissance posthume internationale pour *L'Art de la joie*, roman d'apprentissage féminin et chef-d'œuvre incontestable.
Trop scandaleuse pour les éditeurs de l'époque, Sapienza désespère et s'auto-sabote en volant les bijoux d'une riche connaissance. C'est sur ses années passées à la prison romaine de Rebibbia et sa relation avec ses anciennes codétenues que se penche Mario Martone, pour un rafraîchissant, car inopiné, biopic.
Le cinéaste place surtout au cœur de son film la passion amoureuse de Goliarda pour Roberta, junkie effrontée de trente ans sa cadette, splendidement interprétée par Matilda De Angelis. Un petit épisode à l'échelle d'une vie, qui donne pourtant au film une plus grande amplitude que le ferait le simple récit biographique. On salue aussi la délicatesse du cinéaste, qui, en délimitant le cadre temporel de son récit, laisse le principal de la vie de l'écrivaine à ses lecteur·rices : *"Si quelqu'un veut me connaître, qu'il lise* L'Art de la joie. *Tout y est."*
Le film lui fait aussi honneur en choisissant de ne pas raconter Goliarda Sapienza, chose qu'elle fit très bien elle-même, mais plutôt de regarder avec elle celles et ceux qu'elle a aimé·es, durant l'une des rares périodes heureuses de sa vie.
Sous les traits de Valeria Golino (par ailleurs réalisatrice d'une minisérie adaptée du grand roman), la Goliarda du film, volontairement peu caractérisée, devient une spectatrice ingénue se laissant volontiers balader dans la Rome des années 1980. Comme l'écriture de Sapienza, le film porte en lui une sorte d'insaisissable et heureuse étrangeté, peut-être due à cette grande liberté scénaristique. Un peu plus qu'un biopic, et un peu moins qu'une fiction, *Fuori* est peut-être simplement, et comme le voulait Sapienza, une *"manière d'être au monde"*. **Maud Tenda**

Fuori de **Mario Martone**, avec **Valeria Golino**, **Matilda De Angelis** (Ita., Fra., 2025, 1 h 57). En salle le 3 décembre.

Mario Spada





MEKTOUB, MY LOVE – CANTO DUE d'Abdellatif Kechiche

C'est un comeback qu'on n'osait plus attendre, et qui décuple notre plaisir de retrouver les personnages de cette trilogie sétoise dans un ultime volet dense en rebondissements.

"Tu peux parler. Il ne faut pas rester bloquée" est la première réplique de *Mektoub, My Love – Canto due,* le film-revenant d'Abdellatif Kechiche. Elle sort de la bouche de son personnage principal, Amin (Shaïn Boumedine), qui s'adresse à sa partenaire Charlotte (Alexia Chardard) alors qu'il est en train de la photographier. On sent dans cette scène d'ouverture une pesanteur, une gravité dont l'explication est laissée à l'imagination des spectateur·rices. Cette réplique est vertigineuse à plus d'un titre. Il est d'abord impossible de ne pas y voir un commentaire méta sur le statut de la trilogie *Mektoub, My Love,* dont le déploiement a été stoppé net après la projection d'*Intermezzo* au Festival de Cannes en 2019, à cause d'une bande-son faite de tubes dont le coût en droits d'auteur aurait fait exploser le budget déjà déficitaire alloué à sa production, mais aussi parce qu'une scène de sexe non simulée montée sans le consentement de l'actrice Ophélie Bau avait remis de l'huile sur le feu des polémiques autour des conditions de tournage des films du cinéaste. Depuis, on avait presque fait le deuil de ce *Canto due,* et même du cinéma de Kechiche. Ouvrir ce comeback par une telle invitation à prendre la parole et à sortir d'une situation bloquée peut être vu comme un commentaire, à la fois sur l'impasse dans laquelle la trilogie se trouve du point de vue de sa distribution en salle, et aussi sur la façon dont Kechiche traite ses acteur·rices et se montre à l'écoute des critiques qui lui sont formulées. Sans avoir l'air d'un mea culpa, cette première réplique laisse entendre que Kechiche s'est remis en question sur certains points.

Ce *"tu peux parler"* renvoie aussi à la situation personnelle du cinéaste. Victime d'un AVC en mars, il n'a pas encore retrouvé l'intégralité de ses facultés et notamment celle de parler. Contrairement à Ophélie Bau, sortie de son silence lors du festival de Locarno pour dire qu'elle était cette fois en accord avec le film qui venait d'y être projeté en première mondiale. Cela n'enlève rien aux autres polémiques entourant les tournages de ses longs métrages, ni à la plainte pour agression sexuelle classée sans suite dont le cinéaste a fait l'objet en 2018. Disons qu'au moins certaines de ses erreurs passées n'ont pas été répétées.

Après cette séquence d'ouverture, on a un vif plaisir à retrouver toute la famille d'Amin, rappelée en cuisine par un couple de riches Américain·es, une actrice et un producteur plus âgé, qui désire manger un couscous tardif. L'été 1994 touche à sa fin. Tandis que la rencontre entre ce couple et l'entourage d'Amin génère de multiples intrigues, à commencer par la perspective pour ce dernier de voir ses rêves de cinéma se concrétiser, Ophélie met Amin au courant de son désir d'avorter et lui demande de l'aider dans le dos du père, par ailleurs cousin d'Amin, le dragueur Tony (Salim Kechiouche). Alors, quoi de nouveau sous le soleil de Sète ? Contrairement à *Intermezzo,* pur film de clubbing en surplace et quasi en temps réel, *Canto due* est extraordinairement dense en termes de péripéties et de rebondissements.

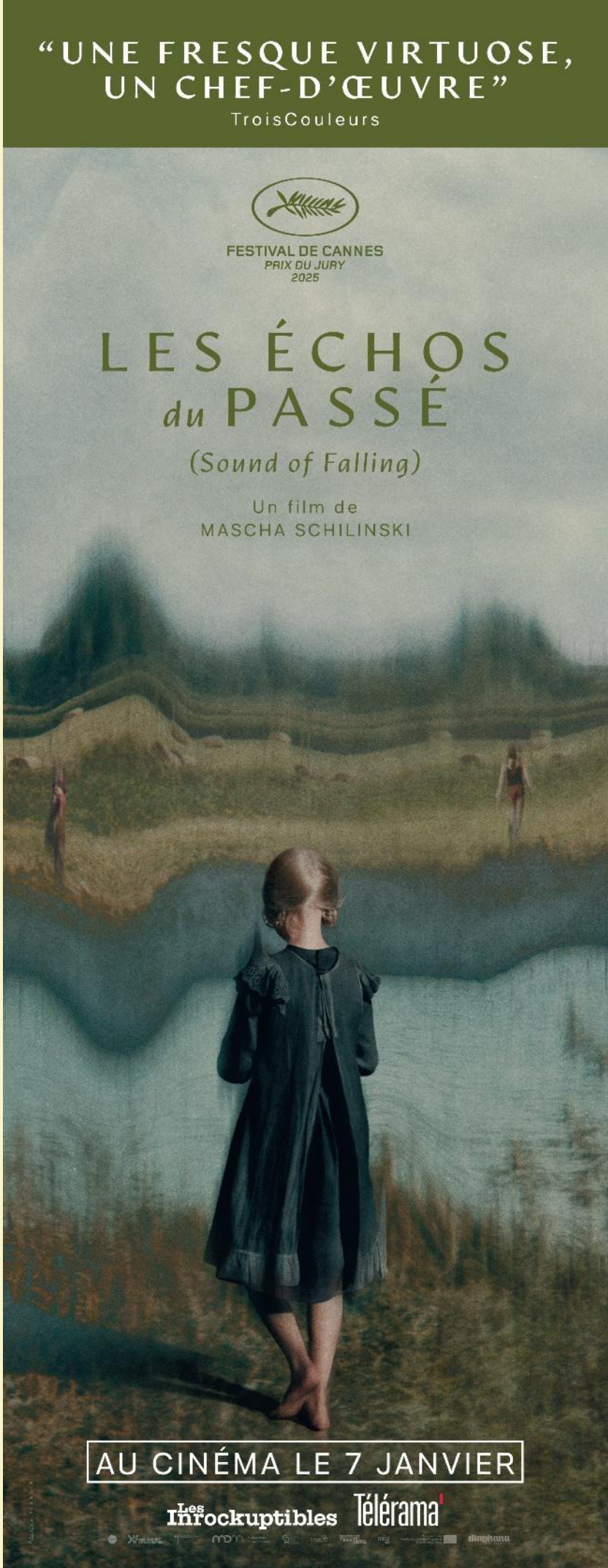
Le choc des cultures entre ce couple et la famille d'Amin permet à Kechiche de redéployer l'un de ses thèmes de prédilection, la création, mais à l'aune des dynamiques de pouvoir néocoloniales. Car ces Américain·es se comportent avec Amin et son entourage comme s'il s'agissait de leur petit personnel. Dans le cas d'Amin, ce néocolonialisme se double de la domination qu'exerce un producteur hollywoodien sur un jeune auteur français néophyte. Si on peut être surpris·es de voir débouler dans la trilogie ce couple, on remarque que le titre annonçait déjà cet aspect métissé. *Mektoub, My Love, Canto uno, Intermezzo,*

Pathé

Due, trois langues pour autant de cultures : maghrébine, anglophone et latine.
Mais là où *Canto due* est sûrement le plus fascinant, c'est dans la façon dont il déplace l'autre grande thématique du cinéma de Kechiche : la chair et le désir qu'elle suscite. Kechiche, ce *chair* cinéaste tendance carnivore, est fasciné par toutes ses formes homophones : la bonne chère qu'on mange à longueur de ses films autant que la chair des femmes érotisées jusqu'à saturation dans *Intermezzo,* ou dont l'exploitation par la médecine blanche est dénoncée dans *Vénus noire* (2010).
À rebours d'*Intermezzo* qui fétichisait les fesses, *Canto due* est vissé aux visages des actrices et des acteurs, tous·tes fabuleux·ses. Loin de figurer une atrophie de son cinéma, ce changement de hauteur de regard est une des plus grandes qualités du film. Le regard que Kechiche pose sur ces visages, ce qu'ils expriment, cachent ou refoulent est d'une beauté fulgurante. Quant à la bonne chère, elle est devenue l'apanage des dominant·es, qui se goinfrent devant celles et ceux qui l'ont préparée et servie.
Le film donne deux explications à ce changement de regard. Il y a d'abord cette séquence où Amin regarde un épisode d'une véritable série datant de la fin des années 1980 qui s'appelle *Avec un grand A : Monique et Gilles* et où il est question d'amour. On y entend notamment *"il n'y a que le désir… et puis la satiété"*. *Canto due* est le film de la satiété, celui qui suit le vorace et insatiable *Intermezzo.* Comble de ce nouveau rapport à la chair, Amin, sorte d'alter ego du cinéaste, y déclare être devenu végétarien.
Le film est aussi très ludique dans les jeux de correspondance qu'il entretient avec les volets précédents. Vers la fin, on y entend *Zina* de Raïna Raï, le même morceau qu'Amin entend dans la première scène de *Canto uno* lorsqu'il épie Ophélie et Tony en train de faire l'amour, séquence matricielle de toute la trilogie. Ce que la réutilisation de ce titre annonce, c'est la situation dans laquelle Amin va se retrouver dans la séquence suivante, où il va revivre cette scène mais d'un point de vue différent, non plus voyeur, mais voyeur du voyeur. Revivre les mêmes choses tout en ayant déplacé son regard, répéter tout en n'étant pas au même endroit, c'est en fin de compte tout ce que raconte *Canto due*.

Bruno Deruisseau

Mektoub, My Love – Canto due d'**Abdellatif Kechiche,** avec **Shaïn Boumedine**, **Ophélie Bau**, **Jessica Pennington** (Fra., 2025, 2 h 14).
En salle le 3 décembre.



MAGELLAN de Lav Diaz

Le passionnant détournement d'un film d'aventure qui fait la part belle aux plans fixes, plongé dans la folie des conquêtes coloniales.

À première vue, on pourrait croire que *Magellan* constitue un compromis dans l'œuvre de Lav Diaz : un film en couleurs de deux heures quarante "seulement" chez un cinéaste des marathons ascétiques, une star internationale (Gael García Bernal, en photo) au cœur d'un cinéma longtemps rétif aux icônes et au marché. C'est tout l'inverse. Diaz y condense son geste sans en altérer l'amplitude et poursuit avec acuité sa trajectoire esthétique : faire remonter à la surface un venin ancien, ici la matrice de l'expansion coloniale européenne au début du XVIe siècle.
Depuis près de trente ans, l'œuvre du Philippin n'a cessé d'exhumer les strates de l'histoire de son pays et de ses colonisations successives. Pour la première fois, il renverse le point de vue et adopte celui du colon : Fernão de Magalhães. Le navigateur marque l'élargissement du projet colonial européen : son expédition entamée en 1519 depuis Séville transforme la conquête océanique en entreprise planétaire, un premier tour du monde reliant les continents à une vaste logique d'évangélisation et de domination. Cette circulation du globe s'achève aux Philippines, où le navigateur succombe.
Alors, que devient un film d'aventure sous l'œil de Lav Diaz ? Le cinéaste en démonte chaque ressort, en retire l'héroïsme et le mythe du dépassement pour n'en garder que la lenteur, le vertige de la matière. Son plan fixe devient une traversée : un espace d'attente où s'infiltrent les secousses du vent, de la mer, des corps épuisés. L'aventure est moins propulsion que lente extase suspendue, ce qui n'empêche pas la géographie spectaculaire de ses villages, de ses forêts, de ses côtes.
Diaz filme la conquête sans exaltation, avec une rigueur de géologue, pour mieux en faire surgir la culpabilité enfouie. C'est une épopée revenue à sa pureté tragique. La mer, chez Diaz, n'a rien du romantisme épique des horizons. C'est une surface de projection idéologique où la violente logistique de l'empire se donne à voir, entre famine, mutineries et maladies mortelles.
La clairvoyance du cadre, la précision du découpage dressent un théâtre de l'emprise, où chaque plan pèse de tout son poids.
Au cœur de cette épopée, le pari de Gael García Bernal est décisif. Visage célèbre, donc porteur d'un imaginaire mondial, il est filmé à rebours de sa photogénie. Diaz le détourne de la grâce, organise sa présence comme une dissonance : un intrus dont l'aura se fissure au contact du réel colonial. L'expansionnisme y est montré comme une contamination, et l'obsession de la conquête se propage comme une fièvre – littéralement l'un des symptômes du scorbut qui rongeait les marins au fond des cales des navires au XVIe siècle.
Violence et folie se diffusent dans chaque bloc, dans chaque station du voyage, tous reliés par le geste de Lav Diaz qui demeure d'une contemporanéité frontale. Ce qu'il filme dès sa première séquence d'intrusion : le colonialisme est encore une affaire de regard, dans la manière dont un être humain en fixe un autre.

Arnaud Hallet

Magellan de **Lav Diaz**, avec **Gael García Bernal**, **Roger Alan Koza**, **Dario Yazbek Bernal** (Esp., Por., Phi., 2025, 2 h 43). En salle le 31 décembre.



Nour Films

Mabel Films présente

LE MEILLEUR FILM POUR DÉMARRER 2026 !

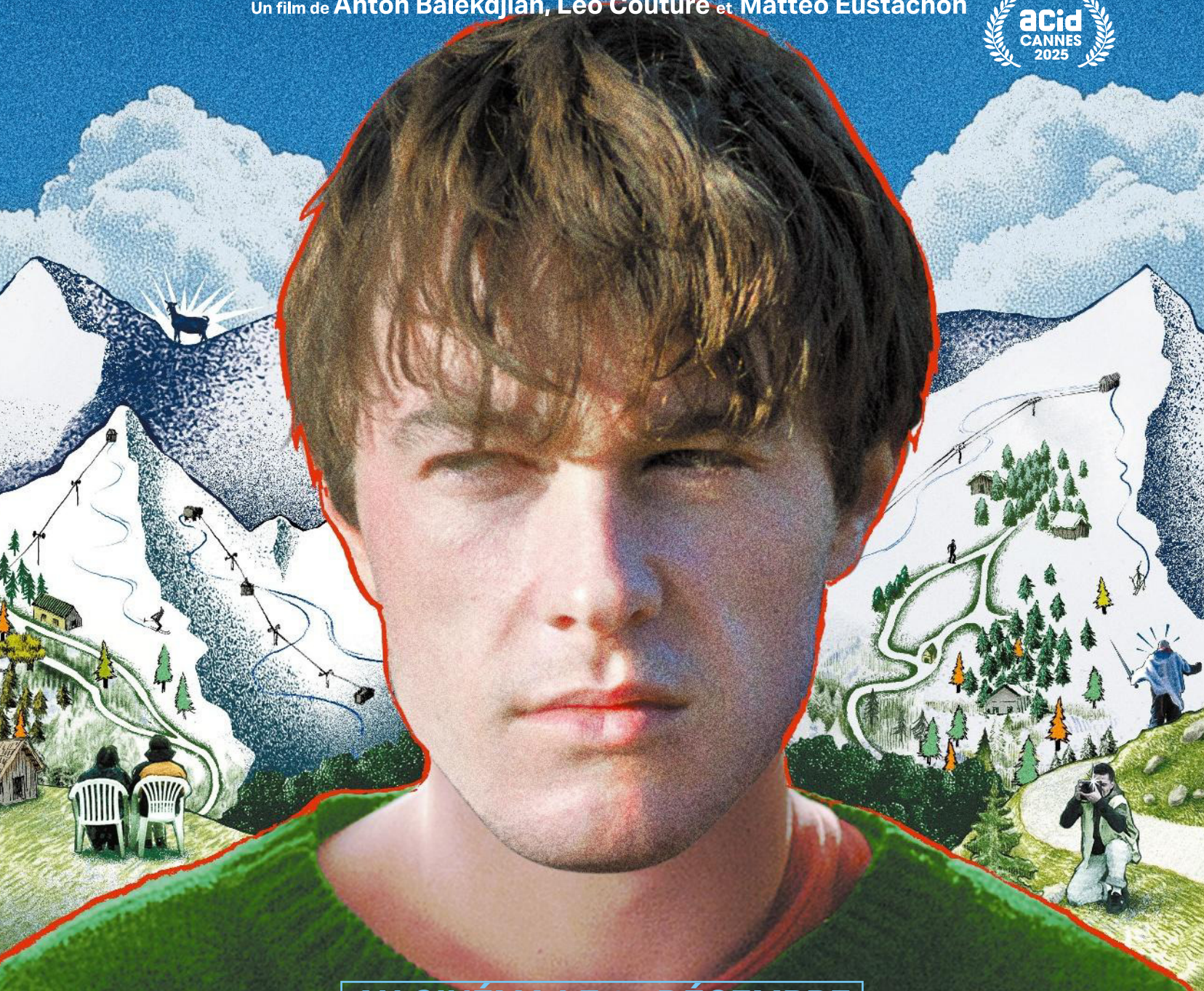
Baptiste Pérusat

Béatrice Dalle

LAURENT DANS LE VENT

Un film de Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon

ACID CANNES 2025



AU CINÉMA LE 31 DÉCEMBRE

Cinemage CINEVENTURE arte ACTARUS

Artwork Check Moms

Arizona Distrib.

LA SEPTIÈME OBSESSION Les Inrockuptibles CAHIERS DU CINÉMA arte

www.arizonadistribution.fr



L'AMOUR QU'IL NOUS RESTE de Hlynur Pálmason

Une chronique familiale réconfortante, qui tend par moments vers l'expérimentation documentaire.

Quel lien peut-il y avoir entre *Godland* (2022), fiction historique aride comme le voyage en terre islandaise de son prêtre explorateur et photographe de la fin du XIXe, et *L'Amour qu'il nous reste*, film d'aujourd'hui épousant la forme de la chronique familiale, de la comédie de remariage mais aussi celle, plus expérimentale, d'un documentaire quasi scientifique ? En quatre longs métrages, Hlynur Pálmason a déjà exploré différents genres et registres mais toujours avec ce même regard d'archéologue mêlé à la sensibilité de son statut de plasticien, à sa façon d'envisager les images comme une matière qui s'apprivoise, se sculpte, ne se donne pas comme ça.

Avec *L'Amour qu'il nous reste*, tourné sur ses terres, avec ses propres enfants, il réalise un nouveau film d'époque (la nôtre) avec exactement la même attention émerveillée que celle de son prêtre faisant la découverte d'une île. Le long métrage, comme d'autres avant, est troué par des images vernaculaires (de la nature, des gens, de toutes ces petites choses quotidiennes et autres fragments qui construisent l'édifice des souvenirs) qui renouent avec la fonction primaire du cinéma des premiers temps, censé enregistrer le mouvement précaire de la vie.

En passant d'une fiction où un couple tente de se séparer doucement, au milieu des enfants et de l'organisation parfois chaotique de la vie familiale, à cet autre régime documentaire qui révèle aussi la pratique d'un cinéaste glaneur, toujours équipé d'une caméra pour attraper des images, Hlynur Pálmason réalise un film écocentré, dans lequel la nature, les plantes, les animaux ont leur place et leur temps d'écran. À plusieurs endroits, le film évoque le cinéma de Johan van der Keuken et notamment son *home movie* familial *Les Vacances du cinéaste*. *L'Amour qu'il nous reste* est aussi un film qui prend congé d'une certaine forme d'hystérie, de tout surplomb ou idée hiérarchique d'un regard dominant. C'est un film doudou, enveloppant, un film *hygge* (cette philosophie de vie scandinave qui désigne une atmosphère chaleureuse et confortable, une sensibilité à l'endroit de l'éphémère) qui a la délicatesse, l'humilité de regarder le reste comme un tout. **Marilou Duponchel**

L'Amour qu'il nous reste de **Hlynur Pálmason**, avec **Saga Garðarsdóttir**, **Sverrir Gudnason**, **Ída Mekkín Hlynsdóttir** (Isl., Dan., Suè., Fra., 2025, 1 h 49). En salle le 17 décembre.

QUE MA VOLONTÉ SOIT FAITE de Julia Kowalski

La cinéaste d'origine polonaise exorcise ses démons dans un premier long métrage d'horreur réussi.

Dans le récit folklorique slave *Vij*, un jeune homme expulse la "vermine" qui menaçait de le dévorer du corps d'une magicienne et fille de tsar. Il obtient alors sa main, mais la jeune femme est découpée en morceaux par son père avant la noce afin d'être purifiée une seconde fois et renaître plus belle que jamais. À ces récits ancestraux de violences patriarcales répondent, 200 ans plus tard, le sous-genre cinématographique du *folk horror* (littéralement, horreur folklorique) et sa nouvelle génération de réalisatrices qui s'emparent alors du sujet pour mieux le détourner.

C'est le cas de Julia Kowalski, cinéaste d'origine polonaise qui présentait en 2025 son premier film à Cannes. Elle y raconte l'histoire de la jeune Nawojka (Maria Wróbel), qui vit depuis son départ de Pologne dans une ferme normande et subit quotidiennement la violence de son père et ses frères. Elle s'entiche de la sensualité transgressive de Sandra (Roxane Mesquida), rejetée et violentée par le village pour avoir tué l'homme qui l'a violée, et voit les mystérieuses crises de démence mystique dont elle est victime s'intensifier. Son mal coïncide aussi avec l'arrivée d'une étrange maladie bovine qui se répand dans les champs de son père sous forme de flaques visqueuses, entre la glaire et la cyprine, et que Nawojka porte à sa bouche pendant ses crises, comme Sainte Thérèse qui, par dévotion, goûtait la bile de ses sœurs mourantes.

C'est dans ce rapport sensoriel à la matière que le film trouve sa force, entre le pelage humide des vaches, le visqueux, la boue. L'héroïne noue avec cette matière un lien organique pour la retourner contre une "vermine" plus nocive, celle de la violence organisée des hommes de son village. En empruntant aux codes de l'épouvante, le film devient alors un *revenge movie*. **Maud Tenda**

Que ma volonté soit faite de **Julia Kowalski**, avec **Maria Wróbel**, **Roxane Mesquida**, **Wojciech Skibiński** (Fra., Pol., 1 h 35, 2025). En salle le 3 décembre.



Hlynur Palmason · New Story



QUEERPANORAMA de Jun Li

Une jolie exploration de la culture des rencontres gay à Hong Kong.

Queer. Un jeune homosexuel hongkongais papillonne d'une manière heureuse et désintéressée, au gré de rencontres faites à partir d'une application. L'amour y est libre, mouvant, trivial : il discute avec l'un avant de faire l'amour, il ne partagera qu'un repas au restaurant avec l'autre, une danse avec un troisième, etc. Fluidité. La multiplication des rencontres sans enjeux ni engagements libère le flux de paroles ; on peut y parler de sujets intimes, graves et brûlants, ou bien s'en tenir aux politesses "nom-prénom-profession-situation". Le personnage s'en amuse : il s'inspire des propos du dernier partenaire pour les performer en totale improvisation avec le suivant.
Panorama. La normalisation gay a bouleversé le champ des représentations. Aujourd'hui, des hommes vivent heureux et d'une multitude de manières leur expérience de l'homosexualité. Un couple libre contractualisé, la recherche romantique d'un grand amour, des coups d'un soir… Le personnage principal qui vogue d'un homme à l'autre rend possible ce panorama tout en s'y inscrivant lui-même en son centre.
Gros plans. La longue durée des séquences avec chacun des hommes permet de plonger entièrement dans l'expérience éphémère, d'en faire la chose la plus importante du monde, d'en saisir la pleine beauté et puis la quitter, tout à coup.
Queerpanorama. Un film en noir et blanc, qui s'ouvre sur le ballet aussi lancinant qu'éternel de vagues qui viennent s'échouer au bord d'une plage déserte.
Fausse solitude. Par sédiments successifs, chacune de ces rencontres dépose quelque chose d'unique au fond de l'âme de ce jeune homme, et se retire à tout jamais, sans tristesse. On marche sur des rivages dont le sable est le produit mélangé de milliers d'échanges. Pourquoi nos relations fonctionneraient-elles autrement ? **Nicolas Moreno**

Queerpanorama de **Jun Li**, avec **Jayden Cheung**, **Erfan Shekarriz**, **Sebastian Mahito** (É.-U., H.-K., 2025, 1 h 27). En salle le 26 novembre.

"UN HUIS CLOS POLITIQUE DÉCHIRANT"
LES INROCKS

tiff50 SÉLECTION OFFICIELLE
82 Grand Prix Du Jury Venise 2025
SSIFF PRIX DU PUBLIC

LA VOIX DE HIND RAJAB
UN FILM DE KAOUTHER BEN HANIA



LE 26 NOVEMBRE AU CINÉMA

CINE+ OCS · ELLE · Les Inrockuptibles · Courrier international · Télérama · france culture
SENS CRITIQUE · CINÉMAS ART & ESSAI · CROIX-ROUGE FRANÇAISE · AMNESTY INTERNATIONAL · PATHÉ · jour2fête DISTRIBUTION · Sofilm

Dulac Distribution

VIE PRIVÉE de Rebecca Zlotowski

Cette improbable enquête légère mais haletante, portée par Jodie Foster, révèle comme une évidence la trajectoire qu'elle réserve à son héroïne : une émancipation lesbienne.

Quand Lilian Steiner, alias Jodie Foster, psychanalyste renommée, demande au voisin situé au-dessus de son luxueux cabinet de baisser la musique alors que crache dans les enceintes le *Psycho Killer* de Talking Heads, le garçon la traite de "rabat-joie". *Qu'est-ce que c'est rabat-joie ?* Lilian, Parisienne d'origine américaine, en ignore le sens. Plus tard, après avoir appris la perte brutale de l'une de ses patientes (Virginie Efira), alors qu'elle tente d'enregistrer des notes sur son dictaphone, la machine grésille, déraille.
Les mots s'échappent dans *Vie privée*. C'est l'un des enjeux du film que d'aller au-delà, d'en chercher de nouveaux ou de recourir à d'autres médiums et sens (pourquoi pas cette hyperosmie, sensibilité excessive aux odeurs dont est atteint un jeune policier dubitatif) pour atteindre la voix intérieure de Lilian qui se refuse au chagrin suscité par cette brusque perte.

Lilian est déchirée entre ce que son esprit droit lui dicte (un détachement sec et pudique que Jodie Foster, géniale en savante démunie qui perd sa connaissance et ses certitudes, rend à la fois irrésistiblement drôle et émouvant) et ce que son corps trahit d'elle (ses yeux sont affectés d'un mystérieux symptôme qui la fait pleurer sans qu'elle ne puisse contrôler ces larmes inconsolables) – ironie du sort pour une professionnelle de l'inconscient.
Rebecca Zlotowski ne fait pas longtemps mystère de ce refoulé à peine enfoui quand, lors d'une séance d'hypnose, Lilian accède à son for intérieur, soit un subconscient et un monde de fantasmes dans lequel elle vit une idylle passionnée avec la disparue. Jusqu'alors crypto-lesbien, le cinéma de Rebecca Zlotowski passe à l'aveu, fait son coming out, et son autrice s'assume en faiseuse brillante de comédie, tendance *screwball*. Dès lors, *Vie privée* aura beau engager son héroïne, peu à peu obsédée par la mystérieuse disparition de sa patiente, au bord de la paranoïa, prise dans une improbable enquête à la recherche d'un potentiel meurtrier, s'inventant mille histoires et scénarios à dormir debout pour se détourner des évidences, nous n'y verrons qu'une seule et même chose : une émancipation lesbienne.
Rebecca Zlotowski semble beaucoup s'amuser (et nous avec) dans ce faux polar léger et haletant aux airs de poupée gigogne, qui rappelle aussi bien Woody Allen *(Meurtre mystérieux à Manhattan)*, Alfred Hitchcock *(Vertigo)* que George Cukor *(Gaslight)*. De ce dernier, Zlotowski reprend l'intrigue principale (une riche femme disparaît, sous les traits d'Aurore Clément, et l'on veut faire taire sa nièce) pour en détourner la malédiction misogyne.
Alors que Cukor, visionnaire, mettait en scène cet *"art de faire taire les femmes"* (selon la formule d'Hélène Frappat dans son essai *Le Gaslighting*) en les faisant passer pour folles, le dessein de Zlotowski est de les faire parler, avec elles-mêmes et avec les autres (un fils, un ancien mari). Dans cette très réjouissante et jouissive mécanique de détournement, la cinéaste redéfinit également les codes de la comédie de remariage, et désacralise la hiérarchie des amours pour faire triompher la tendre passion d'une amitié entre un homme et une femme. **Marilou Duponchel**

Vie privée de **Rebecca Zlotowski**, avec **Jodie Foster**, **Daniel Auteuil**, **Virginie Efira** (Fra., 2025, 1 h 45). En salle le 26 novembre.



George Lechaptois



FATHER MOTHER SISTER BROTHER de Jim Jarmusch

Le Lion d'or à la dernière Mostra ausculte un sujet assez peu présent jusque-là dans l'œuvre de l'Américain : les liens parentaux.

Father Mother Sister Brother appartient à la veine polyptyque du cinéma de Jim Jarmusch. Celle illustrée par *Mystery Train* (1989), *Night on Earth* (1991), *Coffee and Cigarettes* (2003), faite de juxtapositions de petites narrations autonomes, fragments d'histoires qui tissent entre elles tout un réseau de signes et d'échos. Comme si régulièrement le goût de la miniature du cinéaste, son art minimaliste, avait besoin de revenir vers ces récits en modèles réduits tramés les uns aux autres. Comme son titre permet de le deviner, *Father Mother Sister Brother* traite du lien familial. Et il le fait en trois volets distincts. Le premier récit retrace la visite à leur père de deux trentenaires urbain·es (Adam Driver et Mayim Bialik). Le vieil homme (Tom Waits) vit dans une maison isolée et vétuste, paraît aux confins de la sénilité. Mais après le court passage de ses enfants, vécu par ces dernier·ères comme un moment ingrat à passer, le père se métamorphose et retrouve une vitalité de jeune homme toujours prêt à vivre sa *best life*.

C'est à nouveau une visite parentale, cette fois à une femme (Charlotte Rampling) par ses deux filles (Cate Blanchett et Vicky Krieps), que raconte le second segment. Pesanteur des échanges, reproches accumulés sur toute une vie semi-verbalisés, le film grave à la pointe sèche la toxicité tendue des rapports parents-enfants dans une deuxième partie de vie, lorsque tout le monde est adulte mais que des plaies restent à vif. C'est toutefois avec le troisième module que le film prend tout son sens, et devient à la fois plus ample et plus émouvant. Deux jeunes Américain·es, un frère et une sœur exilé·es à Paris, retrouvent des souvenirs ayant appartenu à leurs parents défunts et évoquent par bribes toute leur existence. Apparaît alors, avec l'émotion de ces deux vingtenaires orphelin·es, le terrible constat du film : on ne peut véritablement aimer ses parents que morts. C'est sur cette conclusion douloureuse et âcre que nous laisse ce film dense et coupant. **Jean-Marc Lalanne**

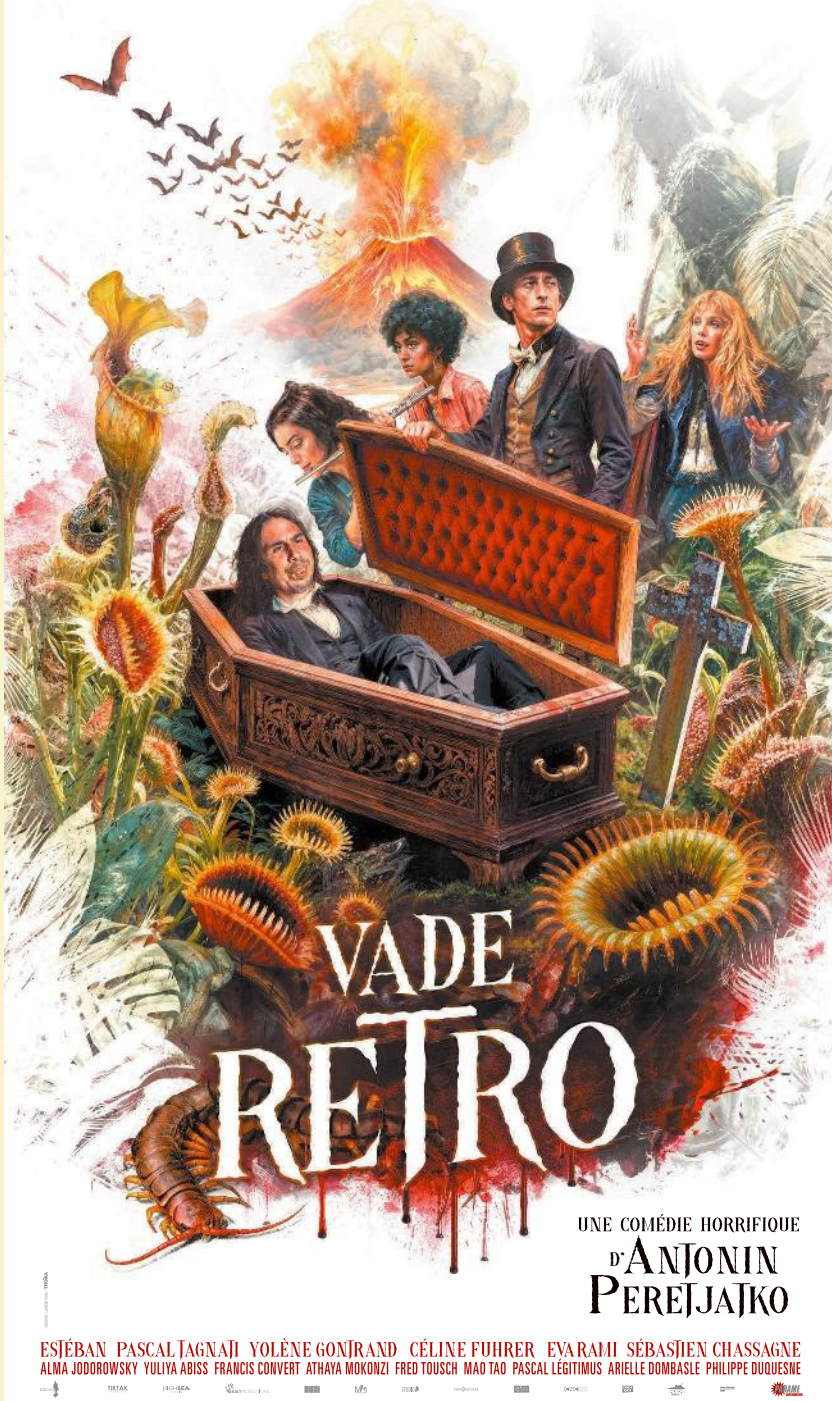
Father Mother Sister Brother de **Jim Jarmusch**, avec **Tom Waits**, **Adam Driver**, **Mayim Bialik** (É.-U., Fra., Ita., All., Irl., 2025, 1 h 50). En salle le 7 janvier.

Carole Bethuel

ACQUA ALTA et PANAME DISTRIBUTION présentent

"UN FILM DE VAMPIRES JOYEUSEMENT ANARCHISTE, PEUT-ÊTRE LA PLUS BELLE ŒUVRE D'ANTONIN PERETJATKO." SOFILM

"UNE QUÊTE D'EFFICACITÉ COMIQUE À PEU PRÈS PERMANENTE : C'EST RÉUSSI." LES INROCKUPTIBLES



LE 31 DÉCEMBRE AU CINÉMA

CINE+ OCS · LA SEPTIÈME OBSESSION · Sofilm · Les Inrockuptibles

VADE RETRO d'Antonin Peretjatko

Le réalisateur de *La Fille du 14 juillet* relance son art de la comédie DIY en mordant le cou de la parodie vampirique. Et c'est une réussite.

Antonin Peretjatko a jusqu'ici établi une proportionnalité quasi parfaite entre sa force comique et son degré d'artisanat : à chaque fois que c'est mieux produit, c'est un peu moins bien. Comme une manière de démontrer que pour redonner vie à la comédie française, il faut d'abord lui retirer son argent, et c'est sans doute pour lui un vrai crève-cœur : comment garder la ferveur de son premier long métrage (*La Fille du 14 juillet*, 2013) et la conjuguer à de nouvelles ambitions, si c'est pour tomber malgré soi dans le fossé de la pochade d'exploitation ou du mauvais boulevard ?
Après le relatif loupé de *La Pièce rapportée* (2020), et quelques expériences régénérantes dans le court et le docu, *Vade Retro* vient donc tenter un nouveau départ en puisant dans un répertoire encore inexploré, avec le maître incontesté de la résurrection s'il en est : le vampire.
Norbert (Estéban), succube adolescent de 352 ans, doit se faire dépuceler en couchant avec une vierge, ce qui se trouve difficilement dans la France dépravée ; aussi part-il pour un pays plus traditionaliste, le Japon. Là-bas, ou plutôt à La Réunion où il est allé tourner faute d'argent, Peretjatko retrouve sa fibre artisanale sur le mode de la comédie horrifique baroque, entre *Le Bal des vampires* (Roman Polanski) et un certain maniérisme bis contemporain, qui le rapproche plus que jamais d'un homologue comme Bertrand Mandico *(Conann)*.
Nuits américaines, filtres colorés et effets physiques scandent donc un film dont l'attroupement comique intergénérationnel crée une harmonieuse cacophonie, entre le style désabusé des plus jeunes et les bouffonneries des seniors, pointures du théâtre ou de la télévision du siècle passé. La recette tient à une quête d'efficacité comique à peu près permanente : le film n'a pas le droit de souffler et, fort heureusement, il s'y tient.
Théo Ribeton



Vade Retro d'**Antonin Peretjatko**, avec **Estéban**, **Pascal Tagnati**, **Yolène Gontrand** (Fra., 2025, 1 h 35). En salle le 31 décembre.

LES ÉCHOS DU PASSÉ de Mascha Schilinski

Un tour de force empreint de noirceur et de mystère sur la violence de la condition féminine au fil du XXe siècle.

À bien des égards, *The Chronology of Water* de Kristen Stewart et *Les Échos du passé* de Mascha Schilinski, deux premiers longs métrages sortis à quelques mois d'intervalle, se regardent. Si le premier (adapté de l'œuvre éponyme de Lidia Yuknavitch) s'inscrit dans notre époque tandis que le second balaye tout le siècle dernier à partir des points de vue de quatre femmes allemandes, de différentes générations, dans un montage elliptique chargé de garder longtemps cachés ses secrets enfouis, quelque chose relie les deux films.
Leur sujet d'abord (au cœur de chacun, l'inceste et toutes sortes de violences dirigées contre les femmes), mais aussi cette noirceur gluante et moite qui colle à la peau, cette façon d'engloutir dans un brouillage temporel et chaotique, dans la répétition de certaines scènes qui se tordent jusqu'à grimacer, les indices et les traces du traumatisme prêt à rejaillir.
Porté par une maîtrise formelle impressionnante qui frise l'exercice de style avant de révéler la véritable nature de ce tour de force (il faut bien une peau dure et une carapace solide pour contrer les coups), *Les Échos du passé* investit également, et pleinement comme chez Kristen Stewart, son espace sonore. Le film est traversé par les voix de ces femmes qui vivent, à différentes époques, dans une même ferme, maison hantée par toutes sortes de fantômes qui s'héritent comme des malédictions et des mauvais sorts jetés aux petites filles. Comme si, d'un film à l'autre, les confidences avouées et chuchotées par ces femmes muselées ne pouvaient être entendues et montrées que dans ce champ aveugle mais sonore. L'image, elle, semble défaillante. Elle s'entortille et ne peut apparaître qu'en étant entravée, trouée comme un corps mutilé, par essence dissociée, comme l'est la mémoire traumatique. Écoutons alors ce que ces échos ont à nous dire.
Marilou Duponchel

Les Échos du passé de **Mascha Schilinski**, avec **Hanna Heckt**, **Lena Urzendowsky**, **Laeni Geiseler** (All., 2025, 2 h 29). En salle le 7 janvier.



Panama Distribution · Fabian Gamper/Studio Zentral

“Un film enveloppant et délicat.”
les Inrockuptibles



l'AMOUR qu'il nous RESTE

Par le réalisateur de GODLAND

Écrit et réalisé par
HLYNUR PÁLMASON



AU CINÉMA LE 17 DÉCEMBRE

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2025
CANNES PREMIÈRE

arte Sofilm jour2fête STILL VIVID (snowglobe) HOBAB MANEKI FILMS Les Inrockuptibles



Manège à trois

LA SÉRIE DU MOIS - Les Inrocks - LA SÉRIE DU MOIS - LA SÉRIE DU MOIS -

Un triangle amoureux et amical, ainsi qu'une maison de famille, est au centre des *Saisons*. Une minisérie dont le romanesque délicat et langoureux fait oublier ses quelques maladresses.

Pour qu'une série française sorte des clous, un quasi miracle s'impose. Il y a une décennie, du temps du *Bureau des légendes* et de *Dix pour cent,* on imaginait un mouvement de créateur·rices lancé pour de bon. On ne peut que constater que le rétrécissement radical imposé par les plateformes et l'industrie en général, face aux scénaristes et réalisateur·rices dont les désirs débordent, l'a enrayé. Une question d'époque, de politique culturelle et d'imaginaire. Aujourd'hui, les bonnes séries made in France semblent nées au forceps, souvent issues de volontés contradictoires entre les chaînes et les artistes. Dans ce contexte un peu étouffant arrive *Les Saisons,* créée par Hélène Duchateau et réalisée par Nicolas Maury pour Arte. Oui, ce même Nicolas Maury qui a endossé à nouveau le costume d'Hervé pour le tournage du film adapté de *Dix pour cent* cet automne, ce même acteur-cinéaste qui avait sorti le très beau *Garçon chiffon* (2020), un premier long métrage sous forme d'autoportrait délicat.

Nicolas Maury ne se donne ici qu'un petit rôle mais réalise les quatre épisodes d'une série qui suit un trio amical et amoureux : Camille (Stéphane Caillard), Alexandre (Lucas Bravo) et Martin (Abraham Wapler). Ils et elle se rencontrent adolescent·es en 1991 dans des circonstances à la fois banales et idiotes. Elle les surprend en train d'uriner côte à côte au-dessus de la plage, alors que son surf est en bas, souillé. Elle est outrée. Mais sera bientôt amoureuse, sans réussir complètement à fixer son désir sur l'un des deux garçons.



La série enregistre ce va-et-vient, ces hommes et cette femme comme perdu·es dans la météo de leurs amours. Comme son nom l'indique, elle suit les saisons – le premier épisode se déroule l'été, et ainsi de suite – et s'étale presque langoureusement sur une trentaine d'années. Le romanesque se déploie non seulement autour des trois protagonistes, mais aussi d'un lieu. Une grande maison bourgeoise proche de la mer (*Les Saisons* a été tournée en Vendée) sert de refuge. De la grand-mère aux parents de Camille, une famille toujours plus bordélique s'y retrouve à intervalles réguliers. Des enfants naissent, la vie passe, nous sommes dans ce que la fiction française a toujours voulu honnir, une forme de chronique sentimentale au fil du temps jamais retrouvé. Le premier épisode (le meilleur avec le dernier, son envers plus hanté) donne l'occasion à Nicolas Maury de faire ressentir corps et décors, de tester son rapport sensuel au monde, d'une manière décomplexée et rigoureuse à la fois. C'est le pari des *Saisons,* pas toujours pleinement réussi mais souvent passionnant, que de privilégier une mise en scène très cadrée pour accompagner le feu intérieur de ses personnages. Dans son film, Maury avait déjà montré une solidité du regard au service d'une mélancolie teintée de burlesque léger. Ici, une certaine raideur s'impose, un esprit de sérieux qui n'évite pas certaines maladresses – dialogues un peu littéraux, jeu rigide par moments – mais pose aussi les bases d'un spleen tenace et attachant, qui revient comme une ritournelle.

Les Saisons porte au fond une ambition musicale, cherchant à nous laisser en tête une forme de mélodie – un peu en sourdine mais toujours présente – dans le ton et la matière du récit. La mère de Camille (Géraldine Pailhas) joue d'ailleurs du piano, ses morceaux se mêlent aux nappes sonores de la fiction, sa petite-fille devient compositrice et quelques scènes frôlent carrément la comédie musicale. La littérature n'est pas loin non plus de ces ambitieuses *Saisons* (Colette et *Madame Bovary* sont cités frontalement), tout comme un certain cinéma français occupé à saisir des vies délitées. On pense à *L'Heure d'été* d'Olivier Assayas, lui aussi centré sur une maison et son héritage symbolique et concret. On se plaît à suivre des personnages aux sentiments violents mais aux solutions qui ne le sont pas – les deux hommes que Camille aime ne sont jamais vraiment traités en rivaux, ni en mecs toxiques. Une série finalement douce sur l'irrémédiable brutalité de la vie. **Olivier Joyard**

Les Saisons d'**Hélène Duchateau** et **Nicolas Maury**, avec **Stéphane Caillard**, **Lucas Bravo**, **Abraham Wapler**. Sur Arte le 18 décembre à 20 h 55 et sur arte.tv à partir du 11 décembre.

Windy Production



2 octobre 2025
8 février 2026

Agnès Thurnauer
Correspondances

Musée Cognacq-Jay

Agnès Thurnauer © ADAGP, 2025.

RÉSERVATION CONSEILLÉE SUR :
MUSEECOGNACQJAY.PARIS.FR

VILLE DE PARIS | PARIS MUSÉES | connaissance des arts | Les Inrockuptibles | Le Monde

Comment on tue

LE LIVRE DU MOIS - Les Inrocks - LE LIVRE DU MOIS -

Trois ans après *Offenses*, Constance Debré s'intéresse dans *Protocoles* à l'organisation administrative de la peine de mort aux États-Unis. Un roman glaçant, mais d'une énergie littéraire à vif.

Constance Debré écrit des livres où elle donne de ses nouvelles. Comment va-t-elle ? Comme nous : pas terrible. *Protocoles,* texte bref qui pourrait tenir sur une cinquantaine de cartes postales, nous est donc adressé, venu des États-Unis où souvent elle réside entre invitations universitaires et ateliers d'écriture. Au recto, une palanquée de paysages majoritairement californiens que l'on reconnaît puisqu'ils ont colonisé jusqu'à notre inconscient. Leurs autoroutes, leurs 7-Eleven, leurs déserts, leur vallée de la Mort. Au verso de ces clichés, écrits comme tels, c'est une autre histoire, nettement plus intempestive, qui d'emblée nous vouvoie comme au temps de *La Modification* de Michel Butor. Mais il ne s'agit pas de prendre le train pour l'Italie. *"Vous avez été condamné à mort. Cette réunion a pour objet de vous informer des règles et procédures applicables les trente-cinq prochains jours. À l'issue de cette réunion vous serez amené dans une cellule spéciale où vous demeurerez jusqu'à votre exécution."* S'ensuit une retranscription froidement administrative de ce qui "vous" attend : tout un



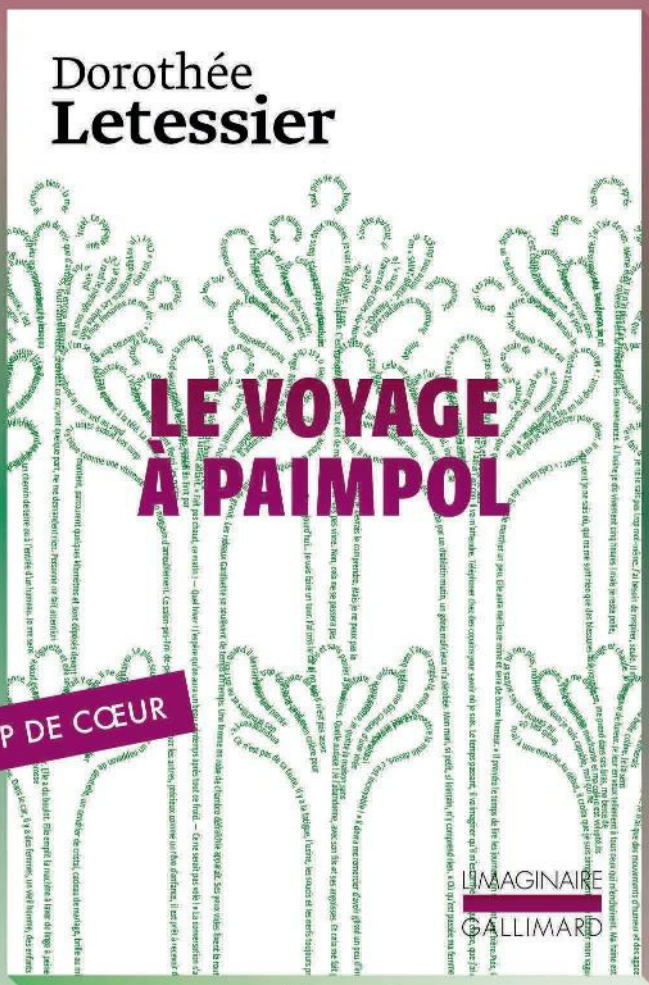
programme qui ne néglige aucun détail effroyable de ce genre de mise à mort. *“Si votre famille ne prend pas de disposition avec une entreprise de pompes funèbres, l’État s’occupera de votre enterrement.”* Les protocoles sont ceux du *“meurtre légal”*, comme disait Victor Hugo, plus que jamais en vigueur aux États-Unis.
Pourquoi cette obsession ? Ces kilomètres d’archives consultées, ces rencontres avec des avocat·es, ces retranscriptions de protocoles assassins, de la chaise électrique à l’injection létale ? Pourquoi se soûler de tant de terreur ? Pour Constance Debré, les protocoles de la mort réglementée sont les proches parents des protocoles de la vie domestiquée. Des coutumes alimentaires et sexuelles, des rites chronométrés. *“Je nage tous les matins deux kilomètres et demi exactement, lesquels correspondent à cent longueurs d’une piscine de vingt-cinq mètres ou à cinquante longueurs d’une piscine de cinquante mètres. Deux kilomètres et demi exactement. Jamais cinquante mètres de plus ou de moins.”*
Observer des règles à la lisière du mortifère pour ne pas devenir folle ou idiote : *“La loi supprime les questions. La règle n’a d’autre cause ni finalité qu’elle-même. Que de devoir être accomplie. Que la soumission qui en résulte. Le reste au fond est parfaitement indifférent.”*
N’était que pour Constance Debré, c’est justement “le reste” qui est crucial et creuse son regard. Un incendie d’humanité fuse des glaces de son style, aussi bien quand, avocate de formation, elle recopie les attendus cliniques d’une exécution que lorsqu’elle croise des fantômes urbains. *“Ils sont partout dans la ville avec des sacs de couchage des caddies ou rien. Le jour je vois leur peau brune rouge de crasse et de soleil ça fait comme une pâte sur eux. Mais c’est la nuit surtout qu’on les voit. Quand ils se décollent des murs, qu’ils se remettent en mouvement, qu’ils traversent les routes, les boulevards, les avenues. Leurs vêtements sales et usés ont pris la couleur du béton et de la nuit, ils évitent les éclairages, ils avancent dans le noir.* […] *Ils sont déjà morts peut-être, ou bien c’est nous.”*
Elle écrit des nouvelles qui sont les news d’un pays sous Trump comme on dirait sous crack. Son désespoir est tranquille : *“Il est impossible de vivre hors du système.”* Mais de ce pessimisme organisé surgit parfois la lueur atomique d’un événement infime : *“Une femme noire qui dort dehors et à qui je donne une cigarette me dit quelque chose à propos de saint Augustin.”* Ou encore, la visite de son fils qui la rejoint dans un Airbnb : *“Je pense à tout le chemin pour arriver dans cet endroit précis dans ce désert très loin à jouer au billard avec une pizza pepperoni et la loi morale et les étoiles au-dessus de nos têtes. Je pense que cet instant est une faille dans le chaos.”* *Protocoles* produit ce même effet : une faille poétique dans les ordres qu’on nous impose. **Gérard Lefort**



Protocoles de **Constance Debré** (Flammarion), 176 p., 19 €. En librairie le 7 janvier.

Lina Scheynius/Flammarion

OSEZ L’IMAGINAIRE



Préfaces de Maylis de Kerangal et Rebecca Zlotowski

« Paimpol est le nom de la fiction de soi rendue enfin possible. »
Maylis de Kerangal

« Elle est drôle, Dorothée Letessier, drôle et directe mais je crois que c’est quand elle dit l’érotisme que la charge politique du texte paraît et perdure. »
Rebecca Zlotowski

L’IMAGINAIRE
GALLIMARD



Éric Reinhardt à la galerie Borghèse, à Rome.

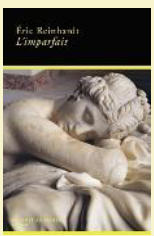
L'IMPARFAIT d'Éric Reinhardt

Autour de la figure d'Hermaphrodite, l'écrivain entrelace les temps, les récits et les genres, pour mieux dézinguer toutes les limites et atteindre un état de grâce.

Ce nouveau roman d'Éric Reinhardt est encore la preuve que la commande peut générer des textes d'une liberté inouïe. Pour la collection "Ma nuit au musée", l'écrivain a choisi de passer la nuit à la galerie Borghèse à Rome, où est exposée la sculpture de l'*Hermaphrodite endormi*. Des *Hermaphrodite,* il semble y en avoir en veux-tu en voilà, exposées dans plusieurs musées du monde dont le Louvre, copies romaines effectuées au IIe siècle après J.-C. d'une statue grecque du IIe siècle avant J.-C. Toute l'histoire de ces *Hermaphrodite* se retrouvera au milieu du livre qui navigue entre hyperréalisme, fiction, et, dans l'interstice, rêverie et fantasme. Trois fils narratifs se tendent avant de se rejoindre, comme souvent chez l'auteur de *Sarah, Susanne et l'écrivain*. S'entremêlent la narration détaillée de l'installation du narrateur-écrivain dans l'un des musées les plus sécurisés du monde, celle de la trajectoire de Gloria, un personnage intersexe rejeté à la fois par les hommes et les femmes, et l'histoire d'Hermaphrodite même. D'après Ovide, le fils d'Hermès et Aphrodite aurait été violé par la naïade Salcis dans un lac, et les deux corps auraient fusionné pour exaucer son vœu d'être unie à lui. La sculpture, pourtant, est très féminine, comme si la naïade avait absorbé le garçon pour ne garder de lui que son phallus et s'en affubler. À la galerie Borghèse, elle est exposée contre un mur, un peu comme une commode, dérobant ainsi son sexe d'homme à la vue des visiteur·ses et ne leur offrant que ses formes de femme dénudée alanguie de dos – acceptable, donc.

Il y a autant d'énergie que de mélancolie dans cet *Imparfait*. Une profonde mélancolie qui réside dans la solitude de Gloria, qui se désespère de trouver l'amour, comme si sa condition en faisait une anomalie – ce qui expose la notion de couple comme norme supplémentaire. L'imparfait du roman d'Éric Reinhardt n'est pas celui qu'on croit ; il ne s'agit pas d'Hermaphrodite, mais de l'homme ou de la femme qui se réduit à un seul genre, un seul sexe. La perfection – ou plutôt la grâce – est dans l'hybridation. Car c'est bien la grâce et les biais pour l'atteindre que met en scène Reinhardt de roman en roman, à travers l'annihilation du temps qu'est l'art, la transcendance des genres qu'est l'érotisme (au contraire de la pornographie), la fusion heureuse de deux différences qu'est l'amour, le mélange de trivial et de poésie qu'est la littérature, ouvrant ainsi à tant de possibles. En allant s'étendre près de l'*Hermaphrodite,* échappant à la vidéosurveillance du musée, l'écrivain se fige dans une faille temporelle et se défait de la pesanteur du temps prosaïque, du temps de l'emploi du temps. Dix minutes peuvent contenir l'éternité et le réel, se faire merveille.

Nelly Kaprièlian



L'Imparfait d'**Éric Reinhardt** (Stock/"Ma nuit au musée"), 272 p., 19,90 €. En librairie le 7 janvier.

Khanh Renaud

TON CADAVRE EXQUIS de Marion Quantin

Dans ce premier roman maîtrisé, l'autrice tisse le monologue d'une fille face au cadavre de son père. Une autopsie complexe.

La narratrice, une thanatopractrice d'une petite trentaine d'années, est penchée sur une table dans une salle froide. Devant elle, allongé et raide, le corps de son père, mort la veille. *"J'ai bataillé pendant des mois pour convaincre ma famille et mes collègues que c'était à moi d'embaumer mon père"*, confie-t-elle dans le premier paragraphe de cette longue adresse à un père défaillant. Dans ce premier roman, écrit sous la forme d'un monologue à la deuxième personne du singulier, la narratrice se souvient de ce père qui a tour à tour été un compagnon de jeu fantasque et flamboyant, animant batailles de nourriture et séances de dessins à même les murs du pavillon familial, et un "Minotaure" violent et sans cesse saoul, un *"homme-monstre qui comme tous les hommes émeut et déçoit et qui comme tous les monstres fascine et tourmente"*. Marion Quantin décrit avec une précision charnelle les gestes de la thanatopractrice qui se mélangent aux souvenirs d'enfance, et à une méditation profonde sur le peu de place que l'on accorde à la mort et au deuil dans nos société modernes. L'écriture se fait autopsie et ce texte, sans tabous, parfois brutal, ne cache rien : ni la déliquescence du corps paternel, ni les violences physiques et psychologiques, ni la complexité du pardon. Pour mener à bien cet exercice d'honnêteté radicale, Quantin invente une langue singulière. Capable dans une même phrase d'apaiser et de donner des coups.

Pauline Le Gall



Ton cadavre exquis de **Marion Quantin** (P.O.L), 176 p., 20 €. En librairie le 2 janvier.



P.O.L

VILLE DE PARIS | PARIS MUSÉES

Magdalena Abakanowicz

La trame de l'existence

20 novembre 2025
12 avril 2026

MUSÉE BOURDELLE

18, rue Antoine-Bourdelle, 75015 Paris
www.bourdelle.paris.fr #MuseeBourdelle

Ministry of Culture and National Heritage Republic of Poland
ADAM MICKIEWICZ INSTITUTE

BeauxArts Konbini radio nova Les Inrockuptibles arte

Abakan rouge, Magdalena Abakanowicz. Tate, Don anonyme, 2009. Photo © Magdalena Abakanowicz

MEXICO MÉDÉE de Dahlia de la Cerda

Dans son deuxième recueil de nouvelles, l'autrice de *Chiennes de garde* continue à cartographier la violence masculine en s'appuyant sur la mythologie grecque et la figure de Médée.

Une jeune femme enceinte nettoie le masque en forme de tête de mort de son petit ami, couvert *"de sang et de terre"*. Ce dernier a disparu brutalement et a rejoint les rangs des fantômes du narcotrafic, évaporés dans la nature. Il laisse derrière lui des vêtements sales et une grossesse qui a cessé d'être désirée. Alors que la narratrice regarde par la fenêtre, elle voit débarquer dans une voiture tunée couleur camouflage une Médée moderne, remâchée et revisitée par l'imaginaire punk de Dahlia de la Cerda : *"habillée tout en noir, avec des tresses africaines ultrasexy"*, les bras couverts de tatouages. Sous la plume de l'autrice mexicaine, la mère matricide, symbole de la violence taboue des femmes, devient avorteuse. Pendant qu'elle s'occupe des laissé·es pour compte, Médée raconte avec un humour noir ravageur ses histoires avec Jason, *"un bandit de ouf"*, sert du punch, se soûle et psalmodie le nom des sept déesses *"Isis, Astarté, Diane, Hécate, Déméter, Kali, Inanna"*.

Mexico Médée, comme *Chiennes de garde* – grand succès critique au Mexique comme en France –, se compose de nouvelles qui se répondent entre elles. Cette forme, très populaire en Amérique du Sud, permet à l'autrice d'explorer toutes les facettes de la violence liée au narcotrafic et aux organisations criminelles. Elle fait notamment entendre les voix qui gravitent autour de Jordán, jeune dealer entraîné presque malgré lui dans un cycle de meurtres et de cavales jusqu'à sa disparition. *Mexico Médée* prolonge le travail de l'autrice sur la construction d'une masculinité brutale, qui détruit tout autour d'elle et profite des plus pauvres et vulnérables. Cette virilité débridée, apanage des narcotrafiquants mais aussi de l'armée, est majoritairement racontée par celles qui la subissent, les femmes, dans des monologues passionnés, parfois angoissés, ponctués d'argot. Le recueil affine la langue composite et rythmée de *Chiennes de garde* et l'emmène plus loin encore pour raconter les mirages du capitalisme et ses ravages sur les plus démuni·es.

Dahlia de la Cerda partage avec ses contemporaines, comme l'autrice argentine Mariana Enríquez, un goût affirmé pour le mélange des genres. *Mexico Médée* fascine ainsi par sa manière d'entrelacer la mythologie grecque, le territoire fictif d'Aztlán qu'elle construit de toutes pièces (et qui se réfère à la terre d'origine des Aztèques), les références pop (des mangas *Naruto* et *Sailor Moon* aux chansons du groupe espagnol Mecano) et la culture mexicaine, notamment celle des *corridos*, ces chants populaires *"super violents, qui parlent que de tirer-torturer-trafiquer-faire du fric"*, qui ponctuent le récit. L'autrice et activiste rend visible ce continuum de la violence, des meurtres de Médée aux récits héroïques et virilistes inventés pour enrôler des adolescents pauvres dans un engrenage qui les dépasse. Comme le dit Médée, *"les héros et les militaires se ressemblent beaucoup, ils sont toujours prêts à faire n'importe quoi pour démontrer qu'ils sont les plus machos"*.



Pauline Le Gall

Mexico Médée de **Dahlia de la Cerda** (Éditions du sous-sol/"Feuilleton fiction"), traduit de l'espagnol (Mexique) par **Lise Belperron**, 176 p., 21,50 €. En librairie le 15 janvier.



Dahlia de la Cerda



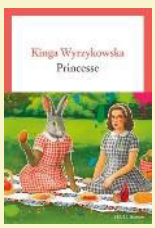
PRINCESSE de Kinga Wyrzykowska

Un pamphlet loufoque pour dire le danger représenté par la montée des chrétien·nes conservateur·rices en Europe.

Ce pourrait être une simple histoire cocasse : Barbara Lis, jeune Parisienne d'origine polonaise et cadre sup dans l'agroalimentaire, doit aller mater une révolte dans une usine en province. Des ouvrières ont glissé des doigts d'honneur factices dans des paquets de jambon. Mais Barbara Lis s'éprend d'un plombier polonais et le suit jusqu'à son village natal. Et là, le texte prend un tour inattendu.

Il y aura un curé manipulateur, des bigotes surexcitées, d'effrayantes bondieuseries 2.0. Car ce roman caustique qui dénonce les forces réactionnaires catholiques à l'œuvre en Pologne se transforme en dystopie grinçante où apparaissent Donald Trump, Cyril Hanouna et Marion Maréchal. Kinga Wyrzykowska signe ici un manifeste féministe radical plein d'humour et d'inventivité : un QR code permet d'écouter dans un vrai-faux podcast un reportage dans le village, parmi les personnages du roman.

L'autrice, elle-même née à Varsovie et arrivée petite fille en France, glisse toutefois sous son roman farcesque un récit plus mélancolique, qui raconte les populations malmenées par l'Histoire, le libéralisme à marche forcée en Europe de l'Est, la jeunesse engloutie, la difficulté à quitter un pays comme à y retourner.



On retiendra le personnage de Barbara Lis, énigmatique jeune femme muette, dont l'animal de compagnie, un lapin, grandit et prend toute la place, jusqu'à un incroyable dénouement. **Sylvie Tanette**

Princesse de **Kinga Wyrzykowska** (Seuil/"Cadre rouge"), 368 p., 22 €. En librairie le 2 janvier.

Bénédicte Roscot/Seuil

CENT QUATRE #104 PARIS

dans le cadre de Némo, Biennale internationale des arts numériques de la Région Île-de-France

exposition

Les illusions retrouvées

– Nouvelles utopies à l'ère numérique

du 11.10.2025 au 11.01.2026



©Markos Kay, 2024

104.fr



LES FILLES-AU-DIABLE de Christelle Taraud

Depuis le XVII[e] siècle jusqu'à nos jours, de la Laponie au Mexique, une histoire du système de destruction du féminin par la société.

En Laponie, à l'extrême nord de la Norvège, l'île de Vardø fut le théâtre tout au long du XVII[e] siècle de nombreux procès en sorcellerie. Quatre-vingt-deux pour cent des personnes accusées de pratiquer la sorcellerie étaient des femmes. Au point que Vardø est considérée comme l'épicentre des chasses aux "sorcières" de l'Europe moderne. En 2011, un monument commémoratif conçu par l'artiste Louise Bourgeois et l'architecte Peter Zumthor y a été construit. C'est là, dans ce Mémorial de Steilneset, dans un grand désert blanc, que s'est rendue l'historienne Christelle Taraud, directrice de l'ouvrage collectif *Féminicides – Une histoire mondiale* (La Découverte, 2022).

Cherchant à éclairer le continuum de violences reliant les chasses aux "sorcières" aux féminicides, l'autrice a mesuré la nécessité d'éprouver sur place les souffrances de ces femmes brûlées vives, simplement parce qu'elles étaient des femmes. Partisane d'une histoire située, revendiquant une forme de subjectivité critique, articulée et documentée, elle précise d'emblée ne pas être une spécialiste des chasses aux "sorcières" (ses champs d'expertise sont la sexualité coloniale au Maghreb au XIX[e] siècle et la violence féminicidaire dans une perspective globale). Mais Christelle Taraud trouve à Steilneset *"quelque chose d'une rare puissance qui invite à réfléchir, avec acuité, aux liens entre histoire et mémoire, mais aussi à la manière dont les héritages violents du passé travaillent durablement nos sociétés, les abîmant continûment, et résonnent ce faisant tragiquement dans notre monde commun d'aujourd'hui"*. Son récit, glaçant mais habité par l'esprit de résistance, oscille ainsi entre description historique des femmes sacrifiées à Steilneset (grâce au travail de documentation du Mémorial) et analyse du patriarcat qui a toujours porté en lui *"la volonté de détruire le féminin en tant que tel par l'annihilation du corps des femmes"*. Selon Christelle Taraud, le concept de féminicide rejoint celui de nécropolitique forgé par le philosophe Achille Mbembe, puisque l'État, directement ou indirectement, participe au crime en n'assurant plus son devoir régalien de protection des personnes. Rappelant la réalité des faits féminicidaires à leur paroxysme aujourd'hui (au Canada, au Ghana, au Rwanda, au Cambodge…), l'historienne convoque la notion de "surmeurtre", évidente par exemple au Mexique, où la majorité des femmes assassinées à Ciudad Juárez n'ont pas été "seulement" tuées, mais surtuées, *post* ou *ante mortem* (viols, mutilations de l'appareil reproducteur, profanations du corps…). *"On comprend dès lors qu'il ne s'agit pas uniquement de s'attaquer au corps physique, mais bien d'éradiquer l'identité des femmes en tant que femmes"*, écrit-elle.

De Steilneset à Ciudad Juárez, à quatre siècles d'intervalle, c'est bien *"une guerre dans le corps même des femmes qui, avec constance, est menée"*. La puissance du texte de Christelle Taraud, entremêlant le travail historique et la part sensible d'un voyage au bout de la nuit norvégienne, se loge sur ce pont érigé entre les violences d'hier et celles d'aujourd'hui. À Steilneset, elle a compris que la violence à l'égard des femmes constituait *"une structure élémentaire qui transite par la répétition assommante de l'histoire, au-delà de notre volonté, de notre conscience, de notre foi"*.

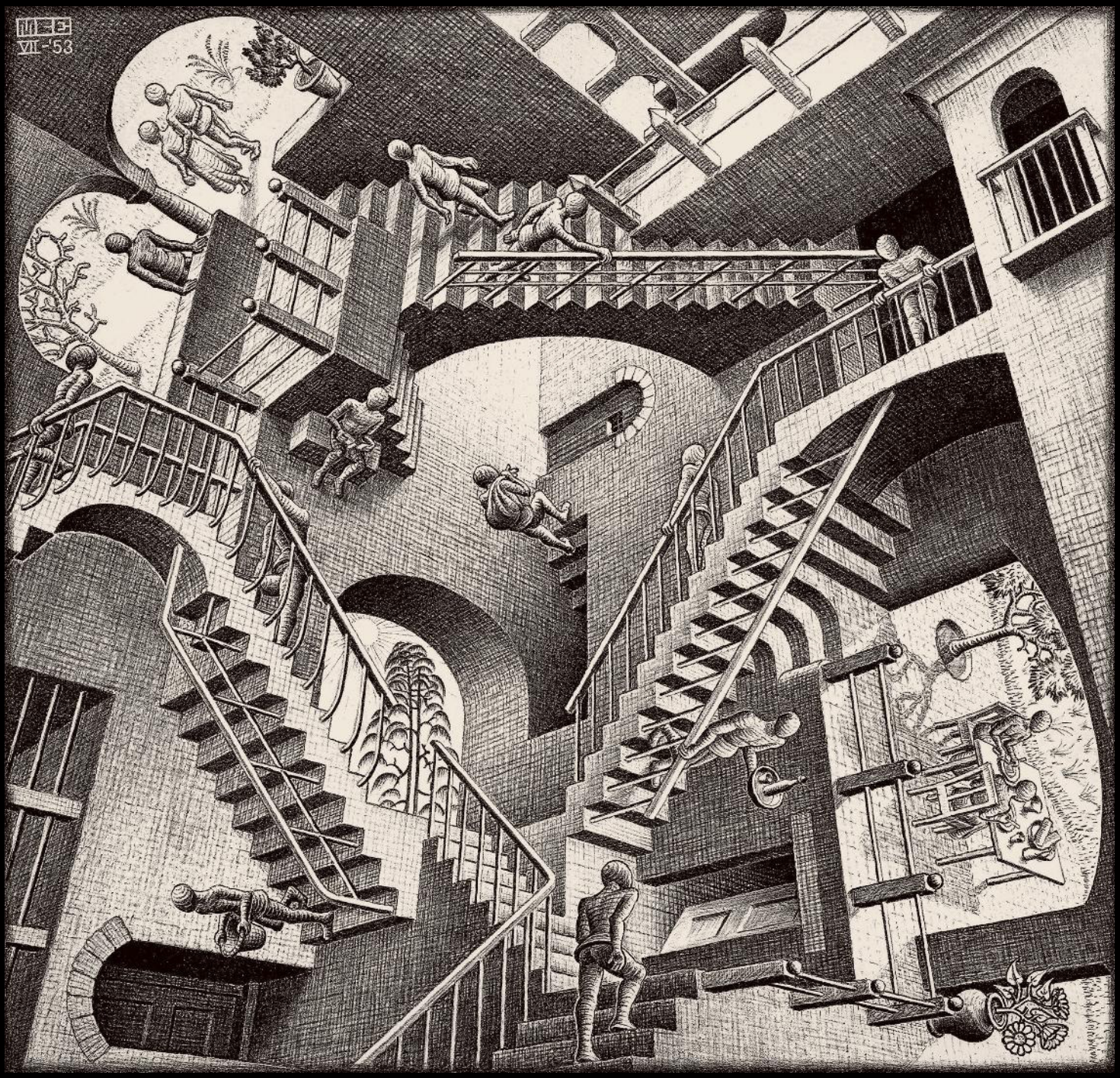
Jean-Marie Durand



Les Filles-au-Diable – Retrouver les "sorcières" de Steilneset (1620-2022) de **Christelle Taraud** (La Découverte/"Nouveaux cahiers libres"), 128 p., 17,50 €. En librairie le 8 janvier.

Charlotte Krebs/La Découverte

MONNAIE DE PARIS



M.C. ESCHER

LA GRANDE EXPOSITION POUR LA PREMIÈRE FOIS À PARIS

MONNAIE DE PARIS

15.11.25 - 01.03.26

PARIS 6E - 11, QUAI DE CONTI - WWW.ESCHER-EXPO.COM

SOUS LE PATRONAGE DE NL

EN ASSOCIATION AVEC M.C. ESCHER FOUNDATION · M.C. ESCHER HERITAGE · Maurits

PRODUIT ET ORGANISÉ PAR ARTHEMISIA · fever

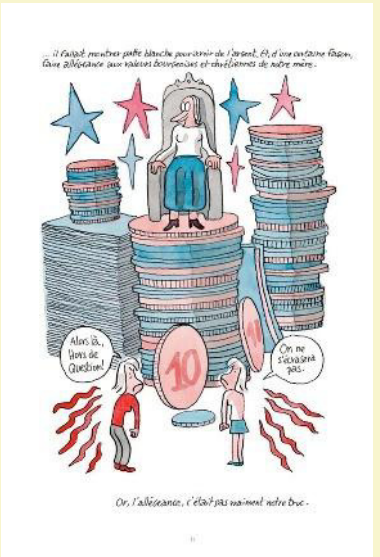
MEDIA PARTNER Les Inrockuptibles · Le Figaro · inter · france.tv

MAURITS CORNELIS ESCHER, *RELATIVITÉ*, 1953 - LITHOGRAPHIE, 277X292 MM - COLLECTION M.C. ESCHER HERITAGE, PAYS-BAS - ALL M.C. ESCHER WORKS © 2025 THE M.C. ESCHER COMPANY. ALL RIGHTS RESERVED WWW.MCESCHER.COM

JEUNE ET FAUCHÉE de Florence Dupré la Tour

La dessinatrice, première lauréate du prix BD des Inrocks avec *Pucelle*, poursuit son travail autobiographique décapant.

Il y a tout juste dix ans, Florence Dupré la Tour publiait *Cruelle*, première pierre d'une entreprise littéraire et autobiographique hors norme. Avec des dessins réalisés au fusain, elle retraçait sa relation d'amour-haine avec les animaux au sein d'une famille digne de *Vipère au poing* d'Hervé Bazin, où régnaient les tabous. Elle a ensuite prolongé cet intense travail de déconstruction avec *Pucelle* et *Jumelle* (deux tomes chacun), et un cadre formel plus coloré, avec des aquarelles. L'hypocrisie de la religion, l'apprentissage chaotique de la sexualité, le lien fort puis distendu avec sa sœur…Chaque livre lui a permis de changer de perspective sans perdre son ton radical, à la fois humoristique et sans pitié.
Avec *Jeune et fauchée*, qui paraît quelques jours avant une BD de vampires qui n'a rien à voir, *Les Moribonds*, elle semble clore ce cycle qui a peu d'équivalent au rayon BD (*L'Ascension du Haut Mal* de David B. ou le *Journal* de Fabrice Neaud). Il y a cinq ans, dans les pages de ce magazine, elle expliquait avoir eu besoin de temps pour mener à bien sa démarche. *"Je n'avais pas encore les clés de mon histoire personnelle, je devais digérer certains éléments pour les retranscrire plus finement."* Dans *Jeune et fauchée*, elle va jusqu'au bout.



On retrouve les personnages de la comédie – très – humaine qu'elle met en scène depuis dix ans, grinçant théâtre sur papier devenu familier. Il y a la mère, très croyante, proie du patriarcat et peu charitable, le père, absent physiquement et affectivement, Bénédicte, la jumelle...
Reprenant les métaphores graphiques végétales ou minérales des précédentes BD, Florence Dupré la Tour suit ici la piste de l'argent. C'est sous cet angle qu'elle revisite son enfance au sein de sa famille bourgeoise déclassée. Elle aborde aussi ses débuts professionnels dans la BD marqués par la misère et son refuge dans la dignité. Sans faux-semblants, elle expose sa vulnérabilité passée, les injustices salariales constatées, sa nécessité de voler dans les supermarchés, ses traumatismes et ses angoisses. Une œuvre intime et violemment politique.



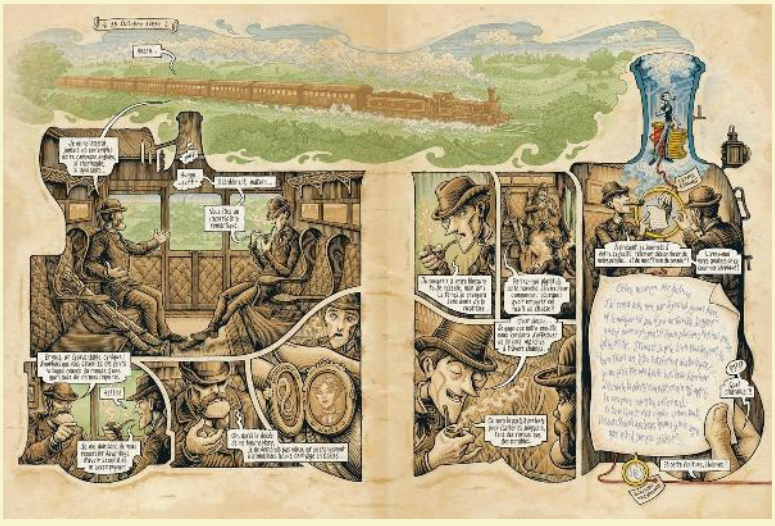
Vincent Brunner

Jeune et fauchée de **Florence Dupré la Tour** (Charivari), 212 p., 24,50 €. En librairie le 9 janvier.

LE CAUCHEMAR DU LOCH LEATHAN de Cyril Liéron et Benoît Dahan

En exploitant pleinement les possibilités de leur art, les deux Français rendent leur Sherlock Holmes ludique et rafraîchissant.

Avec leur diptyque *L'Affaire du ticket scandaleux* paru entre 2019 et 2021, les Français Cyril Liéron et Benoît Dahan réussissaient l'exploit de rendre le personnage de Sherlock Holmes excitant comme à sa première apparition en 1887. Avec le premier volet du *Cauchemar du loch Leathan*, qui envoie le détective et son fidèle Watson en Écosse sur l'île de Skye, ils renouvellent leur performance narrative. La raison de leur succès vient de leur créativité – ils inventent de nouvelles aventures – et de l'inventivité dont ils font preuve avec le médium BD.
D'apparence classique, le dessin très précis de Dahan permet de nous projeter dans le cerveau du détective afin de suivre, littéralement, le fil de son raisonnement. Des jeux de transparence et des bords de page à replier rythment la lecture, mais c'est la mise en scène ludique qui réserve le plus de surprises, comme lorsque la pensée de Sherlock est représentée en un circuit de train avec différentes gares. Intégrant des cartes géographiques de manière fluide dans leurs doubles pages, les auteurs s'amusent avec les paysages et les décors afin qu'aucune ne se ressemble.
À l'issue de ce tome intrigant, on se retrouve le souffle coupé, pressé d'avoir la suite ou de revenir en arrière pour examiner à nouveau les indices.





Vincent Brunner

Dans la tête de Sherlock Holmes – Le cauchemar du loch Leathan partie 1 de **Cyril Liéron** et **Benoît Dahan** (Ankama), 48 p., 14,90 €. En librairie le 5 décembre.

Florence Dupré la Tour/Charivari · Cyril Liéron et Benoît Dahan/Ankama

TRAIN DE NUIT DANS LA VOIE LACTÉE d'Adrien Demont

Adaptant une célèbre nouvelle japonaise, ce conte dessiné emporte avec ses images oniriques.



Adrien Demont/Morgen

C'est en donnant des concerts dessinés avec le musicien Takuma Shindo que le Français Adrien Demont a entendu parler pour la première fois de *Train de nuit dans la Voie lactée*. Cette nouvelle fantastique et poétique de Kenji Miyazawa, parue à titre posthume en 1934, appartient au patrimoine japonais et a pu inspirer aussi bien Hayao Miyazaki que le mangaka Leiji Matsumoto. Avec son mystérieux train à vapeur, le Galaxy Express, qui explore l'espace, l'histoire a tout pour frapper l'imaginaire, d'autant que Giovanni, son enfant héros, y croise des personnages énigmatiques et découvre, au fur et à mesure des haltes, des endroits étonnants, impossibles. Demont s'empare du texte original et le transforme en une BD cosmopolite qui, à la manière du Galaxy Express, vole au-dessus des frontières et des genres. Même s'ils sont bienvenus à l'embarquement, il ne s'agit pas d'un livre réservé aux enfants. Tout le monde peut voyager devant ses images magiques et stupéfiantes réalisées avec des craies et des mines de couleur. Dans la veine bouddhiste, l'histoire, où se mêlent les vivant·es et les créatures spectrales, devient sous les mains de Demont un rêve éveillé traversé par des vérités profondes. Révélé par les ombres et les lumières, ce conte merveilleux nous replace dans l'immensité du cosmos tout en mettant en valeur des préoccupations très humaines comme l'amitié, le sacrifice ou le deuil. **Vincent Brunner**



Train de nuit dans la Voie lactée d'**Adrien Demont** d'après **Kenji Miyazawa** (Morgen), 176 p., 22,90 €. En librairie le 14 janvier.





Les émois d'Emma

SPECTACLE DU MOIS - Les Inrocks - SPECTACLE -

Avec le cirque comme révélateur et une fabuleuse bande d'interprètes, *Bovary Madame*, mis en scène par Christophe Honoré, bouscule Flaubert pour réhabiliter son héroïne.

Imaginant un scénario alternatif pour éclairer le roman de Gustave Flaubert, Christophe Honoré bouscule l'œuvre en proposant un point de vue inédit sur son héroïne. La solution dramaturgique déroute d'emblée par son originalité : *"Emma Bovary échappe à son histoire et apparaît sur scène dans un cirque, entourée d'une troupe,* explique le metteur en scène. *Elle se met alors à raconter sa vie avec les moyens du cirque, qui ne sont évidemment pas ceux qu'elle aurait choisis. L'icône de province aurait certainement préféré un hommage à sa légende. Nous lui donnons des agrès, des numéros, une piste de cirque. Cela ne peut produire qu'une nouvelle forme d'insatisfaction."*

Enfilant sa casquette d'auteur, Christophe Honoré justifie l'ailleurs métaphorique du cirque dans son adaptation du roman de Flaubert. *"Parce que* Madame Bovary *est construit comme une suite d'épisodes, presque comme des numéros,* précise-t-il. *On se souvient de 'la scène du bal', de 'la scène des comices', du 'fiacre', de 'l'agonie', mais ce ne sont pas des étapes qui forment une progression dramatique. C'est une succession de moments forts. Le cirque fonctionne exactement de la même manière : chaque numéro existe par lui-même, et le spectateur ne s'attend pas*

Laurent Champoussin

à ce qu'un numéro éclaire le suivant. Cette structure nous semblait fidèle au livre."
Rappelant qu'Emma Bovary s'est construit une mythologie de l'amour à travers des clichés et la lecture des "romans de gare", le metteur en scène revendique une bande-son de rupture qui enchaîne *Cry Me a River* de Justin Timberlake et le générique du film *Bilitis* (David Hamilton) par Francis Lai, passe de la *Valse triste* de Sibelius à Jimi Hendrix et Gérard Manset : *"Ces chansons d'amour, souvent simples, parfois naïves, nous émeuvent malgré leur côté convenu. Elles disent quelque chose de vrai, même quand elles paraissent 'crétines'. C'est très Flaubert ; montrer le cliché, l'assumer, en révéler à la fois la banalité et la puissance émotionnelle.*"
Pareille à une poupée de porcelaine, ballerine de boîte à musique dansant vêtue en jeune mariée, Emma Bovary (Ludivine Sagnier) apparaît sur un petit podium rotatif, encerclée par une inquiétante troupe de clowns. Ainsi, la nostalgie d'un chapiteau désert cadre l'espace où Emma Bovary est amenée à revivre les moments-clés de son existence. Pressée de répondre au micro d'une inquisitrice Madame Loyal (Marlène Saldana) et poursuivie par le tentateur Monsieur Lheureux (Stéphane Roger), génial auguste pourvoyeur de barbe à papa et entarteur en chef, Emma Bovary est accompagnée par tous ses "boys"…
De Charles, son mari (Jean-Charles Clichet), à ses amants, Léon (Davide Rao) et Rodolphe (Harrison Arévalo), les hommes de sa vie deviennent de cruels acteurs d'un jeu de la vérité qui ne la ménage pas. Qu'elle soit trapéziste ou serve de cible vivante au lanceur de couteaux, son calvaire n'a jamais de cesse. *"Dans notre spectacle, Emma apparaît lucide ; elle a déjà perdu ses illusions. Son 'rêve', c'est finalement le spectacle lui-même. Rejouer sa vie sous la lumière, vêtue de belles robes, comme si tout pouvait recommencer. Mais ce rêve tourne vite court : elle n'a pas vraiment les moyens de le réaliser, et la troupe qui l'entoure se montre plus intéressée par le rire que par l'émotion.*"
Dans ce purgatoire qui force au bouleversant strip-tease d'une âme, la soirée lui donne l'occasion d'abandonner ses réflexes de midinette pour grandir en conscience à travers une liberté retrouvée. Osant l'humour gore, la cruauté des clowns et le premier degré d'un rire qui renvoie à l'enfance, le brio du grand écart rédempteur de *Bovary Madame* est de rendre à son héroïne sa qualité de femme libre sans jugement ni moralisme. **Patrick Sourd**

← Ludivine Sagnier dans le rôle d'Emma Bovary.

Bovary Madame d'après **Gustave Flaubert**, texte et mise en scène **Christophe Honoré**, avec **Ludivine Sagnier**, **Marlène Saldana**, **Stéphane Roger**…
À la Coursive - Scène nationale de La Rochelle, les 2 et 3 décembre ; au Théâtre de l'Agora - Scène nationale de l'Essonne, Évry-Courcouronnes, les 9 et 10 décembre ; à Bonlieu - Scène nationale, Annecy, les 17 et 19 décembre ; aux Célestins - Théâtre de Lyon, du 7 au 15 janvier. En tournée jusqu'en avril.



ISRAEL & MOHAMED d'Israel Galván et Mohamed El Khatib

Rencontre au sommet entre les deux artistes pour un pas de deux autobiographique, entre burlesque et mélancolie.

Quelques jours avant leur première au Festival d'Avignon, Israel Galván et Mohamed El Khatib nous avaient ouvert les portes de leurs répétitions sous les toits du Théâtre de la Ville, à Paris. Plus qu'une poignée d'accessoires – djellaba, bottines –, une immense feuille au mur, crayonnée, avait attiré notre attention. Mohamed El Khatib avait consigné là le schéma possible d'*Israel & Mohamed* en mots et phrases : *"Sacrificio. Football. Religion. Bailar el Recuerdo (danser le souvenir)".*
On avait gardé en tête ce "programme". Il s'est avéré être fidèle au spectacle créé cet été. Un dialogue, donc, entre les deux artistes, mais tout autant avec leur pères (ici présents par la grâce de la vidéo) ou leur mémoire. Une autobiographie à quatre mains – ou quatre jambes, c'est selon. Une rupture des ligaments croisés les avait unis un peu plus, *"une communauté de blessures",* pour reprendre les mots du dramaturge. *Israel & Mohamed* dit beaucoup des attentes familiales, des désillusions possibles, des revirements nécessaires pour pouvoir faire face.
Le spectacle ne sait pas toujours sur quel pied danser, burlesque par moments, mélancolique par d'autres. Israel Galván, l'enfant prodige du flamenco, bègue, s'exprime par le corps, faune surgissant, tandis que Mohamed El Khatib raconte, se reprend, en rajoute – trop parfois. Le match semble alors inégal.
Mais fidèle à son approche d'un théâtre documentaire, El Khatib va s'ingénier à corriger le tir, meilleur chasseur que son paternel. Aux yeux de ce dernier, la scène n'était pas une option. Faire de la politique, changer le monde, voilà de vrais choix de vie. De cette matière, l'homme de théâtre fera un bouleversant hommage contrarié à monsieur El Khatib. Galván résume autrement son rapport familial : *"Je viens d'une génération de parents exigeants, mais aujourd'hui, ce sont les enfants qui sont exigeants."* Les religions sont un autre fil rouge de la pièce. Elles sont traitées avec distance.
Dans un décor allégé, entre la chambre d'enfant et le débarras, les complices ont accumulé des objets comme autant de preuves d'amour. Chaque tiroir paraît encombré d'anecdotes – un shampoing aux œufs, une flopée de médailles. Mais le plus beau est ailleurs : lorsque Israel Galván, plus grand soliste de sa génération, exécute une farruca, danse flamenco classique. Il le fait pour José Galván, son père. Il lui faudra, dit-il, avoir la psychologie et la manière de faire d'un gamin de 5 ans. Les souvenirs affleurent une fois de plus. *"Ce qui m'a touché,* nous avouait Israel Galván, *c'est que je dois à nouveau devenir un enfant, parce que c'est ce que José aimait quand je dansais petit, alors qu'il n'aime pas ce que j'ai fait avec mon corps d'homme."* *Israel & Mohamed* est tout entier dans ce passage d'un vécu à l'autre. **Philippe Noisette**

Israel & Mohamed, conception et interprétation **Israel Galván** et **Mohamed El Khatib**. Au Théâtre National Wallonie-Bruxelles, jusqu'au 30 novembre ; au Théâtre de la Ville - Les Abbesses, Paris (dans le cadre du Festival d'Automne), du 10 au 20 décembre ; au Théâtre de l'Agora - Scène nationale de l'Essonne, Évry-Courcouronnes, les 8 et 9 janvier ; au Volcan - Scène nationale du Havre, les 30 et 31 janvier. En tournée jusqu'en mai.



Yohanne Lamoulère



UNE MOUETTE par Elsa Granat

Tchekhov adapté avec une inventivité scénique et une liberté revivifiantes.

Une fois de plus, Elsa Granat passe au tamis de notre époque le répertoire classique et démontre avec finesse qu'aujourd'hui comme hier, la guerre des générations a cours. *Une mouette* poursuit cette réflexion avec brio. Avec la tragédie de Tchekhov, Elsa Granat prend toute liberté pour arrimer dans la langue d'aujourd'hui des sentiments vieux comme le monde : la jalousie, la volonté de plaire, l'amour mort-né, la frustration, le chagrin. Tout d'abord, elle lui adjoint un préquel, sorte de mise en condition des rapports orageux entre la mère, artiste célèbre, et le fils, dramaturge ignoré, composé à partir de pièces en un acte de Tchekhov, antérieures à *La Mouette*. Ajoutez à cela des amours mortes de n'être pas vécues à la façon d'une farandole : Konstantin aime Nina qui aime Trigorine (Loïc Corbery), l'écrivain et amant d'Arkadina qui finira du reste par abandonner Nina, pauvre mouette empaillée tout juste bonne à rester sous forme de note dans son carnet de romancier. Idem du côté de l'intendance : Medvédenko, le maître d'école (Birane Ba), aime Macha (merveilleuse Julie Sicard, au swing réjouissant pour évoquer sa vie qu'elle traîne comme un boulet) qui aime Konstantin. Autant se tirer une balle dans la tête. C'est du reste ainsi que se termine la pièce. **Fabienne Arvers**

Une mouette d'après **Anton Tchekhov**, adaptation et mise en scène **Elsa Granat**, avec la troupe de la Comédie-Française. À la Comédie-Française (Salle Richelieu), Paris, jusqu'au 11 janvier.

Agathe Poupeney

TGP

Centre dramatique national de Saint-Denis

DIRECTION JULIE DELIQUET



Marie Stuart

DE **FRIEDRICH VON SCHILLER**

MISE EN SCÈNE **CHLOÉ DABERT**

14 → 29 jan. 2026

20 minutes de Châtelet
12 minutes de la gare du Nord.

Navettes retour
à Saint-Denis et vers Paris.

Restaurant le midi en semaine
et les soirs de représentations.

www.theatregerardphilipe.com
www.fnac.com

Le Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis, est subventionné par le ministère de la Culture (DRAC Île-de-France), la Ville de Saint-Denis, le Département de la Seine-Saint-Denis.

Photographie Grégoire Pasté A + Le Fleur
Maïa Lahlaj

TRANSFUGE la terrasse Télérama TC TROISCOULEURS Les Inrockuptibles fnac



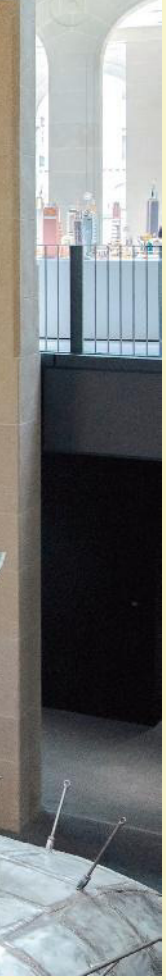
Culture générale

L'EXPO DU MOIS - Les Inrocks - L'EXPO DU MOIS -

Désormais sise en face du Louvre, dans un bâtiment rénové par Jean Nouvel, la Fondation Cartier expose une grande partie de sa collection pour inaugurer une nouvelle étape de son histoire.

Initiée dès 1984 par Marie-Claude Beaud, à une époque où les fondations d'art contemporain se développaient encore à l'ombre des musées publics, prolongée et redéployée par son successeur en 1994, Hervé Chandès, jusqu'à l'arrivée en 2022 du nouveau directeur Chris Dercon, la Fondation Cartier accueille les formes disséminées de la création des quarante dernières années. Mais si elle en forme un miroir, elle s'en distingue aussi subtilement, assumant un écart avec d'autres collections prestigieuses.
Car si la majorité de ses artistes fétiches appartiennent au paysage le plus en vue de l'art contemporain (James Turrell, Matthew Barney, Ron Mueck, Giuseppe Penone, Annette Messager, Thomas Demand…), beaucoup d'autres, notamment celles et ceux issu·es des continents sud-américain, africain ou du sous-continent indien, échappent aux circuits codés du monde occidental. Cosmopolite, pionnière dans l'attention aux arts textiles ou aux réflexions sur l'extinction du vivant, la collection compte ainsi plus de 4 500 œuvres de 500 artistes de 50 nationalités différentes.
La foisonnante *Exposition générale,* qui inaugure le nouveau bâtiment de la Fondation Cartier rénové par Jean Nouvel, nous immerge au cœur de cette collection éclectique, sans assignation – ce qui la rend aussi passionnante que difficile à appréhender d'un seul mouvement. À la mesure de son identité fluide, le parcours labyrinthique proposé par les commissaires Grazia Quaroni et Béatrice Grenier joue avec la liberté des espaces ouverts sur la rue et sur le ciel, répartis sur trois niveaux et cinq plateformes mobiles. Sans échapper parfois au flottement au sein de zones un peu

Cyril Marcilhacy



floues, l'expérience des visiteur·ses s'appuie sur la sensation d'une errance rhizomatique à travers des espaces autonomes, reliés entre eux par l'absence de cloisons autres que celles imaginées par les designers italiens du studio FormaFantasma, chargé de la mise en espace des œuvres. Ici, pas de *white cube* : tout se découvre dans un lieu ouvert et transparent qui mobilise le regard à chaque instant, de tous côtés.
Les quelque 600 œuvres d'une centaine d'artistes forment un paysage dont le trait principal renvoie à la volonté séminale de la fondation de l'ouvrir à une communauté de créateur·rices, de philosophe en scientifique, d'anthropologue en musicien·ne, de mathématicien·ne en cinéaste, de chaman·e en astrophysicien·ne…, dans un souci d'activation d'échanges pluridisciplinaires. Une collection doit *"donner une place à toutes les expressions de son temps, montrant que des manifestations multiples de la modernité coexistent à travers différentes cultures et différents langages,* estime Grazia Quaroni. *Sa force a été de savoir voir comment le grand orchestre du vivant englobe les voix et les sons de toute la nature et de tous les êtres",* précise-t-elle.
L'exposition reflète, il est vrai, cette exploration à travers quatre chapitres, distincts mais reliés, indexés au monde vivant, aux techniques, aux récits prospectifs mêlant science, technologie et fiction et à l'architecture.

←
Vue d'exposition à la Fondation Cartier pour l'art contemporain.

Dans ce foisonnement, le regard se fixe sur des pièces qui déstabilisent, comme *Night Would Not Be Night Without the Cricket,* installation sonore composée à partir de 5 000 heures d'enregistrements dans la nature par Bernie Krause, pionnier de la bioacoustique, et développée avec le Soundwalk Collective, ou encore *Exit,* une installation immersive conçue en 2008 par Diller Scofidio + Renfro sur une idée du philosophe Paul Virilio, qui cartographie les flux migratoires.
À l'ampleur de ces gestes scientifiques et poétiques ou à la monumentalité d'œuvres architecturales (Junya Ishigami, Alessandro Mendini…), le parcours entremêle la délicatesse de gestes plastiques purs, du dessin (ceux de David Lynch, par exemple) à la photographie (Francesca Woodman, Robert Adams, Patti Smith, Malick Sidibé…), de la vidéo (Bill Viola, Pierrick Sorin…) à la peinture (Joan Mitchell, Fabrice Hyber, Chéri Samba…), de l'installation (Christian Boltanski, James Turrell…) à l'art textile (Olga de Amaral…). Au risque de se perdre un peu dans cette forêt de signes infinis, le·la visiteur·se traverse un monde dont les arts et la recherche traduisent les beautés cachées autant que les périls criants. **Jean-Marie Durand**

Exposition générale à la Fondation Cartier pour l'art contemporain, Paris, jusqu'au 23 août.



Palais de Tokyo

Melvin Edwards 22.10.25 - 15.02.26

Exposition au Palais de Tokyo, 13 avenue du Président Wilson, Paris 16

MELVIN EDWARDS, *MMOZ*, 2005. COURTESY ALEXANDER GRAY ASSOCIATES, NEW YORK; STEPHEN FRIEDMAN GALLERY, LONDON; GALERIE BUCHHOLZ, BERLIN. © 2025 MELVIN EDWARDS / ARTISTS RIGHTS SOCIETY (ARS), NEW YORK

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté
Égalité
Fraternité

AVEC LE SOUTIEN DE

terra Foundation for American Art · FEAR OF GOD · Ford Foundation · les Amis du Palais de Tokyo

ET LE CERCLE DES AMBASSADEUR·ICES

GUEST PROGRAM DETROIT SALON

Salonnière

MÉCÈNES ET PARTENAIRES ANNUELS

RICHARD MILLE · Fondation Gandur pour l'Art

PARODIE de Julie Béna

Pour sa première grande exposition personnelle en France, l'artiste propose une parodie tragicomique de sa vie, dominée par l'esprit de cabaret.

Où se loge la vérité ? Dans les plis secrets des images ou dans l'exaltation du corps et de la parole ? dans les jeux de rôle assumés ou dans les dérapages incontrôlés de la vie ? le visage nu ou derrière un masque ? dans la transparence ou la facticité ? dans la restitution du réel ou dans sa parodie ? Sans vouloir répondre de manière théorique à ces questions sur le statut de la vérité – de soi et du monde –, Julie Béna joue depuis dix ans avec l'opacité, la manipulation, le théâtre dans son œuvre fascinante que le Magasin CNAC de Grenoble dévoile pour la première fois en France dans toute son amplitude (sculptures, vidéos, performances, dessins…).

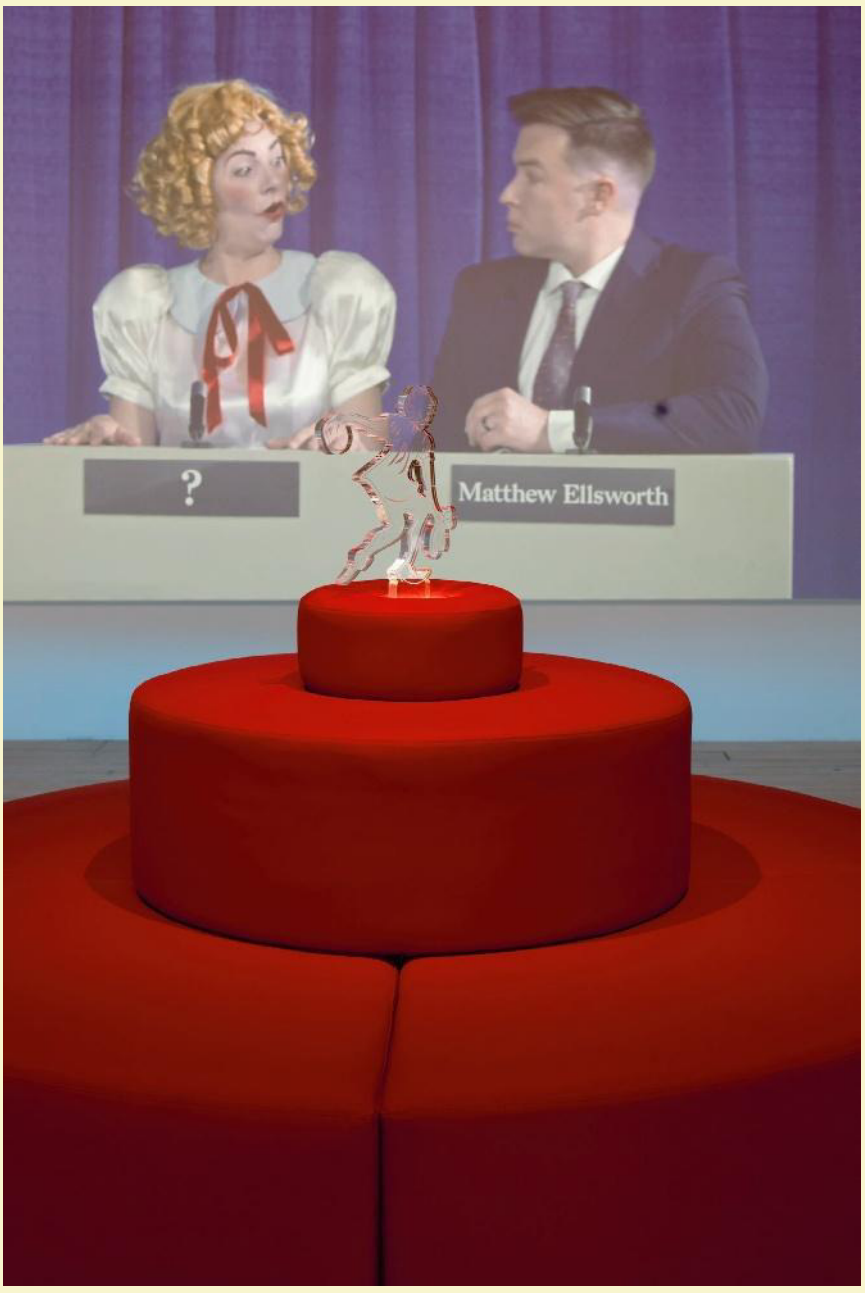
Le mot même de "parodie", choisi comme titre programmatique de l'exposition imaginée par Céline Kopp, s'affiche au cœur du centre d'art, sous la verrière, tel un néon scintillant et joyeux annonçant l'ambiance de fête foraine, de cabaret et de cirque ambulant qui flotte dans le parcours. Tous les motifs et fétiches de ces univers sont là : le petit cheval en bois, la figure de l'Arlequin, la roulotte des baladin·es, la roue qui tourne, le chat noir qui rôde… Julie Béna, diplômée de la Villa Arson, aujourd'hui installée à Prague, en parle en connaissance de cause pour avoir traversé durant son enfance cette expérience du théâtre itinérant avec sa mère. Cette dimension quasi biographique, sinon intime, transpire dans la majorité de ses pièces, habitées par ses souvenirs enfouis.

Mais ces souvenirs ont autant la couleur du cauchemar que celle du rêve enchanté, comme on promet, en exagérant, un manège enchanté aux enfants. Cachottière dans sa manière de jouer, l'artiste transfigure des scènes familiales en explorant la part étrange et inquiétante de ce monde féerique.

La parodie qui l'occupe se déploie dans l'invention de personnages outrés et grotesques, empruntés à la culture populaire et au conte (Shirley Temple dans sa vidéo complètement dingue *Dirty Shirley*, le fou du roi, la jeune fille et le loup…) pour rire, au fond, de ce qui fait peur, des images troublées des joies enfantines trop belles pour être honnêtes.

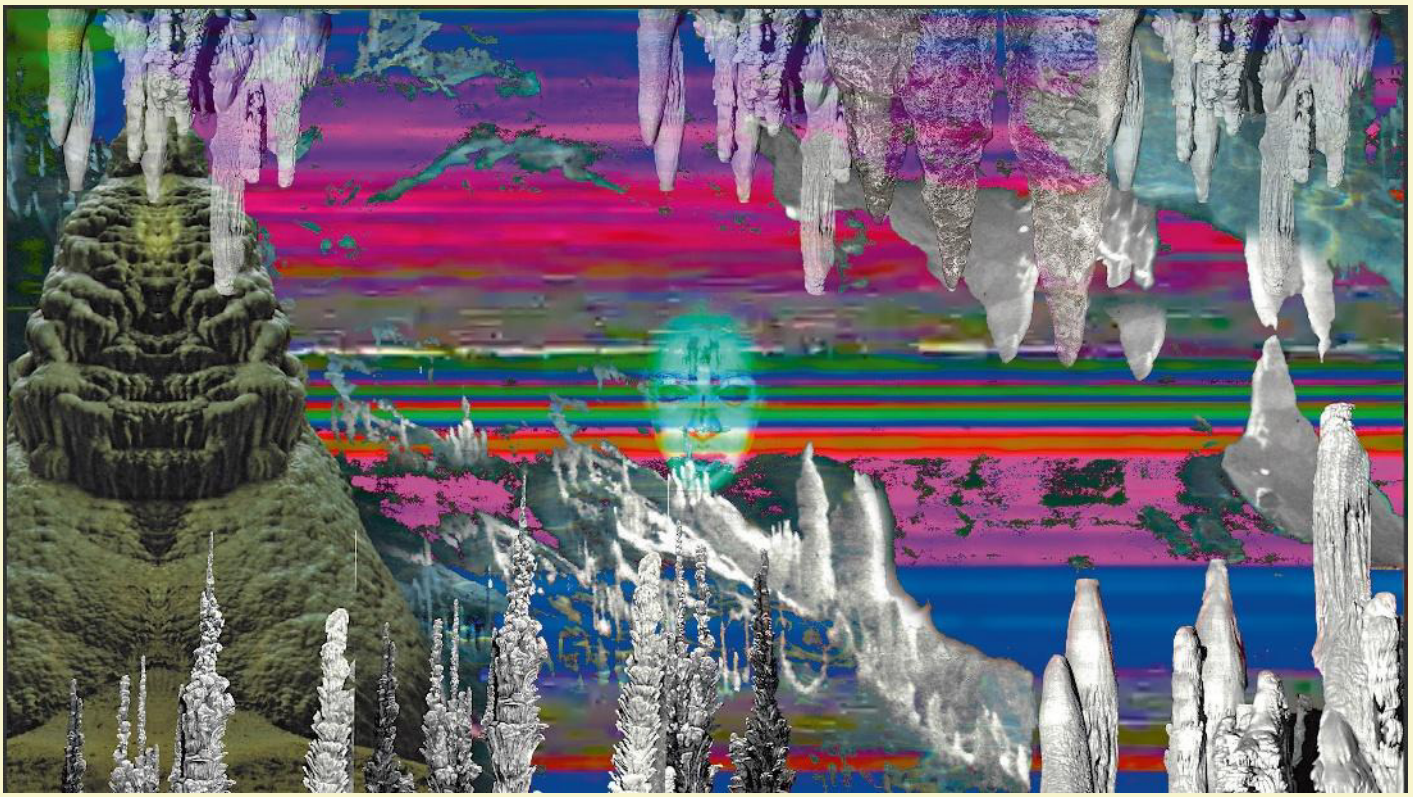
Tout semble vriller à l'intérieur même des mythologies innocentes qu'elle malmène. Par le mime, par la danse où la rejoint sa propre fille elle-même effrayée de la voir délirer dans sa vidéo *Miles*, Julie Béna met en scène sa fébrilité rattrapée par la farce ; la farce, c'est sa force. Misant sur le grotesque et l'outrance, le cirque et les fantômes, notamment dans ses vidéos captivantes *(Strakati, The Jester and Death, Who Wants to Be My Horse?)*, l'artiste use de la parodie pour traduire l'écart entre ce qui a l'air et ce qui est. *"Je vous offre ce qui brille pour vous montrer ce qui va mal"*, dit-elle. Un panneau dans l'une des salles annonce : *"La salle de la disgrâce t'a condamné à n'être qu'un théâtre perpétuel."* L'art de Julie Béna procède de cette aisance burlesque à semer la confusion entre des régimes de vérité et de représentation, entre disgrâce et théâtre. *"Parodisiaque"*, son cirque redouble celui de la vie où les excès naissent des vides et les rires des chagrins. **Jean-Marie Durand**

Parodie de **Julie Béna** au Magasin CNAC, Grenoble, jusqu'au 5 avril.



↖ Vue de l'exposition au Magasin CNAC, Grenoble.

Photo : Tomás Souček. Magasin CNAC, courtesy de l'artiste



INTRICATIONS de Josèfa Ntjam

Vidéos, sculptures, installations sonores : tous les espaces de l'IAC de Villeurbanne vibrent de fictions cosmiques et politiques.

En physique quantique, la notion d'intrication désigne l'état de corrélation entre des particules distinctes, éloignées dans l'espace. Sans explorer les mystères de cette science (très) dure, Josèfa Ntjam puise dans ce tout quantique un langage qui la porte vers l'idée d'enchevêtrer artistiquement le réel et la fiction, la mémoire et l'oubli, la matière et l'immatériel, les rituels ancestraux et la science-fiction, la céramique et l'I.A… La symbiose pourrait constituer un autre titre de sa grande exposition personnelle à l'IAC qui lui a confié la totalité de ses espaces, soit une dizaine de salles habitées avec une grande maîtrise par ses sculptures, films et installations.
La commissaire de l'exposition Sarah Caillet parle à propos du travail de cette artiste de 33 ans, formée aux Beaux-Arts de Bourges et à l'école d'art de Cergy, d'une *"fiction en expansion"*. *"Pour la composer, Josèfa Ntjam s'arme de tout : de carton et de biorésine, de moteurs de jeux vidéo et d'intelligence artificielle, de sable, de métal, de chants. Elle assemble comme on invente des mondes."*

↑ *Mélas de Saturne* (still), 2020.

Les salles obscures mettent en lumière la volonté de l'artiste de mêler les éléments dispersés d'un monde qu'elle fuit autant qu'elle le recompose, pour mieux saisir ce qu'il occulte, en particulier les récits coloniaux et l'histoire de la violence qu'ils charrient. Des figures de résistance à l'oppression coloniale au Cameroun et en Guinée – Elisabeth Djouka, Marthe Ekemeyong Moumié, Hadja Aissatou Mafory Bangoura – nous accueillent dès la première salle sous forme de collages numériques imprimés sur plexiglas. Attentive aux archives des luttes anticoloniales (cf. ses *Incubateurs de révolte*) et de l'imaginaire afro-diasporique, Josèfa Ntjam se rend tout aussi sensible aux cosmogonies mystiques (dogons, fang, bassa) nourrissant et contaminant ses récits politiques d'une autre histoire, symbolique ou spirituelle, reliant vivant·es, ancêtres et forces invisibles.
De la sculpture *(Luciferin Drop…)* à la vidéo *(Myceaqua Vitae, Matter Gone Wild…)* ou au jeu vidéo *(Dislocations)*, tous ses médiums créent des paysages composites, parfois opaques, enchevêtrant des mondes organiques (l'eau, le sol, les plantes) et des constellations cosmiques. Et s'il est possible de se perdre parfois dans les circonvolutions de ses *Intrications*, sublimes mais sinueuses, la poésie de Josèfa Ntjam s'incarne dans son rapport inspiré à l'espace. Les détours et les voies de contournement qu'elle propose mènent au cœur palpitant du parcours, vrai tour de force de l'exposition : son installation sonore et visuelle *Motion Sickness*, qui évoque un paysage lunaire aux couleurs ocre où des hamacs étendus au-dessus de cratères éclairés par une lune rencontrant un soleil invitent à écouter les voix de Tupac, Whitney Houston et Richard Bona.
Comme avec Sun Ra et Octavia Butler, figures majeures de l'afrofuturisme, dont la présence flotte dans d'autres pièces du parcours, Josèfa Ntjam intègre des voix et des sons mythiques au cœur de ses mondes flottants dont l'agencement symbiotique dessine une ligne de force plastique et politique sur la question de la mémoire coloniale. Comme le souligne Sarah Caillet, l'artiste *"rêve avec les dents, avec les racines, avec la mer"*. De l'organique à l'artificiel, du politique au cryptique, les intrications de Josèfa Ntjam traduisent l'intensité de ses implications dans la matière des souvenirs et des imaginaires postcoloniaux.

Jean-Marie Durand

Intrications de **Josèfa Ntjam** à l'Institut d'art contemporain, Villeurbanne, jusqu'au 11 janvier.

Josèfa Ntjam

DANSER PARIS de Bruno Cordonnier

Sur un sujet vu et revu, des photos plus importantes qu'il n'y paraît pour saisir l'esprit de la nuit parisienne des années 1980.

Un livre sorti sans crier gare. Qui n'accompagne aucune expo, d'un auteur inconnu et sur un sujet – la nuit à Paris – si éculé qu'on ouvre ce grand album de cent pages noires et blanches sans y croire une seconde. On avait tort. Cette nuit que Bruno Cordonnier épouse, cette nuit dont il ne cesse de répéter qu'elle l'épuise, est un vortex. Elle l'emporte et il fait corps avec elle. C'est bien d'un corps-à-corps avec son sujet qu'il s'agit, dans sa façon même de faire sentir la sueur d'une succession de nuits poussées trop loin. Étrange : dans sa postface mise en mots par le journaliste Ariel Kenig, Cordonnier ne cesse de répéter sa distance avec les codes de la nuit, son refus de paraître branché, insiste sur le look invisible qu'il arbore pour photographier là où il est difficile d'entrer, ne serait-ce que pour danser. Tout jusqu'au choix de la caméra, un Leica 35 mm : *"Le 35 fonctionne comme un petit grand angle, il vous éloigne un peu. Prendre une photo avec un 35 millimètres, c'est prendre un léger pas de recul. Est-ce qu'un appareil suffit à vous protéger ?"* La réponse est non. On la trouve dans ses archives de nuit qui n'ont pas pris une ride. Car oui, on ne l'a pas encore dit : ce Paris qui danse est celui des années entre 1986 et 1994. Cordonnier, qui est belge par sa mère et a été formé à l'Institut Saint-Luc Tournai, débarque à Paris à 22 ans, en 1986. Il trouve un job comme tireur chez Picto, qui l'intègre à son équipe de nuit. Il arrive au labo vers 18 h et termine vers 1 h du matin. De là, trois jours par semaine, il rejoint Christophe, son ami depuis le collège, qui bosse en tant qu'attaché de presse dans la mode. Christophe et sa bande ont leurs entrées partout et Bruno Cordonnier écume en leur compagnie le Palace, évidemment, mais surtout de nouveaux clubs plus durs : l'Opéra Night, qui draine toute la faune gothique ; le Boy, club pédé qui est le premier en France à importer l'acid house via deux DJ débutants, Laurent Garnier et David Guetta ; le Rex, qui lance ses fêtes Unity après les concerts ; le Queen, qui vient d'ouvrir sur les Champs-Élysées et où les gays se lâchent plus qu'aux Bains, trop investis par les people. Ces clubs, on les connaît, mais moins leurs représentations dans ces années-là. Car elles sont le chaînon manquant entre les années Palace et l'explosion de la house *circa* 1994 (une période que montre à merveille l'excellent livre *Radio FG* d'Olivier Degorce, plus orienté DJ). Ce que *Danser Paris* couvre, c'est l'espace laissé vacant, disons, entre *Les Nuits de la pleine lune* et les soirées Respect. Ce moment charnière, un rien secret, clandestin, qui se cherche, tâtonne (et pas qu'un peu !). Et Cordonnier qui zigzague entre les corps, les culs, les sexes, espionne, son regard se laissant happer par la liberté, les mélanges. Les filles ressemblent à Béatrice Dalle ou à Pauline Lafont, les garçons ont des pattes de rockeurs, les pédés sont de plus en plus dénudés, musclés, sanglés, font enfin entrer les corps racisés dans la danse, et les trans sont comme des mèches qui embrasent chaque soirée. Leur seule présence sonne comme un signal de liberté autorisant chacun·e à se lâcher (et/ou se lécher : les historien·nes scrupuleux·ses noteront qu'en 1992, au Queen, on se faisait bouffer le cul sur les podiums). La mousse recouvrira tout jusqu'au lendemain. La BNF, fine mouche, acquiert une partie de la collection Cordonnier en 1992. Lequel, en 1994, passe petit à petit à autre chose. Christophe, l'ami, meurt des suites du sida en 1997. La même année, Cordonnier devient papa d'un petit garçon. La nuit qu'ils ont traversée ensemble est comme un spectre. La résurgence de dizaines de rouleaux non développés, après trente ans et des poussières d'un sommeil osirien, émeut. **Philippe Azoury**



Danser Paris de **Bruno Cordonnier** (Le Bec en l'air), 112 p., 38 €. En librairie.



Bruno Cordonnier



EXPOSITION

DANS LES PLIS DES CARTES

sam 25 OCT 25 ▶ dim 11 JAN 26

entrée libre

le lieu unique

Quai Ferdinand-Favre | 44000 Nantes

lelieuunique.com

Carte SOL, extrait de *Terra Forma, manuel de cartographies potentielles*
© Frédérique Aït-Touati, Alexandra Arènes et Axelle Grégoire, 2019
/// Licences L-D-25-1387/ L-D-25-1388 / L-D-25-1390

Département de la Communication externe et de l'Information - 2025-09-00000 -© Tous droits réservés - Adaptation Dupliject

Nantes agite la Culture

LIBÉ, UN ROMAN VRAI par Matthieu Garrigou-Lagrange

Six épisodes fouillés sur le quotidien au losange rouge racontent avec feu une certaine histoire de la gauche de 1973 à nos jours.



Si, comme le dit Matthieu Garrigou-Lagrange en préambule de son excellent podcast *Libé, un roman vrai*, *"choisir un journal, c'est comme soutenir une équipe de foot"*, celles et ceux pour qui le losange rouge de Libération compte ou a compté se passionneront pour ses six épisodes proposés dans la série *Salle des archives*.
Du premier épisode consacré à la création du journal en 1973 par un ensemble de personnalités et de journalistes, dont Jean-Paul Sartre, au dernier centré sur les liens étroits entre *Libération* et la gauche française, en passant par un épisode entier dédié à son cofondateur et mythique directeur Serge July et un autre sur le *"folklore Libé"*, le podcast regorge d'anecdotes et d'archives captivantes. Garrigou-Lagrange brille aussi par la façon dont il parvient à singulariser le journal en plusieurs axes et points de démarcation avec le reste de la presse française.
Parmi ces singularités qui expliquent en partie l'amour que l'on porte à ce journal (par ailleurs proche des *Inrocks*, tant par son positionnement sur l'échiquier politique que par ses goûts en matière artistique), on pense par exemple à la place allouée à la photographie, aux fameuses unes posters, aux jeux de mots savoureux et surtout à la façon dont le journal a tenté de faire vivre l'héritage de Mai 68 par son côté parfois punk ou anarchiste. Parce que, comme on le découvre dans le podcast, *Libé*, c'était aussi une utopie de journal papier, passant autant, à ses débuts, par un même salaire pour chaque employé·e, de la personne qui faisait le ménage aux grand·es reporter·rices, que par l'autonomie et la liberté des différents organes de la rédaction, ces fameux *"États dans l'État"*.
Désormais installée dans le XIII[e] arrondissement, sa rédaction sera passée par un ancien parking réaménagé en iconiques bureaux, ceux de la rue Béranger près de la place de la République. Et si cette utopie *Libé* s'est érodée au fil du temps, et ne s'est sans doute pas complètement relevée de la désillusion du quinquennat Hollande, l'esprit du journal continue bien de vivre, de se métamorphoser. *Libération* est aujourd'hui, et de loin, le meilleur service culturel de la presse quotidienne, et tente toujours, tout en continuant son travail d'enquêtes, de reportages et de comptes-rendus de l'actualité, d'imaginer l'avenir de la gauche française.
Bruno Deruisseau

Libé, un roman vrai par **Matthieu Garrigou-Lagrange**, réalisé par **Delphine Lemer**. Sur France Culture.

↖
Le philosophe Jean-Paul Sartre, directeur de la publication de *Libération*, à Paris le 5 mars 1973 auprès d'une journaliste avant le lancement du quotidien.

Les 5 autres pistes du mois

→ *Guillaume Dustan (1965-2005) "Parce que je suis : libre"* sur France Culture
Une première fois diffusé en 2020, le podcast du journaliste Antoine Ravon et du comédien Hugues Jourdain revient avec les proches de Dustan sur la vie de l'auteur de *Dans ma chambre*.

→ *Fifty States* sur Quotidien
Après avoir passé en revue les cinquante États du pays, puis proposé une seconde saison plus thématique, le podcast zoome cette fois sur les villes emblématiques des Etats-Unis, en commençant par Los Angeles.

→ *Et parfois on gagne* sur Arte Radio
Ce podcast de Victoire Tuaillon, Claire Richard et Bertrand Guillot raconte une fois par mois les luttes victorieuses qu'ont menées peuples ou individus pour vaincre tyrans et injustices. Dans le contexte actuel, une petite lueur d'espoir.

→ *Elles nous parlent d'un temps* sur Nouvelles Écoutes
La journaliste Chloé Jouannet recueille des récits intimes de grands-mères qui partagent leur expérience, leur quotidien et leur vécu.

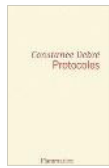
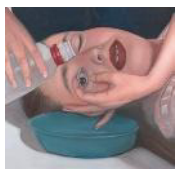
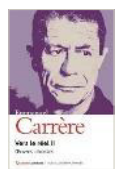
→ *Mon corps électrique* sur la RTS
Le journaliste Arnaud Robert raconte sa participation à une expérience clinique révolutionnaire : la pose d'un implant dans son cerveau et sa moelle épinière pour lui redonner la motricité de son bras gauche, lui qui est tétraplégique depuis un grave accident de montagne. Entre interrogations sur le validisme et promesse de miracle.

AFP


Les Inrockuptibles
737 000 lecteurs*
chaque mois.
MERCI !
+20% de lecteurs CSP+*
Continuez à soutenir une rédaction indépendante
et le combat pour la culture.
*Source : OneNext 2025 S2 vs 2024 S2

LES INROCKS D'OR

CE QU'IL FAUT ÉCOUTER, VOIR & LIRE CE MOIS-CI.

	MUSIQUES	CINÉMAS	SÉRIES	LIVRES	SCÈNES	ARTS
1	 *Lux* de Rosalía	 *Smashing Machine* de Benny Safdie	 *Stranger Things* saison 5 de Matt et Ross Duffer (Netflix)	 *Protocoles* de Constance Debré (Flammarion)	 *Nexus de l'adoration* de Joris Lacoste, MC93, Bobigny, du 4 au 7 décembre	 *M.C. Escher*, Monnaie de Paris, jusqu'au 1er mars
2	 *Tranquilizer* de Oneohtrix Point Never	 *Ce que cette nature te dit* de Hong Sang-soo	 *Pluribus* de Vince Gilligan (Apple TV+)	 *Ton cadavre exquis* de Marion Quantin (P.O.L)	 *Les Petites Filles modernes (titre provisoire)* de Joël Pommerat, Théâtre Nanterre-Amandiers, du 18 décembre au 24 janvier	 *Luc Delahaye. Le bruit du monde*, Jeu de Paume, Paris, jusqu'au 4 janvier
3	 *Secret Love* de Dry Cleaning	 *Pompei, sotto le nuvole* de Gianfranco Rosi	 *Des vivants* de Jean-Xavier de Lestrade (France.tv)	 *Mexico Médée* de Dahlia de la Cerda (Éditions du sous-sol/ "Feuilleton fiction")	 *Pétrole* de Sylvain Creuzevault d'après Pasolini, Odéon - Théâtre de l'Europe, Paris, du 25 novembre au 21 décembre	 *Don Quichotte. Histoire de fou, histoire d'en rire*, Mucem, Marseille, jusqu'au 30 mars
4	 *Live God* de Nick Cave and the Bad Seeds	 *Un poète* de Simón Mesa Soto	 *Culte : 2be3* de Yaël Langmann (Prime Video)	 *Vers le réel II – Œuvres choisies* d'Emmanuel Carrère (Gallimard/"Quarto")	 *Israel & Mohamed* d'Israel Galván et Mohamed El Khatib, Théâtre de la Ville - Les Abbesses, Paris, du 10 au 20 décembre	 *Gerhard Richter*, Fondation Louis Vuitton, Paris, jusqu'au 2 mars
5	 *Presque punk* de P.R2B	 *Deux Procureurs* de Sergeï Loznitsa	 *Ça : Bienvenue à Derry* d'Andy Muschietti (Max)	 *La Nuit retrouvée* de Lola Lafon et Pénélope Bagieu (Gallimard BD)	 *The Work* de Susanne Kennedy et Markus Selg, Odéon - Théâtre de l'Europe (Ateliers Berthier), Paris, du 16 au 21 décembre	 *Sous la pluie. Peindre, vivre et rêver*, musée d'Art de Nantes, jusqu'au 1er mars

Netflix · Apple TV+ · France TV · Amazon/MGMStudios · HBO Max · Christophe Raynaud de Lage · Agathe Pommerat · Jean-Louis Fernandez · Yohanne Lamoulère · Moritz Haase · The M.C. Escher Company · Courtesy Luc Delahaye et Galerie Nathalie Obadia · Collection de l'Art Brut, Lausanne, photo Claudina Garcia · Gerhard Richter · Ashmolean Museum University of Oxford

LE CRÉDIT MUTUEL DONNE LE LA

radiofrance

HYPER WEEKEND FESTIVAL

23 — 24 — 25.01.26

À LA MAISON DE LA RADIO
ET DE LA MUSIQUE · PARIS

- CAMILLE - SYMPHONIQUE
AVEC L'ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE RADIO FRANCE
CHARLOTTE CARDIN
THYLACINE AVEC LA MAÎTRISE DE RADIO FRANCE
YAEL NAIM AVEC LE CHOEUR DE RADIO FRANCE
BALAVOINE PAR YOUSSOUPHA
MARGUERITE · RONISIA
KEREN ANN · SOKO
YERAI CORTÉS · MOHA MMZ
LOSSAPARDO · NACH
DOLLY PARTON PAR BAPTISTE W. HAMON
FRANÇOIS DE ROUBAIX PAR AMG
GILDAA · SAM SAUVAGE · SAFIA NOLIN
FRANK OCEAN PAR VICTOR SOLF
THE DOUG · JUSTE SHANI
GEN & CANBLASTER · STEVE IBRAHIM
CHLOÉ ANTONIOTTI · GAEL FAURE
KIALA OGAWA · LANCELOT
EN CUISINE AVEC JORDAN MOILIM

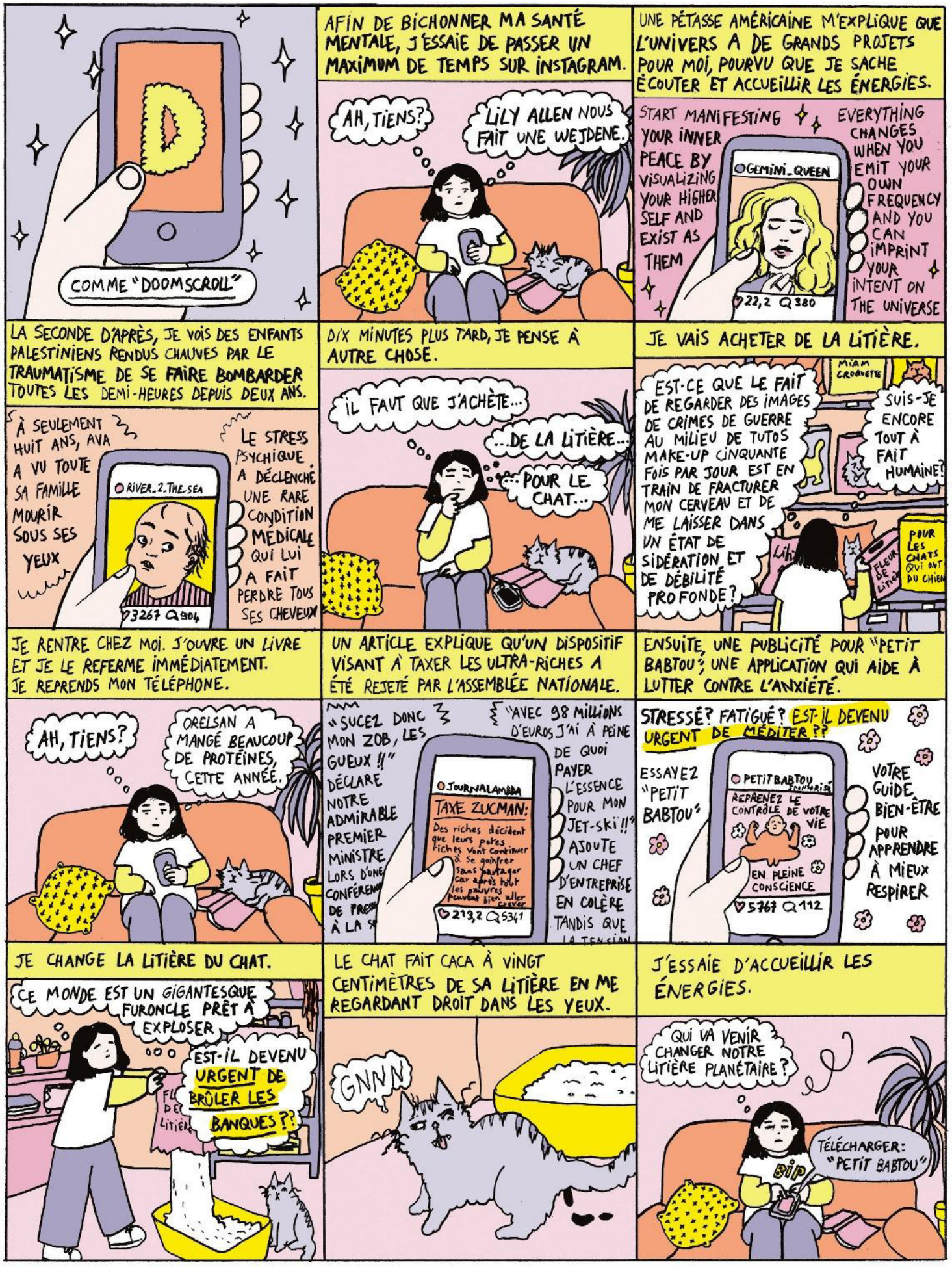
... ET BIEN PLUS ENCORE !



CONCERTS · CRÉATIONS · PERFORMANCES · RENCONTRES · EXPÉRIENCES

Crédit Mutuel · Adami · Malongo · sacem · RIFFX · biocoop · SPPF · fnac · Fonds de dotation Watine pour l'éducation
france tv · Le Parisien · Les Inrockuptibles · tsugi · RATP · Centre des Monuments Nationaux · l'orchestre philharmonique · le choeur · la maîtrise · FOURNISSEURS OFFICIELS · Super Bock · Ayala · EAU DE NEUVE

L'ABÉCÉDAIRE DE SALOMÉ LAHOCHE



Berthe Weill

Graphisme C. Lakshmanan, com. EPMO



Galeriste d'avant garde

Musée de l'Orangerie

8 oct. 2025 – 26 janv. 2026

MUSEE-ORANGERIE.FR

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL

GREY ART MUSEUM
New York University

Exposition organisée par l'Établissement public du musée d'Orsay et du musée de l'Orangerie - Valéry Giscard d'Estaing, le Musée des beaux-arts de Montréal et la Grey Art Museum (New York University).

AVEC LE GÉNÉREUX SOUTIEN DE

American Friends Musées d'Orsay et de l'Orangerie, en particulier Denise Littlefield Sobel

Photo : The Montreal Museum of Fine Arts, Julie Ciot © Adagp, Paris, 2025.

EN PARTENARIAT MÉDIA AVEC

Libération · Le Point · Les Inrockuptibles · Konbini


SAINT LAURENT
YSL.COM